

LE LIVRE
DES CENT-ET-UN.

TOME QUATRIÈME.

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 24.

PARIS,

OU

LE LIVRE

DES CENT-ET-UN.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE

DE S. A. R. LE DUC D'ORLÉANS.

M DCCC XXXII.

AU PUBLIC,

LE LIBRAIRE-ÉDITEUR.

Pénétrés de reconnaissance, comme nous devons l'être, pour les écrivains célèbres qui ont bien voulu nous prêter l'honorable assistance de leur plume et de leur talent, c'est avec une sorte d'orgueil, bien légitime de notre part, que nous consignerons ici la lettre que ces messieurs ont bien voulu nous adresser dans un moment de malheur, et que les journaux de toutes les opinions se sont empressés de publier. Voici cette lettre* :

« Monsieur, nous avons reconnu la délicatesse de vos senti-« ments à la communication que vous nous faites des nouveaux « malheurs qui viennent de vous frapper. Tout ce qui prend part « en France aux progrès de la littérature, y sera sensible comme « nous. Il n'a pas tenu à nous de vous les épargner, et si les cir-« constances dans lesquelles se trouve le commerce ont été plus « fortes que vos bonnes intentions, vous ne pourrez du moins pas « vous en prendre à l'ingratitude des gens de lettres, qui vous « conservent leur estime et leur amitié.

« Ce que nous avons à cœur de déclarer, monsieur, c'est que « c'est en votre faveur, et dans la seule vue du rétablissement de « vos affaires, que nous nous étions empressés de concourir à la « publication du livre que vous regardiez comme un moyen de sa-

* Les Souscripteurs au livre des Cent-et-Un recevront, dans la cinquième livraison, le fac-simile de cette lettre et de toutes les signatures.

« lut, dans la pénible position où votre mauvaise fortune vous « avait placé; c'est que c'est pour vous seulement, et dans l'in- « tention de vous être utiles, en contribuant de tous nos efforts à « réparer votre infortune, que nous continuerons à contribuer à « l'entreprise que vous avez commencée sous la garantie de notre « collaboration.

« Si l'engagement que nous avons pris envers vous, il y a quel- « ques mois, vous offre encore quelques ressources personnelles, « nous vous renouvelons la promesse de le tenir avec exactitude, « et jamais il ne nous a paru plus obligatoire que depuis que vous « êtes malheureux.

« Nous sommes, monsieur, avec considération et avec atta- « chement, les Gens de Lettres soussignés, auteurs du *Livre des* « *Cent-et-Un.* »

Nous ne reproduisons point ici les signatures dont cette lettre était souscrite, ce serait répéter tous les noms qui ont figuré dans la liste des auteurs jointe à notre première livraison du *Livre des Cent-et-Un*. Nous citerons seulement les noms nouveaux qui se sont venus joindre généreusement aux noms déjà connus; en voici la liste :

MM. Jacques ARAGO; BERRYER fils; Fortuné de BRACK; Alphonse de CAILLEUX; Fenimore COOPER; le vicomte de CORMENIN; le comte Armand DALLONVILLE; le vicomte D'ARLINCOURT; DARMAING; de GENOUDE; le duc de FITZ-JAMES; de LAMOTHE LANGON; E. J. DELÉCLUZE; le comte Jules de RESSÉGUIER; de SAINT-ANGE; DUPIN aîné; Louis-Marie FONTAN; FONTANEY; le général LA FAYETTE; le vicomte de MARTIGNAC; MAURICE ALOY; Edmond MÉNÉCHET; L. MONTIGNY; PAULMIER, instituteur des Sourds-Muets; le comte de PEYRONNET; RÉGNIER DESTOURBET; REY DUSSEUIL; le comte de SÉGUR de l'Académie française; Madame de SOUZA; WOLLIS; le comte H. de VIEIL-CASTEL; Madame Élisa VOÏART.

Nous ne nous permettrons aucune réflexion sur les noms de haute distinction que l'on vient de lire; on y remarquera comme nous celui du grand citoyen qui a bien voulu se faire homme-de-lettres pour nous soutenir de l'appui de son nom et de sa popularité; et le nom encore d'un illustre étranger, l'honneur de l'Amérique, et le concitoyen de tous les hommes de génie.

Maintenant, qu'il nous soit encore permis d'adresser publiquement l'expression de notre vive gratitude à deux illustres académiciens qui, n'étant point à Paris, et ne pouvant par conséquent inscrire leur nom au bas de la lettre que nous avons rapportée, ont bien voulu nous écrire dans des termes trop flatteurs pour que nous ne reproduisions pas ici quelques passages de leur excellent et honorable souvenir. Voici dans quels termes s'est exprimé M. de Lamartine :

« Je vous préviens avec plaisir, mon cher Ladvocat, que j'ai « tenu ma promesse à votre égard, et que j'ai écrit ces jours-ci « une harmonie, intitulée *les Révolutions*, à votre intention. Dites-« moi quand et comment il faut vous la faire parvenir?

« Croyez à mon bonheur de faire quelque chose d'utile et « d'agréable à un homme qui a mérité la reconnaissance de tout « ce qui manie une plume, et à mes sentiments d'ancienne « amitié. »

Enfin M. de Barante, ambassadeur de France à Turin, a bien voulu nous donner une nouvelle preuve de l'intérêt qu'il nous porte, dans une lettre

du 13 février dernier, où il nous rappelle, avec une exquise délicatesse, les efforts que nous avons essayé de faire pour la littérature dans des temps plus heureux. Voici ses propres expressions:

« J'ai appris avec chagrin, monsieur, que vos courageux efforts, « que la constance avec laquelle vous luttez depuis dix-huit mois « contre des chances indépendantes de vos soins et de votre pré« voyance, n'ont pu vous garantir d'une crise funeste. Tous ceux « qui vous connaissent, et ont eu des relations avec vous, « doivent être sincèrement affligés de votre malheur. Mieux « qu'un autre, je sais combien vous apportez de loyauté et de dés« intéressement dans les relations d'affaires. Vous aimez les let« tres pour elles-mêmes, bien plus que par esprit commercial. « Votre activité a contribué au succès des livres dont vous avez « été l'éditeur, et vous sembliez mettre, dans les diverses publi« cations qui vous sont dues, un zèle qui se rapportait aux au« teurs plus qu'à vos intérêts. Je me regarderais comme coupable « d'ingratitude si je n'étais pas empressé à vous dire que je me « ferai un devoir de vous être utile en quelque chose, de con« tribuer, si je le pouvais, à diminuer vos embarras. »

Maintenant, il nous reste un seul devoir à remplir, c'est de témoigner au public combien nous sommes reconnaissants de l'intérêt qu'il a bien voulu accorder, depuis quinze ans, à toutes nos entreprises, et de le prier de recevoir l'engagement que nous prenons aujourd'hui de nous appliquer à en mériter la continuation par de nouveaux efforts.

Paris, ce 15 mars 1832.

C. LADVOCAT.

PARIS,

OU

LE LIVRE

DES CENT-ET-UN.



VINCENNES.



Je m'étais interrompu. J'avais lu long-temps : mes yeux fatigués, s'appesantissaient. Mon livre à demi fermé, retombait et glissait insensiblement de ma main. Je poursuivais attentivement d'austères idées d'abaissement, de pauvreté et de mort. J'avais passé de l'étude à la méditation, de la méditation à la rêverie.

C'était une froide nuit de décembre. D'épaisses

nuées de neige se précipitaient en tourbillonnant dans les vastes cours; sur les remparts élevés; au fond de ces fossés, qui n'avaient pas été creusés pour le crime; sur le toit anguleux de la chapelle où est la tombe du duc d'Enghien; et elles jetaient en passant une blanche et pure lisière aux dentelures du gracieux portail de François Ier. Le vent sifflait aigrement à travers les meurtrières mal closes de ma tourelle. Les corneilles, libres commensaux du donjon, avaient cessé leurs croassements.

Ce triste donjon, ces murailles nues et souillées, ce pavé poudreux et glacé, cette couchette en lambeaux, ce chandelier de fer à demi rompu, d'où sortait, avec des flots de fumée, une lumière terne et puante, les verrous criards, les grilles armées de pointes aiguës, tout cet attirail de misère et de captivité avait disparu pour moi. L'effort prolongé de mon esprit l'avait distrait et séparé des choses présentes. La contemplation de mon malheur en avait effacé les signes.

Là, cependant, des rois habitèrent: Philippe-Auguste, saint Louis, Charles-le-Sage, Louis, le père du peuple, François, le père des lettres, le bon Henri, Louis-le-Juste et Louis-le-Grand: là, Isabelle de Hainaut, Blanche de Castille, Marie de Brabant, Blanche de Navarre, Anne d'Au-

triche, et la gente Agnès, dame de Beauté, et La Fayette qui se fit pénitente sans avoir failli, et La Vallière qui avait failli et se fit pourtant pénitente.

« Là mainte foy se est veu que le saint homme « roy, après qu'il avoit ouy messe en esté, il se « alloit esbattre au bois, une cotte de camelot « vestuë, ung surcot de tiretaine sans manches, « et un mantel par dessus de sandal noir : et fai- « soit là estendre des tappiz pour seoir ses gens « emprès luy: et tous ceulx qui avoient affaire à « luy venoient à luy parler sans ce que aucun « huissier, ne autre leur donnast empechement, « et là faisoit despescher son peuple diligem- « ment. »

Ce fut là qu'au retour de la victoire de Rosbec, furent apportées, il y a aujourd'hui quatre cent cinquante-deux ans, les chaînes de fer que le peuple soulevé avait préparées pour d'autres barricades de Paris.

Ce fut là, quand Paris était assiégé par les Bourguignons, que se rencontrèrent Charles-le-Téméraire et Louis XII, pour signer la paix conclue à Conflans.

Ce fut là que le connétable de Saint-Paul fit le serment de sa charge; serment si mal gardé, parjure si impitoyablement puni.

Là moururent Louis-le-Hutin, Charles-le-Bel,

Charles IX; là mourut Isabeau de Bavière, mère, femme, reine maudites; et Mazarin homme de fortune et d'habileté. Là mourut aussi un roi anglais qui s'était voulu faire roi de France, en ce misérable temps que dit la chronique: « Quand « les Parisiens plus que par avant se reconfor- « moient les uns avec les autres, promettant que « de toutes leurs puissance et pouvoir ils résiste- « roient contre le roy Charles, parce que, mal- « avisés, ils craignoient que il les voulut du « tout détruire comme étant ceulx qui les avoient « déboutés de leur ville, et avoient mis à mort « bon nombre de ses serviteurs. »

Mais la gloire du vieux donjon est déchue. L'éclat des grandes infortunes lui est seul resté. Combien ont passé ici d'hommes tombés, hier tout puissants, aujourd'hui proscrits et captifs! Vendôme, Ornano, Gonzague, Jean de Wert, Jean Casimir, Puylaurens, Beaufort, Chavigny, Retz, Longueville, Conti, Fouquet, le dernier des Stuart, le grand Condé... et encore un autre Condé, pour qui le jour de la délivrance n'est jamais venu! Comment ont changé ces nobles demeures? Qu'avez-vous fait du séjour des rois, Richelieu, Mazarin, Napoléon?

Deux amis, car il m'en est resté, m'étaient venus voir le matin. C'était la première fois. Leur persévérance avait enfin vaincu les obsta-

cles. Ils avaient franchi l'étroit pont-levis du donjon, et avaient monté, non sans lassitude, les cent quatre-vingts marches courtes et roides du long escalier en spirale.

C'était Louis de V*** et Jules de R*** : le premier, plus composé, plus froid et plus grave ; esprit réfléchi, qui ne hait pas la dispute ; âme droite et saine, qui aime qu'un peu de raisonnement lui vienne expliquer et justifier ses impressions ; homme comme on n'en voit plus, qui est réellement meilleur qu'il ne veut être, et qui croit sérieusement ne devoir qu'à la réflexion, ce que la bonté de son cœur ne manque jamais de lui inspirer.

L'autre, plus jeune, plus prompt et plus animé ; aimable d'une autre façon, mais à l'excès en cette façon ; spirituel, d'une autre sorte d'esprit, mais plus que personne en cette sorte d'esprit ; gracieux, brillant, pourtant naturel ; écrivain, poète, homme du monde, supérieur partout.

Tous deux vieux amis, vrais amis, amis éprouvés ; tremblant tous deux, comme on ne tremble jamais pour soi ; pleurant, pleurant surtout parce qu'ils ne me voyaient pas pleurer.

Mes enfants, ce qui me reste de mes enfants, avait aussi pénétré dans ce triste lieu. Pauvres affli-

gés, ils se contenaient et se contraignaient avec une grande attention. Mais leur piété se trahissait elle-même, et cet effort violent et contre nature ne montrait que mieux leur déchirante douleur.

Mon âme, ordinairement maîtresse de soi, s'était troublée à leur vue. Tant de joie et de douleur tout ensemble, tant de bonheur et de désespoir m'avait accablé. Je m'étais affaibli dans cette douce et cruelle épreuve de tendresse et d'affliction.

Je ne lisais plus, et ne me pouvais détacher des choses que j'avais lues. Toutes mes pensées en gardaient l'empreinte. Ce livre qui s'était si fortement saisi de mon esprit, ce n'était point un livre du temps présent; c'était un grave et vieux livre : d'anciens jours, d'anciennes mœurs, d'anciennes chroniques.

Le passage où je m'étais arrêté, était ainsi : « Sire « de la Rivière, lui avoit-on dit, sauvez votre « corps; car les envieux ont à présent règne pour « eux. Il avoit répondu à ces paroles, et dit ainsi : « Ici et autre part, suis-je en la volonté de Dieu; « je me sens pur et net. Dieu m'a donné ce que « j'ai, et il me le peut ôter quand il lui plaît. La « volonté de monseigneur Dieu soit faite. Mon « service a été bien connu des rois que je ai « servis, et ils le me ont grandement remuneré.

« Je oserai bien sur ce que j'ai fait, servi et tra-
« vaillé à leur commandement, pour les beso-
« gnes du royaume de France, attendre le juge-
« ment de la chambre du parlement de Paris. »

Cette fortune toute pareille à la mienne, ces sentiments que j'avais si bien éprouvés, c'était d'où m'était venue l'émotion vive et puissante qui tenait mes sens comme suspendus. Mon esprit seul, quoique troublé lui-même, agissait et vivait en moi. Jeté à mon tour dans le même abîme, j'allais sondant et mesurant ses profondeurs. Je calculais les probabilités et les doutes. Je m'appliquais à prévoir, entre tant de souffrances possibles, à quelles souffrances il me fallait préparer. J'étudiais mon sort pour me fortifier contre lui.

A mesure que se prolongeait cet état d'isolement et d'abstraction, l'oubli des choses communes et des privations vulgaires devenait en moi plus complet. Je ne savais plus ce que je souffrais actuellement, ni en quel lieu. L'avenir que je méditais, quelque prochain qu'il fût, était pourtant de telle nature que ses liens avec le présent se rompaient.

Un moment vint, où cette étrange préoccupation redoublant et croissant toujours, un bruit inattendu, un mouvement soudain et prestigieux frappèrent et détournèrent à eux mon imagina-

tion confondue. Je doutai d'abord; puis, doutai moins; puis, ne doutai plus: je voyais.

Plusieurs êtres vivants étaient là; des hommes dont les vêtements étaient étranges et dont les traits m'étaient inconnus; des personnages d'un autre siècle, et, que sais-je? peut-être d'un autre pays.

Le premier qui s'arrêta devant moi avait une contenance faible et mal assurée. On voyait bien qu'il avait souffert; mais on pouvait être en doute s'il avait souffert fermement. Il était vieux; cependant il lui manquait quelque chose de cette dignité confiante et calme qui donne à la vieillesse tant d'autorité.

Je lui demandai, qui es-tu? — Un malheureux, me dit-il. — Quels malheurs ont été les tiens? — Ceux que tu subis. — Tu fus puissant? — Je le fus. — Tu fus précipité? — Je le fus. — Tu fus captif? — Je le fus. — Ne m'enseigneras-tu point comme on supporte ces hautes disgrâces? — Il se tut. — Je renouvelai ma prière. D'abondantes larmes tombèrent aussitôt de ses yeux. — Ton nom, lui demandai-je, ton nom? — Le Mercier, me répondit-il. — Ministre de Charles VI! m'écriai-je. — « Hélas! reprit-il, on di-
« soit tous les jours parmi la ville et cité de Paris,
« que on nous trancheroit les têtes, et couroit
« par aucuns, non mie par tous, une esclandre et

« une renommée pour nous plus grèver, que « nous étions traittours contre la couronne de « France.

« Les envieux et haineux nous condamnoient « et jugeoient à mort, et en fumes en trop grand « aventure.... Mais au voir dire et parler par « raison, ceux qui à juger nous avoient, ne pou- « voient trouver en conscience que dussions « mourir. Si en étions tous les jours contristés « et assaillis, et nous crioit-on ainsi : pensez à vos « âmes; car vos corps sont perdus. Vous êtes ju- « gés à mourir.

« Moult de peuple, par spécial parmi le royaume « de France, et ailleurs, nous excusoit de toutes « ces amises, voire si excusation voulsît rien; « mais nennil : ni nul quel qu'il fût, ni comme « clair qu'il vît en la matière, n'en osoit parler, « ni ouvrir la bouche. Fors tant seulement cette « vaillante jeune dame, madame Jehanne du- « chesse de Berry, et n'est-il nulle doute, si la « bonne dame n'eût été, et si acertes n'y eût en- « tendu, nous eussions été morts. »

Je sais, je sais, repris-je à mon tour. C'est toi de qui les chroniqueurs de ton temps ont écrit, « Qu'en la prison où tu étois, au chatel Saint- « Antoine, continuellement tu pleurois, si sou- « dainement et de si grande affection, que ta « vue en fut toute foulée et affoiblie; tant et tant

« que tu en fus sur le point d'être aveugle ; et « étoit grand pitié à te voir et ouïr lamenter. »

Un pénible gémissement sortit de sa poitrine; et moi, je lui dis : Passe, passe, vieillard; tu n'aurais rien à m'apprendre. Ton exemple n'est pas bon pour moi. Je m'en garderai, Dieu aidant.

En ce moment, il vint du dehors un bruit prolongé, profond et tumultueux. On eût dit que les portes extérieures du château s'ébranlaient et retombaient en éclats sous les efforts d'un peuple en fureur. Le tambour battait; les soldats saisissaient leurs armes; on entendait dans les cours des pas nombreux et précipités; les sentinelles s'appelaient et se répondaient le long des remparts. Du sein de ce tumulte, des voix sinistres et retentissantes s'élevaient, criant sans relâche : Mort à eux! mort à eux!

Mon oreille avait eu le temps de s'accoutumer à ces cris. Je plaignis le triste égarement de ceux qu'on excitait à les proférer : ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Quelques instants s'écoulèrent, et je me replongeai dans ma rêverie.

Un second personnage vint. Celui-là portait une riche armure, et il avait dans sa dextre une large épée dont le fourreau de velours violet, était tout parsemé de fleurs de lis d'or. Une profonde cicatrice qui lui creusait et recouvrait

l'œil, témoignait que les ennemis du roi l'avaient vu de près, et que c'était à bon titre que l'épée de connétable avait été mise en sa main.

Et toi aussi, lui dis-je, Olivier? car c'était lui, c'était bien Clisson; je ne pouvais pas m'y tromper. — Et moi aussi, me répondit-il: je te viens voir et réconforter. Allons, de par Dieu, ayes bon courage. — J'y tâcherai, Olivier, j'y tâcherai. — Bien est-ce fait et dit, reprit-il.

« Or regardes, des œuvres de fortune comme « elles vont, et si elles sont peu fermes et sta- « bles, quand moi, qui fus assez vaillant homme « et bon chevalier, et qui tant avois travaillé pour « l'honneur de ce noble royaume de France, fus « ainsi démené et vitupéreusement dégradé de « chevance et d'honneur....

« N'étoit pourtant à la mal heure que me étois « ensonnié de l'estat et gouvernement du royau- « me, et ne lui en étoit obvenu si grand meschef « de ce tems.

« Mais bien conseillé et avisé fus-je de me dé- « partir et issir de Paris, et oncques homme ne « fut plus heureux de ce que point ne vins à « leurs ordonnances et ajournements; car si je y « eusse esté, il estoit tout ordonné, et ils me eus- « sent honteusement tollu la vie. »

— Ils t'épargnèrent pourtant, brave Clisson.

— « Nennil, nennil : n'en as-tu plus souvenance?
« Ils prirent arrêt contre moi, trop cruel; car
« fus-je banni du royaume, comme faux, mau-
« vais, et traître contre la couronne de France. »

— Banni, Olivier, banni! Ah! malheur sur moi, si ce triste sort m'était réservé! Je ne sais et ne connais que la France. Je n'ai servi qu'elle, et n'ai vécu que pour elle. Qu'ils fassent de moi ce qu'ils voudront; mais qu'ils m'y laissent mourir. Fi de la vie, s'il faut l'obtenir au prix de tout ce qui la fait aimer! Fi de la vie, loin de mes amis et de mon pays! La terre de France eut les os de mon père et de mes enfants: serais-je si misérable qu'elle voulût rejeter les miens!

Où suis-je le peu que je suis, si ce n'est au pays de France? Hors de France je ne retrouverais plus rien en moi de moi-même. Étranger à tout, tout aussi me resterait étranger. Vieux et usé comme me voilà, est-il encore temps pour moi de recommencer la vie, et de chercher une terre qui me veuille avouer pour son fils? Dieu m'en est témoin, quand je le pourrais, je ne voudrais pas.

Merveilleux bienfait, que celui qui consisterait à me tout ôter, même le ciel que j'ai vu, même l'air que j'ai respiré depuis mon enfance, en me laissant seulement ce qu'il me faudrait pour bien sentir la douleur de ce que j'aurais perdu!

Banni! c'est plus que mourir : la vraie mort éteint au moins les regrets ; en voici une qui les aigrit et les entretient!

—Apaise-toi, et rassure-toi, dit Clisson ; sais-tu en quelle façon Dieu disposera de toi, et même de ceux qui se sont mis contre toi ? Il est leur maître et le tien, et ne découvre pas tous ses desseins en un jour. Va, va, la mauvaise fortune en est plus mauvaise à qui ne la souffre pas généreusement.

Retiens bien ceci : « Mon seigneur le duc de « Bourgogne, qui étoit sage homme, et qui sur « ses besognes veoit au long, bien que mal il ait « ouvré à l'encontre de moi, un certain jour que « aulcuns l'enhortoient et requeroient plus que « de raison, dame, dame, leur fit-il, la verge est « peut être toute ceuillie, dont ils seront hative- « ment battus et corrigés : il n'est pas saison qui « ne paye, ni fortune qui ne tourne, ni cœur « courroucé qui ne s'esjouisse, ni réjoui qui n'ait « son tems d'être courroucé. Ainsi verrez et orrez « dire de bref, mais que veuillez un petit atten- « dre et souffrir. »

Comme il finissait, un nouveau personnage passait lentement devant moi. Ses regards, où se réfléchissait une incroyable expression de tristesse, semblaient à-la-fois rechercher les miens et craindre de les rencontrer. Moi-même, quoi-

que son aspect n'eût rien qui ne me plût et ne m'attirât, impatient de l'entendre, j'étais en même temps combattu par une sorte d'instinct qui m'en détournait. Son chaperon, sa robe flottante, sa longue ceinture à glands d'or, une certaine austérité qui n'était point celle de l'âge, une dignité sans aucun mélange d'orgueil et d'ostentation, tout m'avertissait que je voyais en lui l'un de ces hommes vigilants et doctes qui fondèrent la renommée et l'autorité de nos tribunaux de justice, long-temps, bien long-temps avant l'époque où j'eus l'insigne et périlleux honneur d'être choisi pour les diriger.

Je l'appelai; il ne s'arrêta qu'à regret.—Que veux-tu, mon fils? me dit-il: des consolations? Il faut les prendre en toi-même. Elles ne sont nulle part, ou elles sont là. Ton malheur est grand? élève-toi jusqu'à lui. Tu es en péril? Familiarise-toi avec ce péril, de peur d'être trouvé faible le jour où il se réalisera. Munis-toi de force contre la pire fortune: si elle t'advient moins mauvaise, tant mieux, et tu porteras celle-ci plus légèrement.

Ma curiosité était vivement excitée: je l'interrompis. — Ton nom? lui demandai-je. — Que t'importe? — Ton sort? — Il ne servirait de rien de le dire..... Mon sort, reprit-il en hésitant, diffère moins du tien que tu ne croirais. J'inter-

cédais pour le peuple auprès de la royauté toute puissante : la royauté me prit pour un ennemi. Tu intervenais auprès du peuple devenu puissant pour la royauté faible et menacée : le peuple à son tour t'a pris pour ennemi. Pardonnons tous deux cette erreur. Si grossière qu'elle soit, elle était pourtant naturelle et inévitable.

Le peuple, quand il est roi, ne l'est pas à de meilleures conditions que les autres. Il ne connaît de la vérité que ce que ses courtisans lui en laissent voir. Des envieux se crurent intéressés à te décrier : ils te firent un caractère et même un esprit à l'image et ressemblance du leur. Le peuple les crut : que pouvait-il faire ? il ne te voyait ni ne t'entendait. Ceux qui t'approchaient étaient en petit nombre; leur voix se perdait.

Je ne te dirai point que tu ne mourras pas; car, que sais-je ? Je ne te dirai pas non plus qu'on n'est pas en droit de t'envoyer à la mort; car, à quoi bon le droit, pour qui n'a pas la puissance? Les révolutions que fait le peuple, sont peuple; et le peuple n'entend pas ces subtilités. Comment veux-tu, lorsque Dieu a laissé à l'homme la triste faculté de faire mourir l'homme, que le peuple songe à examiner s'il ne lui en a pas interdit le droit? Il sent qu'il le peut; cela lui suffit.

Hélas, mon fils, poursuivit-il, la mort est le

triste et continuel auxiliaire de la vie. Elle entretient et protége la vie de l'homme et la vie de la société. C'est un besoin; c'est un droit. Humilions-nous, et adorons les desseins de Dieu.

Ce qu'il te faut craindre le plus, c'est l'espérance; en flattant le cœur, elle l'amollit. Envisage au contraire ce moment terrible : il t'y faudra bien venir quelque jour. Qu'importe, quand on y est arrivé, que ce soit plus tôt, ou plus tard? Il n'est au pouvoir de personne de te faire mourir deux fois, ni de t'empêcher de mourir une. Ose la regarder en face, cette mort. Elle n'est pas si hideuse que le croient les gens qui manquent de cœur. Qui a bien vécu a assez vécu.

La mort, qui ne peut être évitée, peut cependant être rendue moins amère. Faisons qu'elle soit honorée, et nous lui aurons retranché une bonne part de ses angoisses et de ses douleurs. Or, les hommes n'honorent point la mort de ceux qui l'ont acceptée avec lâcheté.

—C'en est donc fait? m'écriai-je.—Non, reprit-il; mais, mon fils, quand cela serait? ta vie n'a pas été si heureuse que tu aies grand sujet de la regretter; ni si mal remplie qu'il te faille craindre qu'on n'en garde aucun souvenir. Que faut-il de plus pour mourir en paix?

Vieillard, répondis-je, ton langage me pé-

nètre de respect et d'admiration; mais il est rude et sévère.

Tu l'as voulu, me dit-il; il ne fallait pas m'appeler. Garde-toi des illusions. Ce qui t'est le plus nécessaire aujourd'hui, c'est d'avoir en toi un juste sentiment des misères et de la vanité de la vie; je t'ai dit ce que j'ai cru le plus propre à te l'inspirer. Crois-en mes conseils : je te les garantis bons; j'en ai fait l'essai.

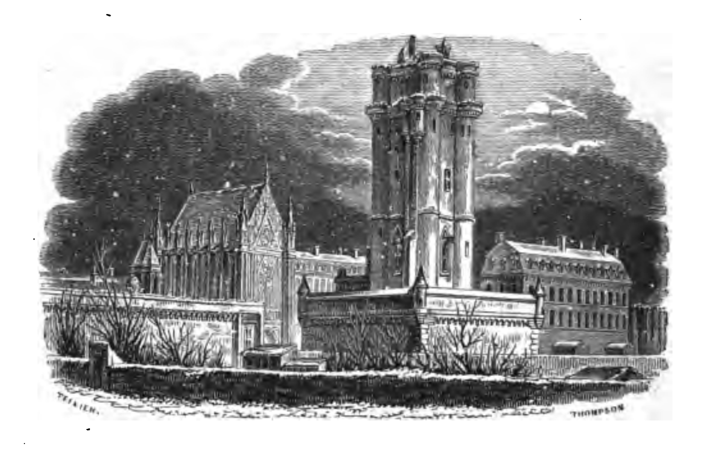
— Toi? m'écriai-je. — Oui, mon fils; et puisse la fortune, qui te trahit ainsi qu'elle m'a trahi, t'épargner au moins la dernière épreuve, qu'elle ne m'a pas épargnée! — De grâce, lui demandai-je de nouveau, dis-moi qui tu es. Je prévois que l'autorité de ton nom fortifiera et consacrera celle de tes paroles. — Desmarets, dit-il. — Je me précipitai à genoux. Homme admirable, lui dis-je, est-ce vous? Est-ce vous qui, lorsqu'on vous eut demandé : « Maître Jean, criez merci « au Roi, pour qu'il vous pardonne, fîtes en« tendre, sur l'échafaud même, ces généreuses « paroles : J'ai servi au Roi Philippe son aïeul, « et au Roi Jean son grand-père, et au Roi Charles « son père, bien et loyaument; ni oncques cils « trois rois, ses prédécesseurs, n'ont su en quoi « me reprendre. Et aussi ne feroit celui-ci, s'il « étoit en puissance de soi; et cuide bien que de

« moi juger il ne soit en rien coupable. Si ne « lui ai que faire de crier merci, ni à autres. A « Dieu seul veux crier merci! »

Fais ainsi que moi, reprit-il. — Oui, Desmarets, je ferai ainsi.

Qui que tu sois, qui auras ouï ce récit, garde-toi, ami, de le prendre en dégoût ou en moquerie. Je t'ai conté les pensées et la vie même des tristes hôtes du Donjon.

DE PEYRONNET.



LES SEMAINIERS

DU THÉATRE-FRANÇAIS

CHEZ LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

Cette scène, extraite d'une comédie-revue intitulée *le Cabinet d'un ministre*, est composée depuis plusieurs années.



LES SEMAINIERS

DU THÉATRE-FRANÇAIS

CHEZ LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.



LE MINISTRE, LES SEMAINIERS DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE.

UN HUISSIER annonce.

Messieurs les Semainiers du Théâtre-Français.

LE PREMIER SEMAINIER.

Pardonnez, monseigneur, si de Votre Excellence

Nous venons réclamer ici la bienveillance.

LE SECOND SEMAINIER.

Protecteur éclairé des lettres et des arts,
Vous daignerez sur nous jeter quelques regards.

LE PREMIER SEMAINIER.

Les comédiens français à vous se recommandent.

LE SECOND SEMAINIER.

Veuillez leur accorder l'appui qu'ils vous demandent.

LE MINISTRE.

N'en doutez pas, messieurs: pour moi c'est un devoir;
Et je vous servirai, s'il est en mon pouvoir.
Ce théâtre, fameux par tant de beaux ouvrages
Qui de l'Europe entière ont fixé les suffrages,
Est, depuis deux cents ans, protégé par nos rois:
A leur haute faveur il a toujours des droits;
Il est compté parmi les gloires de la France.

LE PREMIER SEMAINIER.

D'un accueil si flatteur nous avions l'espérance;
Comme ami des beaux-arts on vous cite partout.

LE SECOND SEMAINIER.

Oui, l'on vante en tous lieux vos talents, votre goût,
Vos lumières; aussi vers votre Seigneurie,
Notre société....

LE MINISTRE.

Messieurs, je vous en prie,
Trève de compliments; je ne les aime pas.

LE PREMIER SEMAINIER.

Monseigneur....

LE MINISTRE.

Quel motif conduit ici vos pas?
Votre démarche est-elle une simple visite,
Ou bien....

LE SECOND SEMAINIER.

Mais....

LE MINISTRE.

Achevez.

LE SECOND SEMAINIER.

Je l'avouerai, j'hésite....

LE MINISTRE.

Parlez, messieurs.

LE SECOND SEMAINIER.

Eh bien! nous venons aujourd'hui,
Et pour notre salut, implorer votre appui.

LE MINISTRE.

Quel danger vous menace? et quelle circonstance....

LE SECOND SEMAINIER.

Quel danger? du public la fatale inconstance!
Oui, monseigneur, il faut dire la vérité,
Il est temps de parler avec sincérité,
Nous voudrions en vain contester l'évidence:
Le Théâtre-Français touche à sa décadence.
Ce public, qu'autrefois on voyait chaque soir
Aux loges, au parterre, empressé de s'asseoir;

Cette foule, aux bureaux de bonne heure accourue,
Qui d'une longue queue embarrassait la rue;
Ces nombreux spectateurs dans la salle entassés,
Et par qui nos travaux étaient récompensés,
Tout a fui!... Maintenant solitude obstinée!
Ni recette aux bureaux, ni loges à l'année;
A tant d'empressement ont succédé soudain
L'oubli, l'indifférence, et presque le dédain;
Notre salle est déserte ainsi que notre caisse;
La dépense s'accroît, et la recette baisse;
Nos parts ne peuvent plus suffire à nos besoins:
En vain nous redoublons et d'efforts et de soins,
Nos profits, notre gloire ont passé comme un rêve!
Chaque soir, à présent, quand le rideau se lève,
A peine le parterre, à nos yeux éperdus,
Offre quelques oisifs sur les bancs étendus,
Qui, peu touchés du sort de Phèdre ou de Thyeste,
Sont venus seulement pour faire la sieste.
Du Théâtre-Français les beaux jours sont passés.

LE MINISTRE.

Votre position est triste, je le sais.
Oui, le charme est rompu, votre renom s'efface:
Je vous plains; mais enfin que veut-on que j'y fasse?
Mes soins n'y peuvent rien; et je n'ai pas le don
D'empêcher du public le funeste abandon.
Sachez le ramener en redoublant de zèle.

LE PREMIER SEMAINIER.

Vous pourriez le contraindre à nous rester fidèle.

LE MINISTRE.

Moi? Comment de Paris forcer les citoyens
A se rendre chez vous? Dites, par quels moyens,
Lorsqu'à vous négliger ils sont opiniâtres....

LE PREMIER SEMAINIER.

Mais.... en diminuant le nombre des théâtres.
Nous jouirions alors d'un triomphe complet.

LE MINISTRE.

Ah! doucement, messieurs, doucement, s'il vous plaît:
Vous allez un peu vite. Il vous serait commode
Qu'on fermât tout théâtre adopté par la mode;
Vous voulez, au public imposant des plaisirs,
Sans rivaux, sans fatigue, exploiter ses loisirs:
C'est fort bien calculé; mais de cette injustice
Vous espérez en vain me rendre le complice.

LE PREMIER SEMAINIER.

Arrêtez, monseigneur; vous m'avez mal compris.
Des théâtres le nombre est trop grand dans Paris,
C'est un fait; mais enfin je ne veux rien détruire;
C'est à la fin des baux qu'il faudrait les réduire;
Et, jusqu'à cette époque, il serait question
D'augmenter seulement notre subvention.

LE MINISTRE.

Tenez, messieurs, ici parlons avec franchise.
La cause de vos maux, souffrez que je le dise,

Dans les succès d'autrui vous allez la chercher,
Lorsque c'est à vous seuls qu'il faut la reprocher.

LE SECOND SEMAINIER.

A nous?

LE MINISTRE.

Vous vous plaignez que, fuyant un théâtre
Qu'il préféra long-temps, dont il fut idolâtre,
De nos jours le public, ingrat et négligent,
Porte ailleurs ses bravos et surtout son argent?
Je ne veux pas ici faire votre satire;
Mais, répondez, chez vous quel attrait nous attire?
Autrefois de l'ensemble, et de rares talents,
Et dans tous les emplois des sujets excellents;
Nos grands auteurs trouvaient de dignes interprètes:
Aujourd'hui.... jugez-vous, voyez ce que vous êtes!
Que d'hommes sans moyens, ignorants, froids, communs!
A peine dans le nombre êtes-vous quelques-uns
Qui vous montrez encor les disciples fidèles
De ces acteurs fameux qu'on cite pour modèles.
Le reste, c'est-à-dire une grande moitié,
Convenez-en, messieurs, c'est à faire pitié!
Il est chez vous des gens d'un mérite si mince,
Que, s'ils allaient demain s'engager en province,
Vous en êtes tous deux comme moi convaincus,
Ils ne trouveraient pas à gagner mille écus.
De votre état fâcheux voilà tout le mystère.

LE PREMIER SEMAINIER.

Monseigneur a raison. Mais tel sociétaire

Qui peut-être au théâtre est faible comme acteur,
Se montre au comité bon administrateur.

LE MINISTRE.

Eh! qu'importe au public? est-ce là son affaire?
C'est en scène avant tout qu'il faut le satisfaire.
Soyez comédiens, messieurs; vos spectateurs
N'ont pas payé pour voir des administrateurs.
Mais vous vous recrutez d'une telle manière....

LE SECOND SEMAINIER.

La Comédie en souffre, en gémit la première.
Oui, nos choix trop souvent sont pauvres en effet.
Pourtant il ne faut pas nous blâmer tout-à-fait;
On doit faire la part à la faiblesse humaine.
L'intrigue autour de nous s'agite, se démène:
L'appui d'un grand seigneur, la crainte d'un journal,
Le beau sexe influant sur notre tribunal,
L'intérêt d'un acteur, sa vanité blessée....
Puis enfin nous avons parfois la main forcée;
Certains sujets nous sont imposés malgré nous.

LE MINISTRE.

Quoi donc? n'êtes-vous pas, messieurs, maîtres chez vous?

LE SECOND SEMAINIER.

Parmi d'autres bienfaits, s'il faut être sincère,
L'autorité nous a doués d'un commissaire [1].

[1] Je ne suppose pas que des plaisanteries puissent blesser M. Taylor, pour qui je professe d'ailleurs une parfaite estime. Je crois qu'il s'est trompé dans la direction qu'il a donnée au Théâtre-

LE MINISTRE.

Eh bien?

LE SECOND SEMAINIER.

Ah! monseigneur, il est plein de talent.

LE MINISTRE.

Est-ce qu'il prétendrait....

LE PREMIER SEMAINIER.

C'est un homme excellent.

LE MINISTRE.

Abuse-t-il....

LE SECOND SEMAINIER.

En lui nous voyons tous un père.

LE PREMIER SEMAINIER.

Le jour qu'il nous échut fut un jour bien prospère.

LE SECOND SEMAINIER.

Ses conseils et ses soins nous ont régénérés;
De l'antique routine il nous a délivrés.

LE PREMIER SEMAINIER.

Préparant le théâtre à sa splendeur future,
Il a bien mérité de la littérature.

LE SECOND SEMAINIER.

Les auteurs, les acteurs bénissent ses efforts.

Français, et je blâme son système sans attaquer ses intentions. Par la marche qu'il suit depuis plusieurs années, il a, selon moi, placé les comédiens français dans une singulière position: ils ne sauront bientôt plus jouer la comédie, et ils ne savent pas encore jouer le mélodrame.

LE PREMIER SEMAINIER.

Grâce à lui maintenant, mise en scène, décors,
Costumes, tout enfin chez nous est magnifique.

LE SECOND SEMAINIER.

Et nous damons le pion à l'Ambigu-Comique.

LE MINISTRE.

Ses services sont grands; oui, de pareils succès
Sont dignes, j'en conviens, du Théâtre-Français.
Mais enfin blâmez-vous le pouvoir qu'il s'arroge?

LE PREMIER SEMAINIER.

Jamais nous ne pourrons faire assez son éloge:
Lui seul donne à nos parts des augmentations,
Accorde des congés et des subventions.

LE MINISTRE.

Oh! c'est un homme alors tout-à-fait respectable.

LE SECOND SEMAINIER.

Aussi nous lui portons un amour véritable.

LE MINISTRE.

Laissons cela, messieurs. Je ne puis vous cacher
Qu'il est bien d'autres faits qu'on vous doit reprocher.
Par exemple, pourquoi, depuis quelques années,
Du Théâtre-Français trompant les destinées,
Osez-vous en bannir, frappés de vos dédains,
Des deux siècles derniers les plus grands écrivains?
De ces maîtres de l'art le sublime héritage
Pour le laisser en friche est-il votre partage?
De modèles encor nos auteurs ont besoin.

LE PREMIER SEMAINIER.

Ces maîtres, on les joue aussi... de loin en loin.
Mais depuis quelque temps, monseigneur peut m'en croire,
Le public ne veut plus de l'ancien répertoire,
Et pour l'y ramener nos soins sont superflus.

LE MINISTRE.

Le public, dites-vous? le public n'en veut plus!...
Quoi! Voltaire, Racine, et Corneille, et Molière,
Ces hommes étonnants dont la France est si fière,
Méconnus, dédaignés, inspirent aujourd'hui
Au Théâtre-Français le dégoût et l'ennui?...
Ah! s'il est vrai, vous seuls leur valez ces outrages.
Le public ne veut plus de nos anciens ouvrages!
Il n'en veut plus!... messieurs, un seul mot répondra:
Quand vous les jouerez bien le public en voudra.
Mais tant que messieurs tels, avec mesdames telles,
Viendront nous travestir ces œuvres immortelles;
Tant que certains sujets, sans verve et sans chaleur,
Mutileront les vers jetés par le souffleur;
Tant que vos chefs d'emploi réserveront leur zèle
Pour les productions d'une école nouvelle,
Et qu'à ce genre seul ardents à se vouer,
Ils livreront Molière à qui veut le jouer;
Oui, messieurs, le public, sans peine on doit le croire,
Ne voudra plus, chez vous, de l'ancien répertoire:
Ces auteurs, qui pour nous sont un riche trésor,
Ce n'est qu'en les lisant qu'on les comprend encor.

Arrêter ce scandale est enfin nécessaire.

LE SECOND SEMAINIER.

Nous le voudrions bien ; mais notre commissaire...

LE PREMIER SEMAINIER.

Votre sévérité...

LE MINISTRE.

Ce n'est pas encor tout ;
Puisque nous y voilà, poursuivons jusqu'au bout.
Je vous épargne ici bien des faits qu'on raconte ;
Mais, dites-moi, messieurs, n'est-ce pas une honte
De voir par quels moyens le Théâtre-Français
Arrache maintenant de prétendus succès ?
Il ose s'appuyer, pour forcer les suffrages,
D'un ignoble ramas d'applaudisseurs à gages !
Comment pouvoir juger un ouvrage nouveau ?
Quand le public payant se bouscule au bureau,
Quand il lui faut braver, au milieu des alarmes,
Le choc d'une barrière, ou le heurt des gendarmes,
Un troupeau d'aboyeurs sorti des cabarets,
Et guidé loin du bruit par des chemins secrets,
Dans l'ombre, sans obstacle, introduit dans la salle,
D'un triomphe payé prépare le scandale ;
A l'orchestre, au parterre, au cintre, en peu d'instants
Sont placés, sont groupés ces hideux combattants ;
De leur sale escadron les banquettes se couvrent,
Et le théâtre est plein lorsque les portes s'ouvrent.
Ainsi vous étouffez la voix du vrai public ;

Les applaudissements ne sont plus qu'un trafic;
Le goût, la liberté sont bannis du parterre;
Il y faut, par prudence, approuver ou se taire:
Et si quelque honnête homme ose, pour son argent,
Au milieu des bravos se montrer exigeant,
Aussitôt il provoque un horrible tumulte,
Et voit fondre sur lui la menace et l'insulte.
Ainsi des soudoyés l'insolente fureur
Au théâtre aujourd'hui fait régner la terreur:
Il faut que devant eux l'opinion se taise,
Et la littérature a son quatre-vingt-treize.

LE SECOND SEMAINIER.

Hélas! oui, le public n'est plus indépendant;
On l'opprime, on le brave! et croyez cependant
Que ces abus chez nous ont plus d'un adversaire;
Nous en sommes honteux... mais notre commissaire...

LE PREMIER SEMAINIER.

Si j'osais hasarder une observation...

LE MINISTRE.

Chez moi, monsieur, chacun dit son opinion.
Oh! ce n'est point ici comme à votre spectacle,
Et vous pouvez parler sans crainte et sans obstacle.

LE PREMIER SEMAINIER.

Je n'en disconviens pas, oui, nous avons des torts;
Oui, l'erreur trop souvent dirigea nos efforts:
Dans un danger pressant tout semble légitime.
Mais si, pour échapper au sort qui nous opprime,

De notre dignité nous fûmes peu jaloux,
Les auteurs sont encor plus coupables que nous.

LE MINISTRE.

Comment?

LE PREMIER SEMAINIER.

Oui, monseigneur, je le dis avec peine,
Eux seuls ont perdu l'art, ont dégradé la scène.
C'est, provoqués par eux, que nous avons recours,
Pour servir leurs succès, à d'indignes secours.
De la littérature ils ont fait un commerce;
Être auteur, ce n'est plus qu'un métier qu'on exerce;
On s'embarrasse peu du bon sens et du goût;
La gloire n'est plus rien, le profit seul est tout.
Aussi l'on ne voit plus que cabales, que brigues;
Le théâtre se perd au milieu des intrigues;
A tout prix et partout on cherche du nouveau;
L'étrange, le bizarre ont remplacé le beau;
Aux brocards du public gaîment on s'abandonne,
Et le but est rempli quand la recette est bonne.

LE SECOND SEMAINIER.

Mon camarade a tort d'accuser les auteurs;
Le mal, on le sait trop, vient surtout des acteurs.

LE PREMIER SEMAINIER.

Et moi je ne sais pas pourquoi mon camarade
Me fait en ce moment une telle incartade.

LE SECOND SEMAINIER.

C'est que, depuis un temps, les auteurs sont chez nous

Abreuvés tous les jours de chagrins, de dégoûts.
S'il en est quelques-uns d'intrigants, de cupides,
Et payant leurs succès à des mains intrépides;
S'il en est dont la plume au Théâtre-Français
D'une école nouvelle introduit les excès;
Loin de les repousser, s'il faut que je le dise,
Ce sont précisément ceux-là qu'on favorise:
Pour eux sont les égards, le zèle, la ferveur;
Pour eux les passe-droits et les tours de faveur;
On court au-devant d'eux, on demande, on implore
Les drames inconnus qu'ils composent encore,
Et, pour s'assurer mieux de leur consentement,
On déchire à leurs pieds tout autre engagement.
Mais quant aux écrivains (et c'est le plus grand nombre)
Qui croiraient s'avilir à cabaler dans l'ombre,
Qui cherchent dans la gloire un prix à leurs travaux,
Qui savent respecter les droits de leurs rivaux;
Ceux-là, sacrifiés à la peur, au caprice,
Ne rencontrent chez nous ni formes, ni justice;
Ils ont beau réclamer, leurs droits sont superflus:
On les craint d'autant moins qu'on les estime plus.

LE PREMIER SEMAINIER.

S'il était vrai, du moins vous devriez le taire.

LE SECOND SEMAINIER.

Pourquoi?

LE PREMIER SEMAINIER.

Des torts de tous chacun est solidaire.

LE SECOND SEMAINIER.

Oh! je laisse le blâme à qui l'a mérité.

LE PREMIER SEMAINIER.

A qui donc, s'il vous plaît?

LE SECOND SEMAINIER.

Eh! mais, au comité.

LE PREMIER SEMAINIER.

Ah! mon cher camarade!

LE SECOND SEMAINIER.

Oui, mon cher camarade,
C'est lui qui nous ruine ensemble et nous dégrade,
Lui qui d'être loyal se montre peu jaloux,
Qui chasse les auteurs que nous estimons tous;
C'est lui qui, renversant nos prudentes coutumes,
Et plaçant avant tout la splendeur des costumes,
La pompe des décors, les comparses nombreux,
Nous force à contracter des emprunts onéreux.

LE PREMIER SEMAINIER.

Ces reproches...

LE SECOND SEMAINIER.

Sont vrais; je ne puis plus me taire.
Ce comité, toujours entouré de mystère,
S'embarrasse fort peu, dans ses conseils secrets,
Des plaisirs du public et de nos intérêts;
Tous ses membres entre eux se servent, se soutiennent;
Les grâces, les faveurs toujours leur appartiennent...

LE PREMIER SEMAINIER.

Quelles faveurs? voyons, éclaircissez ce point.

LE SECOND SEMAINIER.

Mais, par exemple, vous, ne recevez-vous point,
Lorsque tout entre nous devrait être uniforme,
Une subvention considérable, énorme?

LE PREMIER SEMAINIER.

Énorme?

LE SECOND SEMAINIER.

Oui, l'on vous compte au nombre des élus.

LE PREMIER SEMAINIER.

Énorme, dites-vous? je reçois, tout au plus,
Le prix de mes talents et de mes sacrifices.
Et quand l'autorité, qui pèse les services,
Le mérite, les droits de tous les concurrents,
Donne à quelques auteurs jusqu'à douze cents francs,
J'espère que je puis en avoir trente mille.

LE SECOND SEMAINIER.

Avec pareille somme il eût été facile
De faire parmi nous un grand nombre d'heureux.

LE PREMIER SEMAINIER.

Pour les grands talents seuls le prince est généreux.

LE SECOND SEMAINIER.

D'autres que vous alors...

LE PREMIER SEMAINIER.

Vous, peut-être?

LE SECOND SEMAINIER.

Sans doute;
Et l'accueil du public...

LE PREMIER SEMAINIER.

On sait ce qu'il vous coûte.

LE SECOND SEMAINIER.

Plus applaudi que vous, mes succès prouvent bien...

LE PREMIER SEMAINIER.

Des bravos achetés ne prouvent jamais rien.

LE MINISTRE.

Messieurs...

LE SECOND SEMAINIER.

Ah! pardonnez!... en cette conjoncture,
Emporté par l'amour de la littérature...

LE MINISTRE.

Point d'explications. Si vous pouvez ici,
Et devant moi, messieurs, vous oublier ainsi,
Que se passe-t-il donc chez vous? vos assemblées
Par d'étranges débats doivent être troublées.

LE PREMIER SEMAINIER.

Ah! croyez...

LE MINISTRE.

C'est assez. Terminons en deux mots.
Du Théâtre-Français je déplore les maux,
Mais il est à vos vœux de trop puissants obstacles.
On ne changera rien au nombre des spectacles;
On n'augmentera pas votre subvention...
J'en suis fâché! Pourtant votre position

Exige qu'en effet on y porte remède,
Et qu'on trouve un moyen pour venir à votre aide.
Si je n'y réussis, je l'essaierai du moins.

LE SECOND SEMAINIER.

Ah ! monseigneur !...

LE MINISTRE.

Allez, oui, comptez sur mes soins,
Et tâchez parmi vous d'établir l'harmonie.
Adieu.

LE PREMIER SEMAINIER, à part, en sortant.

Cet homme-là n'est pas un grand génie.

A. DE LA VILLE.



UNE

MAISON DE LA CITÉ.



Il ne connaît pas une des plus sincères jouissances de l'âme, celui qui n'a pas quelquefois parcouru le Paris de la première race, berceau du Paris merveilleux de nos jours. Un enthousiaste dirait que cet homme est froid, égoïste, enclin au matérialisme; il ne connaît que le présent; c'est un indifférent en matière de religion: car c'est une religion que le souvenir, un culte comme celui des tombeaux et des ancêtres.

Homme, il ne se plaira point à se replonger dans son enfance; citoyen, comment se plairait-il davantage à revoir les premiers pas de sa naissante cité? Oubliant avec dédain les jours où il apprenait à marcher, chancelant, trébuchant dans des lisières qui avaient peine à le soutenir, il ne peut concevoir, sentir, aimer les rues tortueuses, entrelacées, rampantes, que formèrent des maisons qui se heurtaient et se précipitaient à qui serait le plus près de leur mère, la Cathédrale.

Et moi, j'ai erré cent fois dans ces vieilles rues, éloignant avec soin de ma pensée les quartiers bien alignés de la nouvelle Athènes, de Rivoli, de Saint-Lazare. Ce n'est point, un plan nouveau de la ville en main, que j'ai fait ce voyage, mais bien avec le *Dict. des rues de Paris*, que Guillot écrivait vers la fin du treizième siècle. Sous la conduite de ce guide simple et naïf, qui me désignait la plupart des rues par le nom qu'elles portent actuellement encore, je me croyais du treizième siècle aussi, et je marchais à la recherche d'une maison dont je pusse recueillir et raconter les annales.

Deux grands édifices, dont il n'est pas besoin de rappeler l'histoire, bornent la Cité à l'orient, à l'occident. A l'occident, c'est le palais des rois; à l'orient, c'est l'église. Depuis long-temps les

rois ont quitté le palais; Dieu n'a pas quitté l'église encore. A l'occident, des magistrats distribuent au nom du roi la justice, et ils ont, pour la rendre visible, la place du Palais et la Grève. A l'orient, des prêtres rendent la justice au nom de Dieu, et elle ne s'exerce que dans un lieu caché, impénétrable, la conscience : en terre d'inquisition, c'est sur un bûcher.

Je m'enfonçai dans la Cité par la rue de la Calandre, pour découvrir une maison bien vieille, et cette rue en renferme beaucoup dont il est curieux de voir les pignons couronnés de plantes grimpantes, qui ceignent d'une abondante végétation les étroites fenêtres. Certes, le pauvre manœuvre, ou la fille de joie, de douleur allais-je dire, qui habite la chambre voilée par ce vert rideau, doit, à son réveil, quand l'œil n'est pas encore tout-à-fait de ce monde, se croire dans une forêt éclairée des rayons du soleil levant. Quelques amis des champs sans doute, exilés dans la boue de la Cité, ont tendu, d'un côté de la rue à l'autre, de croisée à croisée, des cordes sur lesquelles courent, s'allongent et s'épandent les tiges flexibles des capucines et des clématites; de sorte que l'on comparerait volontiers ces vieilles maisons, dont le sommet est chargé d'une verdure qui s'étend en berceau, à ces chênes qui n'ont plus d'âge, au tronc gris, pelé, mais

dont la tête a encore quelques branches vivantes qui se couvrent d'un frais feuillage à chaque printemps.

Mais descendez : vous ne verrez que noires boutiques, tellement noires, qu'on a peine à distinguer le métier de ceux qui les occupent. Là, des cabarets, des rôtisseurs; ici, des allées étroites et obscures, au fond desquelles se dessine dans l'ombre l'apparence d'un escalier. De ces défilés caverneux vous entendez sortir le sifflement de reptile dont, au lieu de chant, se servent les sirènes trapues qui y sont embusquées du matin au soir. A l'un de ces antres se rattache une tradition d'une antiquité vénérable et sacrée. La cinquième maison en entrant par la rue de la Juiverie fut, dit-on, le berceau de saint Marcel, neuvième évêque de Paris. Ainsi tout se corrompt en vieillissant; un pur adolescent a le germe d'une vieillesse perverse; la demeure d'un saint devient la sentine du vice et de la prostitution. C'est à la mémoire qu'il appartient de tout rafraîchir, de tout purifier, de tout faire revivre.

Ainsi, au lieu du pavé sale et boueux de la rue de la Calandre, je la voyais jonchée de fleurs, de fenouil et de foin odorant. Ce n'étaient plus les murailles fumeuses et lézardées des maisons, mais des tentures blanches parées de bouquets,

et des nuages de feuilles de rose tombaient sur la foule, non pas sur une foule de chiffonniers, de maçons, de soldats ivres, de femmes de mauvaise vie, mais sur toute la cour de Louis IX se rendant à la Sainte-Chapelle. Cette procession, c'était la grande confrérie de Notre-Dame. La reine Blanche venait de s'y affilier, ainsi que toutes ses dames, dans l'église de la Magdeleine; et toute la confrérie, seigneurs, dames et bourgeois la reconduisaient jusqu'au palais.

En entrant dans la rue de la Juiverie, mes retours sur le passé me firent du moins bénir le présent. Je n'y voyais pas, comme dut en rencontrer Guillot de Paris, mon guide, des juifs à la contenance humble, portant une étoffe jaune sur la poitrine, ou, selon l'ordonnance de Philippe-le-Bel, des cornes à leur bonnet. Juifs, protestants, catholiques, tous, dans le voisinage de la maison de Dieu, marchent librement, la tête haute, sous un bel habit comme sous des haillons.

J'avais résolu de ne m'arrêter qu'à une maison du Cloître : je pris donc par la longue rue des Marmousets. Je gage qu'on m'y eût montré la place où fut la maison du terrible barbier et du pâtissier son voisin. En 1507, Dubreul y vit une pyramide élevée en mémoire d'un grand crime; et, avant Dubreul, ce lieu avait été long-

temps vide, inhabité : comme si la terre, souillée de sang innocent, devait trembler toujours! comme si elle ne pouvait plus recevoir les fondements des demeures des hommes!

A cette rue aboutit l'étroite rue Glatigny, où, suivant Guillot,

> Maignent (demeurent) dames au corps gent.

Il y avait donc dans cette rue, bâtie où étaient les prisons de Lutèce, auprès du cachot où fut captif saint Denis, aux premiers temps du christianisme dans la Gaule; il y avait donc, au treizième siècle, des *dames au corps gent*, *folles de leur corps;* il y en a encore là, en janvier 1832. Et voyez comme les traditions se perpétuent, bonnes ou mauvaises, les mauvaises principalement! Saint Louis sentit la nécessité de déterminer les quartiers abandonnés à la débauche, comme on fait la part au feu et à la peste. La rue Glatigny fut, avec cinq ou six autres, dotée d'un *val-d'amour*. Saint Louis est mort, bien des dynasties ont passé; le *val-d'amour* existe encore!

Oh! que notre langue est pauvre! La passion la plus élevée, la plus pure, la plus dévouée; l'ivresse la plus sale, la plus désordonnée, la plus abjecte, tout cela s'appelle du même nom, — amour; — pas de nuance qui les distingue.

En parlant de la femme qui, la première, vous a fait battre le cœur, concevoir de hautes pensées, qui vous a rendu peintre, musicien, poète, vous dites : — Je l'aime! — et que l'on vous consulte sur un mets, sur un potage, sur la moindre friandise, — Je l'aime, — dites-vous aussi. La même expression pour parler de l'ame et du corps! O indigence de notre langage!

Je reviens à mon texte. Ce serait une histoire assez curieuse que celle d'une maison de la rue Glatigny, et comment ses *dames amoureuses*, qui étaient sans doute, au treizième siècle, ce que sont de nos jours les élégantes du boulevart des Italiens, sont tombées au bas degré où on les voit de nos jours. Ce seraient les annales de la Cité examinées d'un autre point de vue, une chronique présentant aussi bien qu'une autre, dans sa sphère, le tableau de la décadence de la ville. Mais, pour monter aux sources, que de fange à traverser! mieux vaut aller au Cloître.

Comment passer où fut Saint-Landry, sans remarquer les maisons qui ont remplacé cette vieille église. Je l'ai vu démolir. Ce fut cependant de là que le corps de la reine Isabeau fut enlevé, la nuit, par un seul batelier, qui la conduisit honteusement à Saint-Denis. J'ai dit : — C'est un souvenir qui tombe; et j'ai pensé à l'église de Saint-Benoît, que l'on métamorphose

en salle à vaudevilles et à mélodrames. L'on fredonnera, l'on battra des mains, l'on sifflera, l'on tramera de sales intrigues de coulisse, là où l'on apportait un enfant à la religion, qui successivement lui donnait le saint chrême, l'hostie, l'anneau nuptial, la terre du tombeau. C'était aussi au port Saint-Landry que s'élevait une des deux échelles de la justice de *messieurs* de Notre-Dame. Des prêtres avaient une échelle patibulaire, une potence! des prêtres se mêlant aux attributions du bourreau! des prêtres hauts-justiciers! Il y a dans cette alliance de mots toute l'histoire de la chute de leur religion, à eux : qu'ils en portent le deuil!

Méditant ainsi, je regardais à ma droite, et mes réflexions continuèrent non moins amères en voyant l'église Saint-Pierre-aux-Bœufs devenue le réceptacle de ballots de chiffons, de vieilles planches, de voitures usées, de débris de toute sorte, et dans la poussière épaisse qui s'en élevait, un rayon du soleil traçait un sillon lumineux pareil à ceux par lesquels les peintres annoncent la venue d'un ange, et la sombre et sale chapelle en était éclairée.

Il est curieux de remarquer qu'au treizième siècle, Guillot vit dans la rue Saint-Pierre-aux-Bœufs

Par le trelis d'un coffre

Oisiaux qui avoient piez bens (*bots, raccourcis*)
Qui furent pris sur la Marine.

Ainsi cette rue était alors assez animée, assez vivante, assez à la mode, pour qu'on y vînt exposer une *curiosité* venue des bords de la mer, comme de nos jours on en ferait l'exhibition au Palais-Royal ou à la place de la Bourse; et aujourd'hui la rue Saint-Pierre-aux-Bœufs n'est un peu fréquentée encore que parce que, de la ville, elle conduit à la cathédrale ceux qui y viennent après avoir traversé le pont d'Arcole.

A côté de la rue Cocatrix où demeurait Geoffroy Cocatrix, échanson de Philippe-le-Bel, il y a une petite porte basse, à plein cintre, qui s'ouvre sur une cour toute verte de moisissure et de mousses. Vous en croiriez voir sortir un juge sur sa mule ou une dame en litière pour aller au parlement ou à la grand'messe.

Et promenez-vous dans la cité un jour de grande solennité, quand le bourdon et les cloches de la cathédrale mugissent et chantent à la fois, et vos ressouvenirs deviendront plus vivants encore. Ces maisons, si vieilles que leurs murailles affaissées se renflent au-dessus des portes, comme un vieillard que courbe un fardeau, qui s'appuie sur ses genoux, et ses genoux ploient en avant, ces maisons ont, depuis plusieurs siècles, retenti des concerts de vingt clo-

chers, car dix-neuf chapelles ou paroisses se pressaient autour de Notre-Dame; et quand toutes ces voix d'airain s'élevaient aux nuages, passaient, pleines de graves mélodies, sur les toits, et retombaient dans ces rues étroites, elles s'y foulaient, s'y déployaient comme dans des tuyaux d'orgues, produisant des chants sourds ou clairs, des accords au premier abord confus, mais qui avaient au fond une parfaite harmonie. C'est ainsi que du regard, du sourire, du parler, de la grâce du corps et de celle de l'âme résulte un tout admirable, la beauté. Toutes les fleurs s'exhalant à la fois composent un seul parfum, une essence délicieuse.

Tout en devisant ainsi à part moi, j'étais arrivé rue Chanoinesse. C'est là que l'on commence à se sentir dans un autre pays. On est dans l'ancien cloître de Notre-Dame, et c'est bien en effet la paix et le repos du cloître. Dans tous les quartiers que je venais de voir, c'était la ville et ses bruits, mais plus on avance vers l'église, plus tout s'apaise. Rue Chanoinesse, rue Massillon, qui pourrait se douter que l'émeute fermente à la chambre des Députés ou sur les boulevarts, si n'était le rappel, et encore le bat-on dans ces rues solitaires d'où le dimanche on ne voit sortir que vieux chanoines courbés, à la tête tremblotante, qui se traînent vers leurs stalles?

Cependant, je m'y suis arrêté, dans cette rue, pour écouter une voix charmante; autrefois c'eût été la voix d'un enfant de chœur sortant de la psallette : hier, c'était une voix modulée, fraîche, pure, qui s'élevait légèrement de note en note, descendait tout aussi gracieusement les degrés de la gamme, remontait, redescendait encore comme un rossignol ou mademoiselle Sontag. Voilà bien, me disais-je, les deux époques définies. Il y a quelques cents ans qu'ici, dans le cloître, on ne s'exerçait au chant que pour l'église, que pour Dieu; aujourd'hui c'est pour le théâtre, le public. Oui, c'était une jeune fille, belle, grande, bien faite, je voyais tout cela en l'écoutant. Elle veut entrer à l'Opéra ou aux Italiens, elle y débutera et sera applaudie, et les dilettanti ne se douteront guère que cette voix suave et sonore s'est formée, assouplie, veloutée, rue des Marmousets, au coin de la rue des Chantres.

La rue des Chantres est la dernière des rues de l'ancien Cloître qui soient restées debout. J'y marchais seul, cherchant toujours ma maison à peindre, quand, arrivé au coin de la rue Basse-des-Ursins et du quai, je lus sur une porte ces deux douzaines de syllabes dites autrement des vers :

Abeilard, Héloïse habitèrent ces lieux
Des sincères amants modèles précieux.
1118.

1118! Héloïse, Abeilard! Cette date, ces noms, ne devaient-ils pas, je le demande, me rejeter profondément dans le passé? Je voulus voir cette maison, monter son obscur escalier à large balustrade de chêne; j'entrai dans plusieurs chambres, dans celle où, me dit-on, avait habité Abeilard : je le crus. Par malheur, pour la complète illusion, cette vieille maison avait été badigeonnée, et le médaillon en pierre, qui représentait les deux amants, flétri d'une couche de vert-antique. Eh! qu'importe? vert-antique, badigeon, fard, tout disparaît pour qui voit avec imagination : d'ailleurs une petite porte basse, en ogive, vous reporte du moins bien réellement au moyen âge. Cette petite porte conduisait dans la maison du chanoine Fulbert, et Abeilard y passait chaque jour, en revenant de professer aux écoles de Paris. Ne vous semble-t-il pas l'y voir encore arriver escorté de ses écoliers? Il entrait, dînait à onze heures du matin, et ensuite passait dans le cabinet d'Héloïse pour lui expliquer l'Écriture et les Pères de l'Église.

Je gagerais que c'était dans cette petite tourelle, suspendue comme un nid sur la cour,

qu'Héloïse recevait les leçons d'Abeilard le jour, la nuit souvent. Pour se représenter leur complet isolement, qu'on se figure une nuit du douzième siècle, quand chacun était couché dès huit heures, qu'on n'entendait rouler aucune voiture, quand le chanoine Fulbert dormait profondément, ainsi que tous ses serviteurs. Ils étaient là, à la lueur d'une faible lampe, dans cette tourelle si légère, parlant théologie et scolastique; mais souvent ils se levaient pour aller admirer la beauté du ciel étoilé, la lune passant silencieusement sur la ville endormie, et revenaient à leurs travaux avec le sentiment qu'ils étaient bien seuls, que rien ne les troublerait, qu'ils pouvaient se livrer avec délices à la science; mais un homme beau, bien fait, à trente-neuf ans, à côté d'une belle jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, dans le calme de la nuit, doit avoir un son de voix plus doux et plus caressant, même en lui parlant scolastique et théologie. Amour de Dieu, c'est toujours amour, et le cœur d'Héloïse battait bien fort en recevant ces explications qui, de savantes, devenaient tendres. *Nous ouvrions nos livres*, écrit Abeilard à son ami, *mais nous avions plus de paroles d'amour que de lecture, plus de baisers que de phrases.* Dante se souvenait de ces charmants détails,

quand il peignait le dernier baiser de Francesca de Rimini, le baiser qui fait tomber le livre séducteur; et encore le livre dont parle Dante racontait l'amour profane de Lancelot et de la belle Genièvre : mais là, dans la petite tourelle, l'amour leur venait au cœur par des subtilités dévotes et des discussions mystiques : né dans une maison du Cloître, il devait être profond comme la piété la plus exaltée. Quelle volupté dans ces scènes d'étude! Le jeune professeur avait été bien présomptueux s'il s'était cru assez fort pour rester froid rhéteur, à minuit, près d'une fille passionnée, à l'âme attendrie par la plus sincère dévotion. Je conçois le courage militaire qui ne pâlit pas devant cent canons, le courage civil qui se tient droit devant une sédition; mais le courage du bienheureux Robert d'Arbrissel, je ne le concevrais de la part d'Abeilard qu'après la vengeance de Fulbert.

J'en étais là de mes ressouvenirs, de mes rêveries, quand j'aperçus au-dessus de la porte ces mots : *Institution de jeunes demoiselles*. Ce singulier rapprochement me ramène brusquement à nos jours, et je me rappelais que je connais bien des Héloïses de pensionnat qui soupirent pour un Abeilard heureux.

Et quand cette maison du chanoine Fulbert

eut été confisquée au profit de l'Église, que devint-elle?

Elle y logea le grand-pénitencier : sans doute elle voulut par la présence de cet homme austère, la pénitence incarnée, purifier ces lieux rendus mondains par un amour d'ici-bas et puis souillés par un crime.

Ensuite vint un laïque qui eut le privilége d'habiter le Cloître pour la sainte vie qu'il menait. Il était de la pieuse confrérie des Matines, *confratria surgentium ad matutinas*. Dès que minuit avait sonné, on voyait s'allumer une lampe dans la petite tourelle, il descendait et se rendait à l'église sa lanterne à la main, fût-ce par la nuit la plus sombre, la plus glacée. Enfin, une nuit, il mourut dans le chœur, et l'on pense bien que ce fut en odeur de sainteté.

Après lui ce fut un clerc *matutinel* de Notre-Dame. Puis un riche bourgeois qui avait fait le pélerinage de Jérusalem : c'est lui qui voyant un jour les pauvres écoliers du collége des *Dix-huit* jeter de l'eau bénite sur les corps des trépassés exposés à la porte de l'Hôtel-Dieu, en fut si touché qu'il donna vingt-cinq livres de rentes à ce collége qui ne vivait que d'aumônes. Ce dévot personnage logeait dans deux chambres du haut Thomas Quentin et Adrien Duval, tous

deux archers du guet, hommes pieux et de sage conduite, chose rare dans le corps des archers. Ils furent tués rue de la Vieille-Draperie par de jeunes gentilshommes ivres, et ce dévot pélerin fonda pour eux le *Salut du Guet* que l'on célébrait chaque soir à Saint-Barthélemy.

Enfin, en 1330, m'a-t-on raconté, dans la petite tourelle habitait le sous-chantre. Au-dessus de lui, était une jeune fille qui se consolait de la perte de l'ami qu'elle devait épouser, dans la dévotion à celui qu'on peut aimer sans crainte de le perdre jamais. Tous les matins elle sortait, se rendant à la Cathédrale, sa chaise à la main, pour être assise durant les offices, et elle y restait jusqu'au soir. Elle jeûnait strictement et même avec une rigueur excessive. N'ayant pas de directeur qui la châtiât, elle s'était mise dans la confrérie des flagellants, fondée en l'église Sainte-Croix, où l'on sangle souvent des coups, dit Guillot de Paris. Elle était à la tête des jeunes filles qui assistèrent à une grande procession de flagellants qui eut lieu au fort d'un hiver désastreux. Pour implorer les grâces du ciel, garçons et filles marchaient nus, un cierge dans une main, dans l'autre un fouet, et se fustigeant à l'envi. Notre dévote fut sillonnée des plus profonds coups de discipline par le neveu

du sous-chantre qui habitait la même maison qu'elle et qui était soupçonné de tendres sentiments pour elle.

Enfin elle avait passé trois ans dans les austérités, pleurant toujours son fiancé, quand un beau matin elle accoucha. Oui... On porta l'enfant à la *couche*, berceau des Enfants-Trouvés, rue des Bateaux, près du For-l'Évêque. Le neveu du sous-chantre, le flagellant, fut accusé : il ne nia point : l'officialité le condamna à épouser la dévote, et le mariage se fit par autorité de justice avec un anneau de paille que leur passa au doigt le curé de Sainte-Marine.

Pauvre église Sainte-Marine! Elle est actuellement l'atelier d'un teinturier. Que sont devenus les os de Jean Hurault, président à la cour des aides qui y fut inhumé en 1505 avec sa femme Guillette de Guéteville? Où sont les cendres de François Miron, lieutenant civil? On les aura dispersées, jetées au vent. Ces dévots paroissiens qui avaient voulu rester fidèles dans la mort, à leur église, et avoir leurs restes embaumés de l'encens qu'ils respiraient vivants, on les aura balayés pour faire place aux vastes cuves de teinture qui jettent une vapeur épaisse et puante, là où fumait légèrement le suave encensoir.

C'est à la suite du scandale survenu dans le

Cloître qu'en 1334, le chapitre de Notre-Dame ordonna que l'on n'y pourrait désormais loger femme quelconque, vieille ou jeune, maîtresse, chambrière ni parente, *parce que le Cloître est un lieu sacré et voué à Dieu.*

Ainsi la plus belle partie de la création, la femme, fut bannie d'un lieu voué à Dieu; et pourtant c'est une femme qui est le charme, la grâce, l'âme de la religion : il y a une femme dans le ciel, et beaucoup de chrétiens ne le sont qu'à cause du doux patronage de Marie.

Pourquoi donc continuerais-je? Je rapporterai seulement qu'un imager-enlumineur vécut où est à présent un imprimeur en taille-douce. C'est là que d'un pinceau délié, imprégné d'or, de carmin, et de l'ineffaçable azur du quatorzième siècle, il passait ses jours à entrelacer des fleurons autour du vélin des missels, de même que le verrier brodait ses guirlandes de verre colorié autour des hauts vitraux. Les deux arts sont perdus. L'imprimerie a détruit l'un; l'autre est tombé, je le pense, avec le sentiment religieux. Aux jours où, se laissant aller à la croyance, on ne voulait qu'un profond recueillement, on aimait les ténèbres des vitraux, ou leur demi-jour auguste; mais dès que l'on voulut expliquer les mystères, commenter les dogmes,

voir clair dans l'église enfin, le verre blanc laissa pénétrer dans la nef et sous les ailes des courants de lumière, et plus tard les murailles grises de vétusté furent badigeonnées.

Bref, la chambre qu'occupait, dit-on, Abeilard est un dépôt de vieux linges et des dépouilles des lapins qui ont quitté leurs joyeuses garennes pour être mangés à Paris. Quelques tailleurs de pierres couchent durement là où jadis s'enfonçaient dans le duvet de riches chanoines. La fenêtre, d'où Héloïse guettait le retour de son précepteur, est couronnée d'un cerceau où pendent les chemises et les robes qui sortent des mains d'une blanchisseuse. Le cabinet où les deux malheureux amants étudiaient, hélas! tient à une classe de jeunes personnes; un homme enfin, près de la maison d'Héloïse, a eu la jambe cassée par une balle venue de la Grève, en juillet 1830. — La voilà tout-à-fait moderne.

Et vous à qui ce récit donnerait l'envie de voir notre cité, hâtez-vous. Elle disparaît de jour en jour. Ces rues tortueuses feront bientôt place à des voies droites et larges, et il faut le désirer, quand on sait combien de maladies épidémiques, peste, mal des ardents, ont décimé la vieille ville; quand on pense, en frémissant,

avec quelle facilité s'étendraient et planeraient, sur cet air épais et lourd, les grandes ailes noires de la contagion.

ERNEST FOUINET.





LES
MONUMENTS EXPIATOIRES.



C'était l'autre jour. Je me promenais au hasard, suivant ma coutume, préoccupé par des questions d'une grave importance pour la conduite de la vie, comme de savoir par quel étrange mystère de transmutation les chenilles vertes et jaunes deviennent des papillons rouges et bleus; ou bien quel autre artifice, encore mieux approprié à la circonstance, le Chat Botté aurait pu employer pour venir à bout de l'ogre

magicien. Mais je n'étais guère plus avancé qu'à l'ordinaire sur ces difficultés abstruses, à l'examen desquelles j'ai sottement vieilli, après Aristote, Bacon, Leibnitz, et je ne sais quels autres songe-creux, quand je fus tiré de ma méditation par une rencontre inopinée. Ce n'est pas que l'homme qui m'en détourna vînt à moi en ligne directe, comme tant de fâcheux de votre connaissance qu'il est impossible d'éviter, à moins de tracer sur le cercle dont ils parcourent le diamètre une tangente de mauvaise grâce, et de vous sauver dessus à califourchon sans regarder derrière vous. Il me tournait au contraire exactement le dos, et ne paraissait pas disposé à sortir de l'immobilité dans laquelle je venais de le surprendre, et qui le faisait ressembler de loin, avec sa taille linéaire, à un long cippe funèbre élevé sur un tombeau. Cette similitude que vous trouverez probablement un peu forcée, serait cependant venue comme à moi à l'esprit le plus prosaïque dont il soit possible de se faire idée, à un tributaire annuel de l'*Almanach des Muses*, à un poete de circonstance, à un tragique de l'Institut, s'il avait aperçu l'homme dont je parle, dans l'étrange position où il tomba sous mon sens comparatif. Il s'était arrêté à une égale distance de deux monuments expiatoires, l'un qu'on achevait de démolir, l'autre qu'on com-

mençait à édifier; et si vous vous rappelez sa mince projection perpendiculaire vers le zénith, ce qui est infaillible pour peu que vous l'ayez vu une fois, vous savez comme moi qu'il n'y a rien de plus propre à réveiller dans l'imagination le souvenir d'une colonnette gothique.

J'arrivai donc jusqu'à lui sans en être entendu, et l'entourant facilement de l'avant-bras, en laissant glisser ma main du haut de son épaule, dont la brusque déclivité laisse à peine l'idée d'une courbe ou d'une saillie sensible: — Eh bien, cher Maxime, lui dis-je affectueusement; car le tour bizarre de sa pensée, qui est presque aussi paradoxal que celui de sa conformation, ne m'a jamais empêché de l'aimer un peu; voici enfin des travaux dont l'objet doit plaire à votre philantropie rêveuse et sentimentale! Honneur aux sociétés qui expient le passé par des monuments solennels, car elles commencent à comprendre la conséquence infaillible des violences politiques! et, s'il y a en logique une induction bien rationnelle, c'est qu'il est permis d'espérer que d'expiations en expiations, les peuples parviendront un jour à se passer d'expiations?

Maxime se tourna vers moi, se recueillit un moment, et s'assit sur une pierre des constructions ou des démolitions (je ne sais pas lequel,

la chose étant assez difficile à vérifier). Je m'assis aussi à son côté, parce que je savais qu'il parlait long-temps quand il se mettait à parler, et surtout lorsque le hasard le faisait tomber sur sa figure favorite, l'énumération, qui est, entre nous, la plus commode de toutes pour allonger les livres. Or, ce pauvre Maxime a fait des livres comme tout le monde, mais il ne s'en vante pas.

Aussitôt que Maxime fut assis, il commença :

« S'il y a deux objets de méditation dignes d'intérêt, me dit-il, dans ce qui nous reste de notre vieille organisation sociale, ce sont les monuments et les expiations.

Les monuments sont la dernière gloire des peuples; les expiations sont leur dernière vertu.

Eh mon Dieu! je ne vous blâmerai pas d'avoir élevé dans Paris vos deux, vos trois, vos dix monuments expiatoires! toutes les gouttes de sang que vous avez essayé de racheter à ce prix étaient tombées sur mon cœur! — Écoutez-moi pourtant, si vous avez foi à ma sincérité.

N'attentez pas aux monuments expiatoires qui existent, parce que ce sont des monuments, et qu'il n'y a pas de mal que l'expiation laisse quelques monuments à l'histoire, parmi ceux de la

flatterie et de l'esclavage, pour montrer qu'aux plus mauvais temps, la justice conserve un sanctuaire dans le cœur de l'homme.

L'instinct de moralité sociale qui vous anime encore vous a heureusement dirigés en cela aux premiers jours de la révolution actuelle, et rien n'était plus propre à honorer votre victoire. Vous avez respecté dans vos colères, et le monument du cimetière de la Magdeleine qui atteste de si hautes infortunes royales, et le monument de la place des sacrifices, et le monument de cette autre place où un dernier sacrifice fut consommé par le poignard de Louvel. Vous avez senti que l'expiation était un acte de culte, protégé par l'inviolabilité de la conscience, et vous vous êtes arrêtés devant elle avec la religieuse terreur qu'inspirent les choses saintes. Cela est bien, je vous le répète, et ces monuments porteront désormais un témoignage de plus à la postérité. Ils prouveront qu'il vous restait en 1830, et jusque dans l'explosion de vos passions les plus effrénées, quelque sentiment de pitié pour l'infortune et de vénération pour les morts.

N'achevez point de monuments d'expiation, et ne vous inquiétez pas des ruines de ceux que vous laissez inachevés. Ces ruines, datées d'une révolution, parleront plus haut à l'avenir que tous les monuments.

Renoncez à vos expiations et à vos monuments d'expiation, et n'en élevez plus. Vous auriez trop à faire.

Les expiations, voyez-vous, c'était le devoir d'une génération nouvelle envers celle qui l'avait précédée, dans une nation jeune et pure encore; car jamais génération n'a passé sur la terre sans crime, depuis Adam. Chez une nation plus civilisée, pour me servir de vos superbes paroles, il faudrait une expiation tous les ans; il faudrait une expiation tous les mois, une expiation tous les jours, selon le degré de son perfectionnement. — Chez vous, une expiation est une dérision exécrable, un acte d'hypocrisie ou de démence à se déchirer le sein de honte et de désespoir!

Savez-vous un cadran dont l'aiguille marque assez lentement les minutes pour vous donner le temps de consacrer une solennité à tous vos cruels anniversaires?

Savez-vous une carrière inépuisable qui puisse fournir une pierre monumentale à la fosse de tous ceux qui sont morts pour vos erreurs, pour vos folies et pour vos passions!

Et qui vous demande des expiations, je vous prie?... — Des expiations de vous!... qui êtes une expiation vivante plus instructive que les marbres, et plus parlante que les inscriptions!...

Des expiations à Paris !... — Mais vous ne foulez pas un grain de poussière qui n'ait une expiation à demander, s'il prenait une voix! Vous ne respirez pas un atome qui n'ait vécu, qui n'ait pensé, qui n'ait fait partie d'un corps animé que l'injustice de vos lois sanglantes a mutilé, brisé, anéanti! — Quand la boue de vos semelles s'imprime sur une pierre du pavé de Paris, elle y salit un noble sang. — Quand vous roulez un moellon pour la construction du monument expiatoire d'un demi-dieu, prenez garde! vous allez achever de broyer la tête de la victime! il n'y a pas une de vos expiations qui ne profane une cendre!

Et puis, les pensées les plus sérieuses vieillissent-elles assez dans votre enthousiasme d'enfants, pour vous laisser le loisir d'expier quelque chose? Je vous ai vus, Dieu me pardonne, expier le lendemain les expiations de la veille! Je vous ai vus, témoins impassibles et réparateurs impuissants de tous les crimes, expier en vaines cérémonies tous les malheurs que vous aviez soufferts sans vous plaindre, et dresser des pierres tumulaires sur toutes les fosses que vous aviez aidé à creuser. Je ne connais cependant qu'un outrage que vous ne vous soyez pas encore avisés d'expier hautement pour l'instruction de l'avenir, celui que votre morale politi-

que fait depuis si long-temps à la raison et à l'humanité.

Il ferait beau voir vraiment, dans le vieux Paris, un monument expiatoire, partout où une expiation est due à l'innocent assassiné! — Mais quand vous serez convenus d'accorder cette juste réparation aux morts, Parisiens, je vous le demande! où logerez-vous les vivants?

Une expiation par crime! je vous en défie! quand on fait peser sur le sol, depuis des siècles, le nom, les murs et la population de Paris, il faut se décider à faire banqueroute à Némésis. Il faut mourir insolvable.

Songez-y donc un moment. Réglons nos comptes, soldons nos fureurs, équilibrons le bilan des violences et des réparations. Voyons ce qu'on peut payer de sang avec des devis d'architectes et des journées de maçons.

Un monument d'expiation au Louvre, pour la Saint-Barthélemy!

Un monument d'expiation aux Tuileries, pour le 10 août!

Un monument d'expiation au Luxembourg, pour le 7 décembre!

Un monument d'expiation au parvis Notre-Dame, pour tant d'expiations sacriléges imposées à l'innocence!

Un monument d'expiation à Saint-Germain-l'Auxerrois, pour son tocsin parricide!

Un autre monument d'expiation à Saint-Germain-l'Auxerrois, pour la violation de ses tabernacles !

Un monument d'expiation à l'endroit où s'élevaient les tours du Temple !

Un monument d'expiation au pied des tours de la Conciergerie !

Des monuments d'expiation devant l'Abbaye, devant le Châtelet, devant la Force, devant la Salpêtrière, devant Bicêtre, devant toutes les prisons de Paris, pour les inexpiables attentats de septembre !

Un monument d'expiation par cadavre ! démolissez à l'entour ! agrandissez le préau ! faites de la place !

Un monument d'expiation sur l'emplacement du Manége où fut prononcée la proscription d'un million de Français !

Un monument d'expiation sur l'emplacement des Jacobins où Marat fut fait DIEU !

Un monument d'expiation au seuil de l'Hôtel-de-Ville, pour Foulon et pour Berthier !

Un monument d'expiation à l'Opéra, pour ce généreux Berry, dont la mort rayonna de plus de vertus que toutes les apothéoses de l'antiquité !

Un monument d'expiation au terre-plein du Pont-Neuf, pour Jacques de Molay !

Un monument d'expiation derrière l'ancien collége Saint-Antoine, pour le bûcher des Templiers !

Un monument d'expiation au gibet de Montfaucon, pour Enguerrand de Marigny!

Un monument d'expiation pour Jacques d'Armagnac, chef de la *ligue du bien public*, au milieu du carré des Halles, où il inonda de son sang ses pauvres enfants en blanches robes de lin !

Un monument d'expiation dans la rue Culture-Sainte-Catherine, où tomba, sous les coups des assassins, ce brave Olivier de Clisson, votre bouclier contre l'Angleterre!

Un monument d'expiation dans la rue Barbette, pour le duc d'Orléans, le rempart de votre monarchie déchue et de votre roi en enfance contre les farouches ambitions de la Bourgogne!

Un monument d'expiation sous les croisées de l'école de Presles, pour le grand Ramus, le restaurateur de vos sciences grammaticales et de vos doctrines philosophiques !

Un monument d'expiation dans la rue Bétisy, à cette maison à gauche, en entrant par la rue de la Monnaie, d'où Coligny égorgé fut jeté à la populace comme une proie par le Bohême Dianowitz et le Siennois Petrucci !

Un monument d'expiation, s'il vous plaît, dans la rue de la Féronnerie, pour un soldat béarnais qui s'appelait Henri IV !

Un monument d'expiation au Palais pour le président Brisson!

Un monument d'expiation au Palais, le monument sacré, le monument heureusement inviolé de Malesherbes.

Un monument d'expiation au Champ-de-Mars, pour l'émeute pétitionnaire qu'y foudroya la loi martiale!

Un monument d'expiation pour Bailly, qui eut le difficile courage de la faire exécuter dans l'intérêt de la patrie, car la justice distributive des monuments doit être impartiale et réciproque pour se rendre digne de l'histoire!

Un monument d'expiation à la plaine de Grenelle, pour les défenseurs de la monarchie et pour ceux de la liberté, qui croyaient sincèrement défendre la même chose!

Un monument d'expiation à la place de Grève, pour tous les infortunés qui y ont péri, holocaustes innocents de la justice trompée, comme Lesurque ; ou témoins dévoués de la foi des croyances et des sentiments, depuis Anne Dubourg et Geoffroy Vallée, jusqu'aux patriotes de 1815 et aux sergents de la Rochelle!...

Un monument d'expiation à la place Louis XV !

La préfecture de la Seine lui a promis des ornements. Nous pourrons les multiplier comme les pierres de Carnac, et rien n'empêchera que nous élevions quelques-unes de ces constructions à la hauteur de la grande pyramide, si le budget s'élargit assez pour suffire à payer un jour, des tributs de la nation, toutes les expiations de Paris !

Un monument d'expiation à la barrière du Trône, au rond-point où fut dressé l'échafaud de sainte Élisabeth Capet, qui se chargera volontiers de vos expiations devant Dieu !

Un monument d'expiation à la porte de Nêle ! Un monument d'expiation à la croix du Trahoir ! Un monument d'expiation aux fossés de la Bastille ! Un monument d'expiation à la grille du Palais !

Un monument d'expiation partout où le sang a injustement coulé pour le plaisir des rois légitimes ou pour celui des rois plébéiens !

Un monument d'expiation partout où a roulé le carrosse, la charrette ou le tombereau du patient sacrifié au fanatisme des religions ou aux frénésies des partis !

Et ce n'est pas tout !

Un monument d'expiation sous cette mansarde de la rue Plâtrière où Jean-Jacques Rousseau, dédaigné de ses contemporains, a copié de la musique pour vivre !

Un monument d'expiation à l'hôpital où est mort Gilbert !

Un monument d'expiation à la borne où a mendié Malfilâtre !

Un monument d'expiation partout où le génie méconnu, repoussé, proscrit, a laissé tomber sur la terre une larme d'indignation et de douleur qui crie vengeance contre vous !

Un monument d'expiation dans toutes les rues !

Un monument d'expiation devant toutes les portes !

Un monument d'expiation à tous les mois, à toutes les semaines, à tous les jours !

Des monuments d'expiation à la Royauté, à la République, au Consulat, à l'Empire, à la Restauration !

Des monuments d'expiation aux catholiques, aux protestants, aux philosophes, aux visionnaires, aux politiques, aux ligueurs, aux aristocrates, aux patriotes, aux fédéralistes, aux jacobins, aux émigrés, aux chouans, aux bonapartistes, aux *carbonari*, à quiconque a payé de son sang, au gré de vos caprices et de vos passions, l'exercice du droit sacré de penser, de parler et d'écrire !

Des monuments d'expiation pour votre sang !

des monuments d'expiation pour le nôtre! le nôtre, était-ce de l'eau?

Et vous serez alors ce que vous devez être avant peu LA VILLE DES EXPIATIONS!

Et vous n'avez pas besoin de faire tant de frais pour remplir cette destinée, car le titre que vous ambitionnez, un doigt invisible achèvera bientôt de l'écrire sur vos ruines!

Et l'on comprendra, quand votre arrêt sera tracé tout entier, pourquoi vous avez été voués par excellence comme un symbole éternel au culte de l'expiation; car jamais le forum, le Capitole, et Tarpéia, n'ont ruisselé de tant de sang que vos places publiques, dans ces innombrables journées de votre histoire dont les forfaits ont absous Rome et Babylone!

Arrangez-vous, si vous m'en croyez, pour une expiation universelle où viennent se confondre toutes les expiations; et, si vous n'avez plus foi au Dieu de vos ancêtres, n'hésitez pas à relever l'autel de la Concorde romaine! Venez vous y embrasser, s'il vous reste encore assez de sentiments humains pour vous croire dignes d'un pardon mutuel, et brisez pour jamais sur la pierre des purifications la hart de la potence et le fer de la guillotine! C'est à ce prix seulement que vous aurez expié quelque chose aux yeux de la postérité! » —

Maxime se leva en achevant ces paroles, et s'éloigna sans faire beaucoup d'attention à moi.

Je me levai à mon tour; je me hâtai de regagner mon réduit, parce que le soleil se couchait, et j'écrivis en arrivant ce qu'il venait de me dire, avant d'avoir pris le temps de m'assurer que cela valût la peine d'être écrit. Dieu sait si on ne l'imprimera pas!

Ch. NODIER.





L'ÉGLISE, LE TEMPLE,

ET LA SYNAGOGUE.



> **Eh! qu'importe en effet sous quel titre on l'adore?**
> **Tout hommage est reçu, mais aucun ne l'honore.**
>
> **VOLTAIRE.**

Je ne crois pas qu'il existe à Paris une famille plus aimable, plus unie et plus heureuse que la famille d'Arcis. Ce fait, si simple en lui-même, n'attend pour paraître incroyable que les preuves incontestables que je vais en donner.

M. le comte d'Arcis achève son quatorzième

lustre; l'âge n'a point encore imprimé la moindre inflexion à sa taille très-élevée; sa coiffure en fer à cheval, son habit vert, bordé d'un petit galon d'or, boutonné dans toute sa longueur, son chapeau à trois petites cornes et ses bottes à l'écuyère, donnent à toute sa personne je ne sais quel air hétéroclite qui le distingue entre tous les débris vivants de l'ancien régime. Quelque chose de plus extraordinaire encore que sa physionomie, c'est son caractère, mélange inexplicable des plus brusques contradictions; tout à la fois bon catholique et philosophe, bon gentilhomme et ami sincère de l'égalité, il a toute la bonne foi de ses opinions si diverses sans en avoir aucun des préjugés; tout cela peut s'expliquer d'un mot : M. d'Arcis est un homme de conscience; il suppose que chacun a la sienne; et comme il pense que toute conviction avant d'arriver à l'esprit doit passer par le cœur, il se persuade lui-même, sans être étonné de ne point persuader les autres.

M. d'Arcis, pendant l'émigration, avait épousé une Anglaise qui l'a rendu père d'une fille unique, dont la naissance a coûté la vie à la meilleure des épouses et des mères.

Fille d'une mère protestante, Louisa fut élevée dans la religion maternelle : cet acte de tolérance de la part d'un père zélé catholique pourrait

encore ne faire honneur qu'à la fidélité de M. d'Arcis à remplir une des conditions de son contrat de mariage; mais ce qui atteste une philosophie plus élevée, c'est le consentement qu'il a donné au mariage de cette fille unique avec un négociant juif du nom de Samuel Lévy. Je me rappelle encore l'effet que produisit, il y a douze ans, l'annonce de ce mariage: quel déchaînement à la cour, à la ville! Le comte d'Arcis, qui a pu faire ses preuves pour monter dans les carrosses, marier sa fille unique et mineure avec un juif!... Une fille noble, belle, héritière d'une grande fortune, dont les plus grands seigneurs de la cour se disputaient la main!... Encore si l'objet d'une semblable préférence était un de ces favoris de la fortune qui comptent les rois parmi leurs courtisans!... un Samuel Bernard, par exemple; mais un Samuel Lévy!... sans autre titre que celui de chef de fabrique, sans autre recommandation qu'une sorte de probité commerciale dont on ne lui tient compte que comme d'une vertu étrangère à sa race.

A tout cela, M. d'Arcis répond que celui qu'il a accepté pour gendre est un honnête homme, jeune, instruit, qu'il aimait Louisa, qu'il en était aimé, et qu'il possède au plus haut degré toutes les qualités, toutes les vertus qui pouvaient rendre sa fille heureuse.

Peu de femmes méritaient mieux que Louisa le bonheur dont elle jouit dans cette union contre laquelle tous les préjugés de la société s'étaient soulevés avec tant de violence. Cette jeune femme, douée d'une figure charmante, d'une grace parfaite et d'un esprit cultivé, est à la fois le modèle des filles, des épouses et des mères, et trouve encore le secret de faire avec un charme inexprimable les honneurs de la société brillante qu'elle rassemble autour de son vieux père. Louisa a deux enfants, Gabriel et Victorine : jusqu'à l'âge de onze à douze ans qu'ils viennent d'atteindre, elle seule avait été chargée de leur éducation.

Quant à M. Samuel Lévy, son extrême modestie dérobe avec tant de soin les rares qualités dont il est pourvu, qu'elles restent un secret pour tous ceux qui ne vivent pas avec lui dans un commerce intime. Je ne crois pas qu'il soit étranger à aucune des connaissances humaines; et il en est plusieurs, telles que la philosophie, l'histoire, les mathématiques et le commerce, où il marche l'égal des maîtres les plus habiles. Sa vaste intelligence peut être comparée à ces pays inconnus où le voyageur fait à chaque pas quelque découverte nouvelle.

En fait de religion, de morale et de politique, une seule maxime qu'il observe, et dont Voltaire lui a fourni l'expression, suffit à l'accomplissement de tous ses devoirs :

Fais le bien, suis les lois, et ne *crains que Dieu seul.*

Pour concilier en quelque chose les goûts de son père avec les nouveaux usages que la révolution a introduits dans la société, Louisa a rétabli, pour un jour de la semaine, le repas du soir dont la suppression est aux yeux du comte d'Arcis un des plus grands torts de la révolution de 89. On soupe chez lui le dimanche. Je suis assez heureux pour faire partie du très-petit nombre de convives qui sont admis à ce banquet de famille. Peut-être aura-t-on de la peine à croire qu'il y règne une gaieté bien franche et bien vive, quand je dirai que c'est pour l'ordinaire sur les matières les plus graves que roulent nos propos de table, auxquels les questions naïves des deux enfants font prendre quelquefois une tournure tout-à-fait piquante.

Je ne sais comment s'engagea la conversation dimanche dernier; mais elle m'amena à demander à M. d'Arcis de quelle religion étaient ses deux petits-enfants, Gabriel et Victorine.

D'aucune, encore, me répondit-il, nous avons attendu l'âge où ils pourraient se décider par eux-mêmes sur une question de cette importance: ce moment est arrivé, et c'est le mois prochain, au jour anniversaire de leur naissance, qu'ils

choisiront entre l'Église, le Temple ou la Synagogue. Jusqu'ici nous nous sommes contentés de leur prouver l'existence d'un Être-Suprême qui gouverne le monde, et, si j'ose parler ainsi, d'imprégner leur esprit et leur cœur d'un sentiment religieux tout-à-fait indépendant du culte extérieur qu'ils croiront devoir préférer.

Louisa. J'ai dit à mes enfants, de cent manières, que rien ne rend plus heureux dans le cours de la vie, qu'un sentiment qui vit d'amour et d'espérance, qui promet à l'homme vertueux l'immortalité pour avenir, et lui montre le soir de la vie comme l'aurore d'un jour éternel.

Samuel. En partant du principe trop contesté que l'amour de soi est le mobile de toutes nos actions, j'ai cherché à leur faire comprendre que Dieu était le moi de l'univers, qu'il agissait selon les règles d'une justice éternelle, dont la conscience qu'il avait mise en nous était l'infaillible interprète.

L'Ermite. Je conçois comment vous avez inculqué dans leur jeune intelligence l'idée d'un Dieu tout-puissant, infiniment juste, infiniment sage; je vois bien de quels arguments à leur portée vous avez dû vous servir pour le leur faire craindre; mais je ne vois pas aussi claire-

ment comment vous avez pu le leur faire aimer.

SAMUEL. Répondez, Gabriel; pourquoi aimez-vous Dieu de tout votre cœur?

GABRIEL. Je l'aime parce que j'en suis aimé; parce qu'il veille à mes besoins; qu'il protége ma faiblesse, et que je trouve pour lui, au fond de mon cœur, le même sentiment de reconnaissance et d'amour que j'ai pour mes parents.

L'ERMITE. C'est maintenant à vous-même, M. Samuel, que je demanderai s'il vous paraît bien prouvé que Dieu aime les hommes; ou du moins si l'on ne pourrait pas, logiquement parlant, fournir autant de preuves de sa haine que de son amour pour l'espèce humaine.

LOUISA. En lui présentant cette objection sous une forme plus simple, c'est encore un enfant qui vous répondra : dis-moi, Victorine, tu aimes Dieu pour le bien qu'il te procure; mais n'es-tu pas tentée de le haïr pour les maux qu'il t'envoie.

VICTORINE. Non, maman : puisque Dieu est infiniment bon, je ne croirais jamais qu'il soit l'auteur du mal qui m'arrive; c'est comme si je disais que toi qui me fais tant de bien, tu es aussi la cause de mes chagrins et de mes maladies.

D'ARCIS. Vous le voyez, nous sommes tous

trois également convaincus de l'existence d'un Être suprême, rémunérateur de la vertu et vengeur du crime; aussi avons-nous gravé ce même sentiment religieux dans le cœur de nos enfants; mais comme nous différons d'avis tous les trois sur le culte qu'il convient de rendre à l'Éternel, nous en avons abandonné le choix à leur discernement, et nous n'avons jamais craint de les rendre témoins des discussions, des disputes même que cette question élève souvent entre nous.

L'Ermite. (à M. d'Arcis.) Ignorez-vous donc encore que cette bonne foi si désirable en matière de religion, est la chimère de celle-là même que vous regardez comme la seule véritable?

D'Arcis. La préférence que j'accorde au culte catholique est fondée sur cet avantage dont il jouit seul, de parler en même temps au cœur par les tendres souvenirs qu'il consacre à l'imagination, par les miracles qu'il atteste, et aux yeux par les objets sensibles qu'il offre à la vénération des fidèles.

Louisa. Je n'ai qu'un argument à faire valoir en faveur du culte réformé; il me semble plus conforme à la morale et à la parole du divin fondateur de la religion chrétienne.

Samuel. La religion juive a sur toutes les autres une incontestable supériorité; son origine

se perd dans la nuit des temps; mère des deux religions, chrétienne et mahométane, qui se partagent aujourd'hui le monde, elle est la seule qui puisse appeler l'histoire entière de la nation qui la professe, au témoignage de sa vérité. Comment expliquer, sans avoir recours à l'intervention divine, cette dispersion des Juifs sur tous les points de la terre habitable? Comment expliquer leur invincible attachement à la loi de Moïse au milieu des persécutions, des massacres qu'ils ont subis depuis 2,000 ans, sans rien perdre non-seulement de leur nationalité, mais même de leur nombre? Tout est miracle dans l'histoire du peuple hébreu, et peut-être le dernier effort de la philosophie est-il pour moi de révoquer en doute la mission divine de notre législateur Moïse.

D'Arcis. Celle de Jésus est mieux prouvée, et cependant, lui-même enseigne la tolérance en matière de culte. Lorsque la Samaritaine demande au fils de l'homme, si c'est sur la montagne de Sion qu'il faut sacrifier, « Vous pouvez, lui répondit-il, sacrifier partout où vous porterez une foi vive et un cœur pur. »

L'Ermite. Que de maux eût épargnés au monde l'adoption de ce principe! Savez-vous bien qu'au rapport de Juste Lipse, il y avait à Rome six

cents différentes religions? je ne sache pas qu'elles aient donné lieu à une seule guerre religieuse.

Samuel. Par égard pour mon beau-père, ne nous arrêtons pas, je vous prie, sur le chapitre de la tolérance, nous aurions trop beau jeu contre les catholiques; Dieu sait combien nous fourniraient d'arguments la guerre contre les Albigeois, la Saint-Barthélemy, la Ligue, les dragonnades, les massacres de Mérindol, de Cabrières, sans même remonter aux querelles sanglantes des iconoclastes et des iconolâtres, sans parler des persécutions religieuses exercées contre les hérétiques, en France et en Angleterre, depuis Léon X jusqu'à Clément IX, *et cætera*, et cent pages d'*et cætera*.....

D'Arcis. Si nous nous engagions sur ce terrain, croyez-vous, mon gendre, qu'en invoquant le seul témoignage de vos livres hébreux, vous demeureriez en reste avec tous les autres peuples réunis, de guerres, de massacres, de boucheries religieuses, le tout, commis au nom du Seigneur et pour la plus grande gloire du Saint des saints...Mais je le veux bien, cessons de récriminer, et profitons, pour nous rapprocher de nos ancêtres en Israël, de l'exemple que nous donne en ce moment notre saint père

le pape. Quelle preuve de tolérance ne vient-il pas de donner au monde, en négociant, sans le moindre scrupule, un emprunt de quelques millions avec M. Rotschild, ce premier baron israélite, cet architrésorier des couronnes chrétiennes !

L'Ermite. Oui ! tolérance universelle, c'est le vœu de mon esprit et de mon cœur : donnons pour considérant, à ce nouveau protocole d'une vraiment sainte alliance, cette vérité toute philosophique :

« Les dieux, (ou si vous aimez mieux) les cultes disparaissent comme les hommes et les lois, dans l'abyme du passé ; le sentiment de la Divinité, le seul qui survive à cette destruction successive des êtres et des choses, forme cette conscience instinctive à la voix de laquelle toutes les générations se rallient. »

Peut-être cette idée innée de l'unité d'un Dieu, nous conduira-t-elle un jour à l'unité de culte ; mais, je conçois qu'en attendant cette grande révolution de l'esprit humain, on abandonne au choix des peuples, et même des individus, le culte qu'il leur convient de professer.

D'Arcis. C'est en vertu de ce principe que fut formé entre nous ce nœud de famille qui unit si étroitement une femme protestante à un époux

juif, sous la protection d'un père catholique.

SAMUEL. Remarquez que ma femme, toute zélée protestante qu'elle est, n'est pas de celles dont Le Blanc a dit qu'elles aimeraient mieux charger leur conscience de dix amants que d'une messe.

D'ARCIS. Quant à moi, je l'avoue en toute humilité, j'aimerais mieux convenir avec Viret que saint Pierre n'a jamais mis le pied à Rome, que de souffrir le martyre en défendant l'opinion contraire, toute conforme qu'elle est à l'esprit de l'Église, à laquelle je n'en suis pas moins fidèlement attaché.

Cette petite dissertation ramena tout naturellement l'entretien sur le choix que Gabriel et Victorine devaient prononcer dans quelques jours.

Pour dernière épreuve, il fut convenu que toute la famille, à laquelle on voulut bien m'adjoindre, assisterait, pendant la semaine où nous allions entrer, à l'une des cérémonies des trois religions catholique, juive, et protestante.

En conséquence, avant de nous séparer, nous nous donnâmes rendez-vous pour le vendredi suivant à la synagogue de la rue Notre-Dame de Nazareth, à quatre heures de l'après-midi, heure où commence la cérémonie du sabbat; le samedi,

au temple protestant de la rue Saint-Honoré, où nous devions assister à la cérémonie d'un mariage; et le dimanche, à la grande messe de Saint-Roch.

J'arrivai à la synagogue au jour indiqué, une heure avant ma compagnie, pour me donner le temps d'examiner cette maison du Seigneur, où je n'étais jamais entré. J'admirai d'abord la noble simplicité de l'édifice. L'intérieur est divisé en trois parties, par deux rangs de colonnes doriques; la nef a le double de largeur des bas côtés.

Au-dessus de l'autel, au fond du sanctuaire, sont renfermées les tables de la loi dans une armoire en bois de cèdre, que recouvre, avant l'office, un rideau de velours de soie brodé en or.

Deux seules inscriptions se lisent dans l'intérieur de la synagogue, au-dessus de la porte d'entrée :

Tu entres ici avec Dieu,
Tu en sortiras avec Dieu;

A l'autre extrémité, sur la corniche cintrée qui sépare le chœur du sanctuaire :

Souviens-toi pour qui tu viens ici.

Au milieu de la nef s'élève, sur une estrade, un vaste pupitre éclairé par le chandelier à sept branches.

Je prenais note de mes observations, lorsqu'un des gardiens de la synagogue s'approcha de moi et m'invita à remettre mon chapeau, en m'assurant que le Dieu des juifs avait en horreur les têtes découvertes. Je me fis d'autant moins prier, que l'usage contraire adopté dans les temples chrétiens m'a toujours paru devoir être funeste aux dévots qui, comme moi, ont une poitrine délicate. Sans croire que le Dieu d'Israël attache autant d'importance à ce cérémonial que le gardien de la synagogue, je le trouvai plus convenable et plus commode que l'usage établi dans les mosquées et dans les pagodes, où l'on ne peut entrer que pieds nus : toutes choses que je crois, d'ailleurs, très-indifférentes à la Divinité.

La famille que j'attendais arriva; M. d'Arcis, son gendre et son petit-fils vinrent se placer près du lutrin, au banc de M. Lévy. J'allai les y joindre. Madame Lévy et mademoiselle Victorine étaient montées dans la galerie supérieure réservée aux femmes, conformément au commandement du Deutéronome qui prescrit formellement la séparation des deux sexes dans l'enceinte consacrée à la prière.

A en juger d'après l'extrême simplicité de leurs vêtements, les juifs qui hantent habituellement

cette synagogue n'appartiennent pas à la classe opulente de cette société. M. Samuel, à qui j'en faisais la remarque, convint avec moi que ses riches coréligionnaires (à l'exception de trois chefs de sa famille dont il faisait partie) n'assistaient que deux fois l'an au service divin, et ne contribuaient, du moins dans la synagogue allemande où nous nous trouvions, que pour une somme très-modique aux frais du culte, bien qu'ils ne se montassent annuellement qu'à 25 ou 30 mille francs au plus.

Rien de plus simple que le service de la synagogue; il consiste dans la prière, la lecture de l'Ancien Testament, et le chant de quelques psaumes.

La prière des juifs est contenue dans le formulaire de leur culte : le rabbin de service la lit avec solennité; à la fin de chaque verset, les assistants répondent *Amen.*

La lecture de l'Ancien Testament se compose de quelques versets du Deutéronome et du livre des Nombres, que récitent alternativement le rabbin et l'assemblée.

L'office se termine par des psaumes en contrepoint d'une rare harmonie. La voix superbe et le talent remarquable du coryphée principal attiraient, il y a quelques années, à la synagogue

allemande, la plus brillante société de Paris. On connaît l'empire de la vogue et la puissance de la musique sur l'imagination des femmes du grand monde, et l'on put craindre un moment que l'enthousiasme qu'inspirait le chanteur hébreu et ses jeunes acolytes ne fît grand tort à l'Opéra-Buffa et ne peuplât la synagogue de la rue de Nazareth aux dépens de l'église Saint-Roch.

Le lendemain, nous assistâmes en famille au mariage d'une petite-nièce de M. d'Arcis qui se célébrait au temple protestant de la rue Saint-Honoré. Là, rien ne parle aux yeux, ne charme l'oreille, ne frappe l'imagination; tout s'adresse à la raison de l'homme, à son instinct religieux. Dans ce temple, aucune image, aucun symbole, aucune inscription même ne détourne la pensée absorbée dans une intime contemplation.

Dans le temple, comme dans la synagogue, l'exercice du culte se borne à la lecture de la Bible, à la prière sur le texte de l'évangile du jour, à la prédication et au récit mesuré de quelques psaumes.

La cérémonie du mariage avait commencé dans la salle des conférences, par une espèce d'acte civil; elle s'acheva dans le temple, au pied de l'autel.

Après la bénédiction nuptiale, le ministre du saint Évangile adressa du haut de la chaire, aux jeunes mariés, un discours où le tableau du bonheur, des peines et des plaisirs de l'union conjugale était tracé avec tant de charmes, tant d'éloquence, que l'assemblée en fut émue jusqu'aux larmes. Je crus pourtant m'apercevoir que l'austérité du culte protestant, le défaut de pompe, l'absence de toute espèce de séduction qui le recommandent aux yeux de la philosophie, agissaient moins vivement sur le cœur et l'esprit des deux enfants. A cet âge, on est plus facilement convaincu que persuadé, et l'on entend mieux par les yeux que par les oreilles.

Je n'oserais pas assurer que M. d'Arcis n'ait montré un peu de partialité en faveur du culte catholique en conduisant sa famille à Saint-Roch, le dimanche où nous assistâmes à la grande-messe de cette paroisse. Tout semblait y avoir été calculé pour agir sur la jeune imagination de Gabriel et de Victorine. Cette dernière nous donna la mesure exacte de l'effet que cette épreuve avait faite sur elle en nous disant, pour premier mot en rentrant au logis, qu'elle s'était plus amusée qu'à l'Opéra, où elle avait été conduite pour la première fois la semaine dernière.

Il y avait quelque chose de vrai dans cette

comparaison profane. La file des voitures rangées aux environs du portail de Saint-Roch, la parure des femmes dont l'église était remplie; le prix des chaises tiercé comme au théâtre aux jours de représentation extraordinaire; le charme d'une messe en musique de la composition de Chérubini, exécutée par les premiers sujets de l'Académie royale de musique; les sons de l'orgue touché par un maître habile exécutant les airs de *Moïse* et d'*Othello* : tous ces brillants accessoires composaient un spectacle magnifique qui pouvait laisser douter un moment à l'homme le plus religieux, s'il assistait à une cérémonie de l'Église ou à une représentation théâtrale.

Le prône (que l'on peut, en suivant la même idée, regarder comme un entr'acte de la grande-messe) n'était point de nature à détruire l'illusion. Le curé avait pris pour texte de son instruction pastorale la peinture de l'enfer et les châtiments éternels que le Père des humains, infiniment bon, infiniment aimable, inflige à ses coupables enfants. Il était facile de voir que le prédicateur avait mis à contribution la *divine comédie* du Dante dans le tableau effroyablement romantique dont il épouvanta son aimable auditoire. Jamais scène de mélodrame, jamais conte

fantastique n'avait ébranlé plus vivement les nerfs de nos élégantes Parisiennes; plusieurs se seraient trouvées mal sans le flacon d'éther ascétique dont elles avaient eu soin de se munir.

Si de tous les moyens employés pour rendre cette représentation plus intéressante, celui d'une quêteuse jeune et jolie ne fut pas le plus productif, c'est que l'auditoire ne se composait guère que de femmes et d'enfants. Je crus m'apercevoir que trois autres quêtes, pour *les besoins de l'église*, pour *le luminaire*, pour *les pauvres honteux*, n'augmentèrent pas considérablement la recette.

C'est dans une assemblée de famille, convoquée pour cet objet spécial, que Gabriel et Victorine firent choix de la religion à laquelle chacun d'eux voulait appartenir.

Je regrette que la gravité de mon sujet ne me permette pas d'entrer dans quelques détails sur les incidents qui égayèrent outre mesure cette scène d'intérieur dont je dois me borner à faire connaître le résultat.

Victorine se décida pour le culte protestant par la seule raison qu'il lui paraissait absurde de prier Dieu dans une langue que l'on n'entend pas.

Gabriel allait se prononcer pour la religion de

son père, si quelques mots de son aïeul n'eussent amené sur le baptême des juifs une petite explication qui changea tout-à-coup sa résolution. Gabriel s'est fait catholique en apprenant l'origine de la fête que cette église célèbre le jour de l'an.

L'ERMITE DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN.





LES FÊTES PUBLIQUES
A PARIS.



Après les visites du jour de l'an, un dîner de cérémonie ou un repas de corps, un concert d'amateurs, une sonate exécutée par la demoiselle de la maison, une réunion où l'on s'exerce à deviner des charades et des énigmes;

Après les harangues de certains députés, une discussion de finances, une leçon de l'École de

droit, une séance de la Société philotechnique;

Enfin, après les épreuves à corriger, et après les gens parfaits, je ne sache rien de plus ennuyeux au monde qu'une fête publique.

Une fête publique! ne m'en parlez pas; j'en ai pour quinze jours de tristesse profonde, de misanthropie, de dégoût de l'existence, chaque fois qu'on célèbre une de ces grandes solennités où l'on est tenu de se divertir, où il faut être gai par ordonnance de police, et où l'on vous prescrit, sous peine d'amende, des illuminations *volontaires*.

Ce n'est pas ma faute, mais je n'ai jamais pu souffrir ces réjouissances, périodiques ou non, ces anniversaires, ces commémorations, ces avénements, ces couronnements, ces hymnes, ces naissances, ces *Te Deum*, ces banquets où l'on porte des toasts, toutes ces fêtes, toutes ces cérémonies, dont le programme se distribue un mois à l'avance, afin qu'on ait le temps d'élaborer les transports spontanés de la joie nationale.

Un prince monte sur le trône, pour notre malheur, peut-être : n'importe, il faut se réjouir, bon gré, mal gré. Une victoire douteuse est remportée, qui coûte des flots de sang, et qui met le deuil dans toutes les familles : n'importe encore, il faut se rendre à la Cathédrale, en habit de gala, en grand cortége, et remercier le ciel

tout comme si les bulletins avaient dit vrai. C'est là le train de ce monde : tout y est dérision, comédie, simagrée. Triste chose vraiment que ces enthousiasmes officiels et de commande, fiction de la joie, mensonge du bonheur, qui se concertent à froid dans les bureaux de la préfecture!

Aussitôt que la grande époque approche, l'administration prend des mesures. Soyez sans inquiétude : tout sera prévu pour faire éclater à jour et à heure fixes l'allégresse universelle. Les mots d'ordre sont donnés, les rôles distribués, les récompenses convenues. On a fait un devis; on sait au plus juste combien coûteront à la ville de Paris deux ou trois jours de félicité. On assigne leur place aux chanteurs, aux musiciens, aux farceurs; tous ces gens-là, spécialement chargés de représenter le contentement général, se font enregistrer à l'agence du bonheur public. Tant pour les poètes qui composent les couplets de la fête; tant pour les acclamations qui seront poussées sur le passage du souverain et de sa famille, etc., etc. Cela se discute comme un budget, et se conclut comme une transaction commerciale. Ne craignez pas que la capitale ait un air triste le jour où il faudra qu'elle ait un air gai. Fût-elle dans le deuil, fût-elle dépeuplée par la guerre ou par une épidémie, fût-elle à moitié morte de misère et de faim, on saura

bien lui arranger une joie convenable et la contraindre à s'amuser. C'est là un des secrets du gouvernement, une des mille et une industries de la politique.

On est même obligé de convenir que la comédie, en ces occasions, se joue beaucoup mieux dans la rue qu'à la cour. Dieu vous garde des harangues par lesquelles les grands corps de l'État, les hauts fonctionnaires du gouvernement, viennent mettre au pied du trône l'hommage de leur fidélité, l'expression de leur dévouement! Bien que les courtisans se piquent d'être bons acteurs, et de savoir en perfection dire le contraire de ce qu'ils pensent, rien de plus lugubre en général que ces discours laudatifs, ces compliments, ces félicitations, ces protestations de zèle et de tendresse, que l'on vient adresser à des princes qui n'en croient pas un mot et qui font bien. Il y a un accent du cœur qui ne s'imite pas, bien qu'on n'épargne aucune étude pour l'imiter. Avant de se trouver en présence, on a tout fait de part et d'autre pour se tromper réciproquement; on a travaillé sa jubilation, médité son accueil, calculé son entraînement, fait des répétitions de ses regards et de ses sourires. Peine inutile! personne n'est dupe de cette laborieuse hypocrisie. On sent aux phrases banales, au style adulateur, emphatique, entortillé des

orateurs, qu'ils viennent s'acquitter d'une corvée, et que leur dévouement est aussi postiche que leur éloquence. C'est un enthousiasme sépulcral, une joie qui a l'air d'un *requiem*, un bonheur qui s'imprime comme un *de profundis*, des inspirations qu'on croirait sorties de l'entreprise des pompes funèbres.

Laissons la cour et revenons au peuple. Il est plus facile à duper, ce bon peuple; et il n'est pas bien malaisé de lui persuader pendant vingt-quatre heures qu'il s'amuse et qu'il est heureux.

Depuis que je suis au monde, j'ai toujours vu les Champs-Élysées servir de principal théâtre aux réjouissances publiques. Bon Dieu! quand j'y pense, combien on s'est réjoui dans ce lieu-là, tant sous l'empire que pendant la restauration! et combien on s'y réjouira encore, si le ciel est assez bon pour nous octroyer seulement cinquante ans d'existence!

C'est une chose à voir après tout qu'une fête aux Champs-Élysées, ne fût-ce que pour en médire. Les préparatifs se commencent long-temps d'avance, et le Parisien jouit des préparatifs presque autant que de la fête même. On construit des théâtres, on échafaude des orchestres, on dresse des ifs, on suspend des guirlandes de bois, on cloue des tasseaux à tous les arbres pour supporter des lampions. Tout le monde est

bien averti que tel jour on se réjouira. Aussi personne ne manque au rendez-vous.

Gare! gare! gare! voilà la cité géante qui se met en mouvement. Sauve qui peut! la débâcle commence, l'écluse est lâchée, la cataracte est ouverte. Tous les aboutissants vomissent la foule dans les Champs-Élysées, comme des fleuves qui débouchent en écumant dans la mer. Le ban et l'arrière-ban de la badauderie sont sur pied, des myriades d'individus affluent sur un seul point; c'est comme le gouffre de l'éternité: tout y entre et rien n'en sort. La banlieue même se dépeuple pour grossir cet océan d'hommes qui roule et gronde dans les Champs-Élysées.

C'est le beau jour des piétons; ils marchent avec sécurité; ils sont tranquilles, ils sont fiers, ils sont rois. Défense aux voitures de circuler dans la foule. A la bonne heure au moins! le bourgeois, endimanché, se trimballe avec sa femme et ses enfants, montrant une physionomie moitié satisfaite, moitié ennuyée. Le milicien, nouvellement arrivé à Paris, admire d'un air stupéfait. Le pompier, plus dégourdi et plus *crâne*, s'avance majestueusement avec sa belle toute pimpante, et étalant avec orgueil une toilette où dominent le rouge et les couleurs vives et tranchées. A côté d'eux, passe avec un sourire sardonique, la modiste prétentieuse, appuyée

sur le bras d'un grand jeune homme qui est dans le civil, tout ce qu'il y a de plus civil, en dépit de ses allures militaires.

Les Champs-Élysées sont devenus une immense foire, où abondent surtout les comestibles; car il n'y a pas de bonne fête sans bâfrerie. Voyez! c'est jour de bombance; nous sommes aux noces de Gamache. Liquides et solides sont ici en profusion. Tous les petits débitants ambulants sont accourus; des approvisionnements énormes ont été faits. Que de victuailles de tout genre! que de pâtisserie! que de sucreries! quelles piles de plaisirs, d'oublies, de gimblettes, de gaufres, d'échaudés, de croquignoles, de sucre d'orge!

Regardez-moi cette galette, je vous prie; avez-vous jamais vu des gâteaux fumer de la sorte? Voici le mot de l'énigme: c'est une ruse universellement employée, quoique assez peu difficile, ce semble, à découvrir. On a un panier à pieds, sur lequel on établit les plateaux chargés de petits pains et de brioches; on a soin de ménager un intervalle entre deux plateaux, et en dessous de ce panier, on place un pot d'eau bouillante sur un réchaud. Or, l'eau se vaporise continuellement, et des flots non interrompus de fumée, qui, de loin et pour les observateurs peu attentifs, ont l'air de sortir des gâteaux

mêmes, confirment éloquemment les cris du détailleur : C'est bouillant, messieurs et dames, ça sort du four! Et pourtant il est bien clair qu'aucune pâtisserie, même sortant du four, ne pourrait fumer de cette manière ; mais l'amateur ne fait pas attention la plupart du temps que cette vapeur part d'un seul point, et il est tout étonné de manger des gâteaux froids, rassis, faits depuis huit jours, qui fumaient tout à l'heure comme le Vésuve. Voilà ce que c'est que l'industrie, le génie du commerce. Je pourrais vous citer vingt stratagèmes aussi ingénieux que celui-là.

Dites-moi, à voir toutes ces tentes dressées au loin, ne se croirait-on pas au milieu d'un camp, entouré des pavillons d'une armée? Tous ces établissements sont des restaurants improvisés. Partout on festine. Les cantinières font couler le vin et l'eau-de-vie. En avant les poêles où frémissent les crépinettes! en avant les cervelas à l'ail! en avant les brouettées de crabes et de crevettes toutes cuites! en avant les barils de bière et de cidre! Allons, messieurs les goinfres, empiffrez-vous, voici de quoi!

Et, à votre avis, n'est-il pas agréable de pouvoir offrir à sa maîtresse un sucre d'orge qui n'a encore été sucé que par le marchand, ou bien un hareng saur, ou un verre de rum, ou tel

autre rafraîchissement? Voulez-vous lui faire un cadeau plus galant encore? Tenez, ici l'on tire à la cible avec une arbalète, et le prix consiste en un lièvre, un lapin ou une oie maigre. Voyons, faites preuve d'adresse, mettez dans le blanc, et vous gagnerez une pièce vivante de volaille ou de gibier, que vous pourrez glisser comme un bouquet dans le sein de votre belle.

La mangeaille est le fond de toute réjouissance humaine; c'est par là qu'on capte la bienveillance et des grands et des petits. Aussi le gouvernement faisait-il autrefois des distributions de boisson et de vivres. Sous l'empire, et long-temps sous la restauration, à certaines époques, on lapidait le peuple dans les Champs-Élysées à coups de comestibles. Charmante coutume, sur ma parole : c'est dommage qu'on l'ait abolie. D'espace en espace on élevait des espèces de buffets : les uns étaient pour le vin, les autres pour le pain et la viande. O civilisation, sont-ce là de tes bienfaits? Que tu t'entends bien alors à avilir les hommes! des gens à qui on jetait des morceaux de pain et de chair comme à des brutes, et qui se précipitaient comme des chiens à la curée! Était-ce assez d'abjection, assez d'ignominie? Pouvait-on mieux humilier, mieux dégrader ce peuple qui porte un grand, un noble nom après tout? Eh! on ne faisait pas au des-

potisme l'avanie de refuser ses honteuses libéralités? Hélas! non; on les ramassait, on se les disputait. N'était-ce pas bien entendre les intérêts de notre amour-propre, que de nous présenter aux étrangers comme une tourbe famélique, comme de misérables esclaves attendant la pitance que le maître veut bien leur jeter, et se la disputant avec une avidité à la fois dégoûtante et comique? Qu'un peuple ait faim, cela se voit: mais faut-il absolument se divertir même de la faim du pauvre?

Au signal donné, la distribution commençait. Dans chaque buffet se trouvaient deux bons gendarmes, deux ou trois hommes pour jeter les comestibles, et un commissaire en écharpe, afin que le peuple eût une garantie que tout allait se faire avec loyauté. Et soudain volaient à droite, à gauche, en avant, en arrière, les pains d'une livre et les pâtés de quinze sous. Des avalanches de charcuterie tombaient de hauteur sur cette foule béante, et toutes ces têtes, l'instant d'avant immobiles, s'agitaient comme une mer houleuse. On voyait des centaines de mains se lever en l'air pour disputer la proie; des gueules énormes s'ouvraient d'avance, et mâchaient à vide; car c'était le cas de dire que les cailles tombaient du ciel toutes rôties. L'idée était vraiment ingénieuse, ne trouvez-vous pas? Prendre des miches

de pain pour projectiles, nous bombarder avec des pâtés, nous mitrailler avec des poulets, n'était-ce pas charmant? Et voyez un peu l'ingratitude! Le peuple, depuis, a voulu faire aussi sa distribution, et, pour les comestibles qu'on lui avait si souvent lancés, il a rendu des balles et des pavés. Décidément, on ne gagne rien à avoir avec lui des procédés honnêtes.

Quelle belle chose c'était pourtant que ces distributions d'indigestion! Que de succès burlesques, que d'épisodes tragi-comiques venaient varier le spectacle! Les hommes de peine qui faisaient l'office de catapultes, riaient aux larmes et mêlaient mille espiègleries à l'exercice de leurs fonctions. Tantôt c'était un pain qui ricochait sur les crânes serrés, comme un obus sur la terre, ou comme un palet sur la surface de l'eau; tantôt c'était un jambonneau qui carambolait d'un nez à un autre. Et je vous laisse à juger les bosses, les contusions, la tête en compote, les yeux pochés, qui suivaient tout cela; d'autant plus que de violents altercas s'élevaient entre les amateurs. Tous ces appétits étaient aux prises, et aucune pièce ne demeurait entière dans les mêmes mains. Personne ne pouvait emporter un bon lopin; on s'arrachait, on se *partageait* les faveurs du pouvoir, de façon à prouver l'infinie divisibilité de la matière. Il y

avait tel misérable qui attrapait à la fin quelque chose à manger et dont au même instant un boulet faisait sauter les dernières dents, et je vous demande un peu s'il pouvait y avoir rien de plus vexant qu'une distribution de comestibles, où l'on commençait par vous disloquer les mandibules !

Tout cela divertissait beaucoup les spectateurs désintéressés, la bonne compagnie, qui se tenait à distance et hors de la sphère d'action des distributeurs. Parmi ces derniers pourtant, il se trouvait quelquefois des gaillards malins en diable, et qui s'amusaient à essayer leurs forces. Alors, tout à coup, un pain ou quelque autre objet lancé avec roideur et dépassant le rayon accoutumé, venait, contre toute probabilité, atteindre le curieux qui se croyait en sûreté, et lui cassait le bras ou la tête. O honte! être blessé, tué par un biscaïen, par un éclat de bombe, c'est charmant : mais être mutilé par un saucisson, être renversé par une andouille, c'est à en mourir de dépit et de confusion.

Les choses se passaient différemment aux buffets à vin. Je ne sais si vous avez jamais réfléchi sur l'étonnant amour du peuple pour le vin. C'est pour moi un phénomène physiologique inexplicable, un phénomène qui est l'objet de mon admiration et de ma stupeur, que cette

soif générale, permanente, inextinguible, que cette frénésie de la boisson, que cette rage d'entonner dans son corps le jus fermenté de la treille. Comment! on ne trouvera pas moyen de guérir la classe ouvrière de ce penchant effréné pour l'ivrognerie et la crapule? Il faut qu'il y ait dans la saveur même du plus mauvais vin je ne sais quelle volupté irrésistible qui se révèle à la longue; ou si ce n'est pas là le mot de l'énigme, il faut que le peuple soit bien misérable pour avoir besoin de chercher sans cesse dans l'ivresse l'oubli de sa condition. Cherchez quelles sont les boutiques les plus fréquentées : celles des cabaretiers. Les marchands de vin, c'est une chose à vérifier, sont presque aussi nombreux que tous les autres marchands ensemble, et pourtant il y a toujours du monde devant leurs comptoirs. C'est que dans le peuple il n'y a rien qui se fasse sans boire; boire est pour lui le commencement, le milieu et la fin de tout. La première chose que fait le peuple en sé levant, c'est de boire; la dernière chose qu'il fait en se couchant, c'est encore de boire. Toutes les actions de la vie, les rencontres, les reconnaissances, les réconciliations, les ventes, les contrats, les promesses, sont signés, scellés, consacrés, cimentés de l'inévitable verre de vin. Il y a même des jours, le dimanche et le lundi, par exemple,

spécialement destinés à la débauche, et où l'on se fait un devoir de s'enivrer. Ces jours-là, il faut absolument aller riboter à la barrière; il faut se soûler, c'est de règle et de droit. O bi-berons éternels! Que deux amis se rencontrent, vous entendez aussitôt : Paies-tu la goutte? viens-tu boire chopine? Que deux autres aient une discussion, vous entendez immanquablement : Je te gage un litre, ou un canon, ou un demi-setier, que ça n'est pas vrai. Toujours, toujours la liqueur du père Noé. De malheureuses femmes sont obligées de venir quérir leurs hommes au cabaret et de les entraîner de force, sans quoi tout l'argent du ménage y passe. On n'a pas d'idée d'une monomanie pareille. Enfin, quiconque travaille pour vous, quiconque vous fait une commission, vous porte un paquet, une lettre, ne manque jamais de vous demander pour boire. Pour manger, non, l'on peut s'en passer; mais pour boire, oh c'est indispensable.

Le gouvernement se proposait donc de prendre le peuple par son endroit le plus sensible, lorsqu'il faisait jadis couler le vin dans les Champs-Élysées.

Dès le matin, on voyait des bandes de buveurs, des coalitions d'ivrognes se diriger de ce côté; car tous ces gens-là connaissaient aussi bien que M. Say les avantages de l'esprit d'association.

Chaque troupe arrivait avec bannière, tambour, force cris, force cruches, force bras, force seaux, et un large tonneau qu'on portait en triomphe, quoiqu'il fût vide encore. Puis, une fois sur le champ de bataille, on déposait le tonneau dans un certain lieu, avec la bannière pour rallier les amis et un ou deux factionnaires pour veiller sur le trésor commun. Après quoi, les fédérés allaient s'établir en masse devant un seul buffet, afin de se soutenir les uns les autres. Chaque homme qui avait un seau ou quelque autre vase montait sur les épaules d'un de ses compagnons, et ces espèces d'individus doubles, de centaures, attendaient impatiemment le signal de la mêlée.

Cet instant désiré venait enfin. Le foret jouait son rôle, et les futailles étaient percées. Pendant quelque temps, on laissait assez poliment celui qui le premier avait occupé la bonne place, la place du robinet, recevoir dans son broc le liquide violacé; mais bientôt on se lassait d'attendre, et la poussée commençait. Deux coalitions différentes, de charbonniers, par exemple, et de porteurs d'eau, se disputaient l'étroite ouverture. On se colletait, on s'injuriait; maints horions étaient donnés et reçus; on cherchait à se débusquer mutuellement du poste d'honneur; un même seau quittait et revenait dix fois. De

temps en temps un bras de fer parvenait à maintenir quelques instants sous le jet avare son broc victorieux; mais tout à coup une violente secousse le forçait à désemparer. Dans ce flux et reflux d'hommes, il ne pouvait manquer de tomber autant de liquide à terre que dans les vases, d'autant plus que quelquefois un champion, dépité d'avoir été chassé trop tôt, et voyant avec douleur son successeur recueillir une raisonnable quantité du délicieux breuvage, saisissait le bord du seau dans sa rancune et renversait aussi tout le contenu, comme s'il eût dit : Je n'en ai pas, mais tu n'en auras pas non plus. Il fallait voir alors toutes ces têtes largement arrosées par le baptême de vin. Les cris, les jurements s'ensuivaient, et les coups de poing, et les cruches brisées sur les figures.

Cependant chacun de ceux qui avaient pu, dans cette échauffourée, recueillir autre chose que des taloches, allait verser le fruit de ses peines dans le tonneau de la communauté, qui se remplissait quelquefois aux trois quarts, quand la bande était nombreuse et aguerrie. Cela fait, on retournait à l'assaut, tandis que d'autres camarades étaient occupés aux comestibles. Mais il n'y a fontaine qui ne finisse par s'épuiser. Quand les tonneaux du gouvernement étaient vides, le désappointement était immense

parmi les amateurs, et on ne manquait jamais de révoquer en doute la vérité de la déclaration. Le peuple est méfiant et s'imagine toujours qu'on le triche. Il y avait là quelques manants membrus et mauvaises têtes, qui prétendaient qu'on les trompait, et qui voulaient constater par eux-mêmes si les futailles étaient vides et si les distributeurs n'en oubliaient pas quelqu'une afin de se payer par leurs mains. Aussitôt des colloques un peu chauds s'établissaient. Les plus énergumènes tentaient l'escalade des buffets; ils se cramponnaient aux planches, et la maréchaussée leur écrasait les mains à coups de crosse de fusil pour les empêcher d'entrer.

Il fallait bien pourtant finir par renoncer à avoir du vin, puisqu'il n'y en avait plus. Chacun rejoignait son drapeau, laissant autour des buffets des fragments de pots cassés, des lambeaux de vêtements, et une fange long-temps piétinée et mêlée de vin et de sang, d'où s'exhalaient dans l'atmosphère de méphitiques et nauséabondes bouffées. Puis, les associés se remettaient en route pour regagner les faubourgs, avec des figures de possédés, entonnant en chœur des refrains bachiques, et donnant à toute la ville le spectacle de leur joie immonde et de leur cynisme de sans-culottes.

Si tous s'étaient retirés chez eux encore! mais

il y en avait toujours beaucoup qui étaient incapables de s'en aller, et qui, dans le dernier degré de l'avilissement et de l'abrutissement, le visage en sang, défigurés, dépenaillés, restaient là, apostrophant les passants, et épuisant contre eux les richesses de leur sottisier. Quelques-uns n'étaient plus que des infirmes réclamés par les hôpitaux et par les emplâtres. Parfois un vieillard, à face rubiconde, à ventre de Silène, continuait ses libations au milieu d'un cercle de curieux, buvait à même le seau, et enfin, pareil à ces ilotes de Lacédémone qu'on enivrait pour dégoûter de la débauche les jeunes Spartiates, il tombait à terre, se vautrait dans la fange comme un pourceau, et s'endormait profondément pour cuver son vin jusqu'au lendemain.

Tout cela était souverainement hideux et souverainement indécent. Un dernier reproche d'ailleurs pouvait être adressé à ces distributions, c'est qu'il y régnait quelque chose d'économe, de mesquin, un air de parcimonie, de lésinerie, qui faisait souffrir l'amour-propre. J'avoue mon faible, j'aime la magnificence, même dans le mal. Je conçois à la rigueur cet empereur chinois dont parlent les anciennes traditions, qui faisait creuser un lac, et qui le remplissait de vin comme une coupe, pour y donner des fêtes licencieuses. A la bonne heure,

voilà qui est grandiose et d'une extravagance sublime. Mais, agir en ces occasions petitement et avec épargne, se montrer chiche et exigu dans sa munificence, trouer des tonneaux avec une vrille, pour avoir l'air d'ouvrir des fontaines qui coulent toujours ; prétendre étancher cette soif populaire, dont personne ne connaît encore la limite, avec un filet, une faible stillation de vin, calculer minutieusement combien de temps, montre en main, chaque futaille pourra mettre à se vider, ce n'est vraiment pas la peine.

Enfin, grâce au ciel et à M. de Belleyme, je crois, les distributions de vin et de comestibles aux Champs-Élysées ont cessé. Autre réforme dont il faut tenir compte : on ne voit plus dans les fêtes publiques de gendarmes le sabre nu ; c'est bien assez d'eux-mêmes, n'est-ce pas ? Il y a quelques années, dès que le gouvernement vous conviait quelque part pour vous réjouir, il ne manquait jamais d'y poster, pour vous recevoir, une nombreuse maréchaussée, le sabre hors du fourreau, prête à charpenter les gens, comme si on eût attendu l'ennemi. Au milieu des joies d'une fête, c'était un singulier objet que ces grandes diables de lames qui remuaient, gesticulaient, menaçaient, et reluisaient au soleil comme je les ai vues quelquefois reluire en

place de Grève, les jours d'exécution, tout au pied de l'échafaud.

Il n'y a donc plus aujourd'hui ni sabres, ni vin gratis. Ce qui reste est véritablement le beau côté des fêtes publiques. C'est le carré Marigny d'abord, l'éternel carré Marigny, avec ses théâtres, ses danseurs de corde, ses orchestres, ses mâts de cocagne.

Qui ne connaît le carré Marigny? Lequel de nous autres, flâneurs de la grande ville, n'est allé plus d'une fois promener son désœuvrement dans ce vaste emplacement, rendez-vous immémorial des joueurs de paume, des joueurs de ballon, des joueurs de boule, et des joueurs de quilles?

Aussi suis-je vraiment peiné, en songeant que les jours de fêtes publiques, tous ces estimables citoyens sont troublés dans leurs habitudes et dans leurs jouissances les plus chères. Plus de ballon, plus de paume, plus de boules, plus de quilles. Des symphonies se font entendre en différents endroits; des ménétriers stipendiés jettent du haut de leur estrade de petits paquets de chansons imprimées; et une pluie de couplets à la louange du souverain qui règne dans le moment et qui donne de si belles fêtes à son peuple, tombe sur la tête des assistants, et tous

ces petits chiffons blancs voltigent çà et là comme des flocons de neige. Cependant, par un soleil ardent, au son du violon qui se perd dans les airs et dans la rumeur de la foule, les quadrilles se forment, les contredanses vont leur train. C'est tout profit pour les habitués des bastringues ; car ici le cavalier même ne paie rien. Approchez, vous vous amuserez : il y a toujours dans ces occasions quelque lourdaud qui sert de bouffon à la compagnie, et qui égaie le bal par ses gentillesses.

Tandis qu'on danse sur la terre, d'autres dansent sur la corde. La troupe des acrobates de madame Saqui fait ses exercices en plein air. Des demoiselles, qu'on est accoutumé à ne voir qu'à la lueur des chandelles, paraissent au grand jour avec leur rouge, leur peau jaune et leur clinquant fané. Paillasse leur frotte la plante des pieds avec de la craie ; elles empoignent le balancier, et les voilà avançant à petits pas sur le câble élastique, sautant, *zéphirisant*, se laissant tomber et rebondir comme un volant sur une raquette, tandis que Paillasse tend au-dessous son petit chapeau pointu pour les y recevoir en cas de chute.

Vous figurez-vous ce que doit être la position d'une jeune fille, en jaquette excessivement courte, ainsi suspendue à trente pieds au-dessus

du sol, danseuse aérienne voltigeant comme un oiseau sur un lac de têtes humaines, ayant autour d'elle deux ou trois mille paires d'yeux qui la regardent de bas en haut, et obligée cependant de prendre toutes les attitudes, de s'accroupir, de se redresser, d'élever la jambe... Il est vrai que ces bayadères ont des caleçons; mais malgré cela il est bien besoin, je crois, qu'une jeune fille soit habituée à cela, dès l'enfance, pour se soumettre sans rougir à cette prostitution de regards.

Quand des funambules de toutes les tailles ont paru sur la corde, depuis le tout petit enfant qui peut à peine marcher, jusqu'à Paillasse qui est le plus malin de tous et qui danse toujours sans balancier, on détend la corde, on couche les chevalets, et chacun, toujours par rang de taille, s'élance, presse du pied le tremplin élastique et fait le saut périlleux. Paillasse plus fort que les autres, le fait à travers plusieurs cerceaux tendus de papier, qu'il crève, tout en accomplissant sa culbute.

Faisons maintenant un demi-tour. Nous voici en face d'un théâtre où, depuis ce matin, on a déjà représenté vingt fois la même pantomime. C'est sur ce théâtre que j'ai vu représenter tous les exploits de la restauration. J'y ai vu une armée française de dix vétérans, envahir un

royaume d'Espagne de dix pieds carrés, et prendre d'assaut un Trocadéro de carton; j'y ai vu la bataille de Navarin livrée entre deux batelets, et une population grecque de quatre hommes, trois femmes et deux enfants, remercier, en levant les mains au ciel, l'armée libératrice, toujours composée des dix vétérans d'usage; j'y ai vu, enfin, une flotte d'un seul vaisseau, canonner une ville d'une seule maison qui figurait Alger, et les éternels vétérans opérer avec bonheur leur descente, malgré quatre à cinq Bédouins, qui, ce jour-là, furent tués au moins soixante fois chacun.

Une chose beaucoup plus dramatique que tous ces drames-là, c'est un mât de cocagne; nous en avons quatre autour de nous. Ils ont environ dix-huit pouces de diamètre à leur base; ils sont bien polis comme de raison, et de plus, chaque fois qu'on en fait usage, on les enduit, de pied en cap, d'une épaisse couche de savon noir, de saindoux, de suif, de vieux oing, de cambouis; tout ce qu'on peut imaginer de plus gras et de plus sale. C'est engageant comme vous voyez. Mais n'en est-il pas souvent de même du chemin qui conduit aux grandeurs, et si l'on espère atteindre au sommet, regarde-t-on à quelques souillures qu'il faut contracter sur la route?

Les mâts bien graissés, on les dresse. Ils sont pavoisés; la banderole, représentant le premier

prix, flotte à l'extrémité; mais la couronne est encore en bas. La couronne, il faut vous dire, est un cerceau couvert de feuillage, auquel on attache les prix : ces prix sont de l'argenterie, deux couverts, une timbale, une méchante patraque; puis, quand tout celà est solidement attaché, on hisse la couronne au moyen d'une poulie et d'une corde passée dans une rainure intérieure. Ces pièces d'argenterie, qui brillent au soleil, servent à appâter les amateurs; on les convoite de l'œil.

Au pied du mât est une espèce de fossé, de circonvallation, où l'on place des gendarmes, afin que tout se passe avec ordre. C'est de ce fossé entouré d'une barrière que vous voyez sortir successivement les compétiteurs. Ce n'est pas le peuple ordinaire, non; ce n'est pas l'ouvrier que vous et moi sommes habitués à rencontrer. Ce sont des figures qu'on ne voit que ce jour-là; ce sont je ne sais quelles physionomies patibulaires, antisociales, de vraies tournures de bandits, de ces gens de police correctionnelle, ou de ceux qui se placent juste devant la guillotine, quand on coupe une tête, populace auprès de laquelle les chiffonniers et les décrotteurs pourraient passer pour de la haute aristocratie. On est à moitié heureux quand on voit ces espèces de sauvages s'exposer aux regards de la foule dans un état de nudité presque

complète, retroussant leurs pantalons jusqu'au haut des cuisses, noirs, sales, cyniques.

Les premiers qui tentent l'ascension n'espèrent rien, comme bien vous pensez : c'est seulement pour mettre la chose en train, pour préparer et nettoyer la voie. Ils essuient la graisse avec leur corps, ils la râclent avec leurs mains, et la jettent à terre par poignées. En toute chose, les premiers pas sont les plus difficiles, quoique les moins glorieux. Ce n'est presque jamais celui qui commence une entreprise qui en recueille les fruits; il n'en a que les désagréments. Le mât est bien plus gros vers sa base que dans sa partie supérieure; et par conséquent, on éprouve bien plus de difficulté pour l'embrasser et pour y grimper; mais, n'importe, tous ces premiers efforts, quel que puisse être leur mérite, demeurent obscurs et inconnus. Le public n'y prend pas d'intérêt.

Mais peu à peu on arrive un peu plus haut. Les experts s'en mêlent; les héros de la partie, ceux qui ont une renommée déjà ancienne en ce genre, dont on se rappelle les prouesses et qui sont habitués depuis longues années à remporter les prix, comme les célèbres athlètes de l'antiquité, ceux-là n'usent pas leurs forces du premier coup; ils se ménagent, ils montent tout doucement, mais ils vont plus loin que les autres; ils ne s'épuisent pas, ne se dépitent pas,

et ont soin de se reposer de temps en temps. Tous (c'est une chose tolérée) portent suspendus à leur ceinture de petits sacs pleins de cendre pour en saupoudrer la graisse, afin de la rendre moins glissante.

Néanmoins, pendant long-temps encore, on ne fait que de vaines tentatives; arrivés à une certaine hauteur, les concurrents dégringolent rapidement. Il semble qu'il y ait là un point fatal qu'on ne peut franchir, et que ce point soit la mesure des forces humaines. Il y a même certains patauds qui ne peuvent arriver à moitié chemin de ce point, et qui, à peine au-dessus de la foule, retombent lourdement au milieu de la risée universelle. Ne semble-t-il pas voir un de ces ambitieux sans titre, de ces postulants rebutés, qui ne parviennent à se mettre en vue un moment que pour se replonger l'instant d'après dans leur obscurité naturelle, couverts de fange, de ridicule et de huées?

Enfin, le charme est détruit: un vigoureux gaillard a dépassé le point où l'on s'est arrêté jusqu'ici. Désormais tout le monde le dépassera. Les hommes sont ainsi; il ne leur faut que l'exemple, dès qu'il est prouvé qu'une chose est possible, elle n'est plus difficile pour personne. Notre homme, cependant, monte toujours; il a fourni une belle carrière, mais il est las, il se ralentit. On l'encourage, il n'a plus que quel-

ques pieds à franchir; abandonnera-t-il une si belle chance? Il fait effort, mais il ne gagne plus rien; il ne perd rien non plus toutefois, il s'arrête, se repose. On entend de tous côtés retentir les cris : Il arrivera! il n'arrivera pas! pauvre Tantale, va!

Au bout de trois minutes d'un repos, qui lui-même est une fatigue, il recommence à vouloir monter, mais c'est en vain, il s'épuise, et n'avance pas. Il commence même à reculer, on dirait: oui, il a glissé de quelques pouces. Il s'obstine, se roidit, se cramponne, il parvient à regagner ce qu'il a perdu. (Applaudissements.) Mais cet effort surnaturel l'a achevé. Quoi! être arrivé jusque-là, et ne pas pouvoir franchir le petit intervalle qui reste! cruelle position! supplice inexprimable! Tout à coup un murmure, moitié de raillerie, moitié de compassion, se fait entendre, et le pauvre diable redescend le long du mât bien plus vite qu'il n'était monté. Cela s'appelle ne point obtenir la récompense de son travail. Tel un courtisan, qui depuis sa tendre jeunesse a lorgné la place de premier ministre, qui s'est donné bien du mal pour atteindre ce but de tous ses vœux, qui a monté de degré en degré l'échelle des dignités, qui touche au faîte, qui croit avoir franchi les derniers obstacles, tout à coup perd l'équilibre,

trébuche, tombe du ciel dans la boue, et réjouit du spectacle de sa chute tous les envieux de sa fortune. Oh! quel symbole qu'un mât de cocagne! Quel sujet inépuisable de réflexions morales! Que de hautes leçons, que d'affabulations sublimes, dans ce spectacle qui paraît si vide à ceux qui ne savent pas le comprendre! Oh si nous avions là un philosophe, quelles belles choses il nous dirait sur la vanité des espérances humaines, sur les désappointements de l'ambition, sur la difficulté de parvenir, sur le sentier glissant de la fortune et des grandeurs!

Mais l'exemple du misérable tombé de si haut, a prouvé qu'on pouvait aller jusque-là; d'autres, moins méritants, auront plus de bonheur.

En voici un qui monte, un autre le suit, un troisième vient après, puis un quatrième, puis un cinquième. Voyez l'industrie, ils se servent de marchepied les uns aux autres. Le premier met ses pieds sur les épaules du second, le second sur celles du troisième, ainsi de suite. Quand le chef de file s'est bien reposé, il se remet en route. Arrivera-t-il? oui. C'est Améric Vespuce dérobant à Colomb le prix de ses fatigues. Il étend le bras: il n'est pas encore assez près. Il monte davantage, il étend le bras de nouveau. Cette fois, c'est bien: il saisit la couronne, monte enfin au sommet du mât, il arra-

che la banderole qui est le premier prix. Perché là-haut, il promène sur la foule un regard orgueilleux et redescend avec son trophée. C'en est fait, le mât est essuyé dans toute sa longueur; les pendeloques d'argent sont enlevées tour à tour, car chacun ne doit prendre qu'un seul objet. Ce n'a pas été sans peine toujours qu'ils sont parvenus à leurs fins. Les quatre mâts n'ont pas été dépouillés en même temps. Toutefois, il est, je crois, inouï qu'il en soit jamais resté un seul inexpugnable.

Cependant le soleil a disparu derrière les arbres. On va dîner, puis on revient pour le feu d'artifice.

Les illuminations commencent. Les marchands, brevetés du gouvernement, imposent au-dessus de leur porte des drapeaux et des transparents avec de belles devises. Partout des ifs chargés de lampions, des guirlandes de verres de couleur, et, dans le lointain, le Panthéon avec ses rubans de feu et sa coupole qui monte dans le ciel.

La foule est toujours la même dans les Champs-Élysées, malgré les gens ivres-morts qu'on trouve sous ses pieds, et le suif qui vous tombe sur la tête. Le feu d'artifice se tire de bonne heure : c'est sur la place Louis XV. Tous les environs, les quais, la rue Royale, la terrasse des Tuileries, sont encombrés d'une foule épaisse.

Les Parisiens ne sont jamais rassasiés de feux d'artifice. Quoique ce soit toujours la même chose, ceux qui en ont déjà vu cinquante n'en voudraient pas manquer un seul pour tout l'or du monde. On attend des heures sur ses jambes, pour acheter un insipide plaisir de quelques minutes. Et Dieu sait tous les mouchoirs, toutes les tabatières, toutes les montres, toutes les bourses qui se volent dans l'intervalle. Ce n'est pas tout : il y a un autre désagrément qui attend les femmes dans les cohues de cette espèce. Certains enragés ne s'y fourrent que pour se permettre d'étranges privautés. A la faveur de la presse et de l'obscurité, il se commet bien des péchés, bien des attouchements illicites qui eussent été dignes d'exercer le génie subtil du père Sanchez. — Qu'est-ce que c'est donc que ce manant, ce butor, ce goujat-là? — A qui en avez-vous, madame? — Vous êtes un malhonnête, je vous prie de me laisser. — Voilà ce qu'on ne manque jamais d'entendre autour de soi.

Mais tout à coup le signal est donné. Le sieur Ruggieri, artificier de la ville, fait mettre le feu à ses chefs-d'œuvre de pyrotechnie. Les pots à feu entrent en exercice. Bombes, étoiles, chandelles romaines, fusées volantes, serpenteaux, soleils, gerbes, feux de Bengale, rien n'y manque. Des échafaudages, qui ont l'air de grands

squelettes, s'illuminent et vomissent des flammes. Des cascades de soufre et de salpêtre croisent en sifflant leurs écumes d'étincelles. Et puis arrivent les accidents, sans lesquels il n'y a point de fête complète. Les baguettes des fusées, en retombant perpendiculairement d'une hauteur de trois cents pieds, percent les chapeaux et les têtes; et pour surcroît de bonheur, vingt mortiers éclatent à la fois. Une bataille n'est pas plus meurtrière; et c'est désagréable au moins, savez-vous, pour un homme qui était venu chercher le plaisir, d'être obligé de chercher son bras ou sa jambe.

La peur commence à gagner de proche en proche, on s'ébranle, on se prépare à la fuite, lorsque soudain une effrayante clarté rougit l'atmosphère : c'est le bouquet d'après lequel on juge tout le reste et qui va décider ce qu'on doit penser de la journée, parce que la dernière impression est toujours celle qui nous domine le plus. C'est comme un vaste faisceau d'éclairs et de foudres dont le lien se brise et qui se disperse au loin dans l'espace; des centaines de fusées, dans leurs flancs des millions de serpenteaux, s'élancent à la fois comme des dragons flamboyants avec des sifflements épouvantables; elles courent, elles montent les unes par dessus les autres, elles sillonnent les airs, elles envahissent le ciel; on les voit au-dessus de

sa tête; les voilà qui vont retomber. Oh, alors, c'est une terreur, une confusion, une déroute qu'on ne peut peindre; on se pousse; on s'écrase; toutes les issues sont trop étroites. Pendant ce temps, les pétarades retentissent; une pluie de feu tombe de tous côtés. Enfin, les trois bombes finales s'élèvent majestueusement, éclatent, s'épanouissent en blanches étoiles, et tout rentre dans l'obscurité.

Aussitôt toute cette foule se remet en marche, devisant sur les plaisirs du jour. Des colonnes immenses regagnent les faubourgs éloignés; on entend comme le bruit des pas d'une innombrable armée. Les papas discutent, tout en traînant de moitié avec leurs femmes les petits enfants endormis. Les uns, il y a des gens de cette espèce, optimistes et admiromanes, décidés à trouver tout superbe, et ayant la manie d'être satisfaits, défendent la fête comme les vrais citoyens de la ville de Paris, et comme une chose qui intéresse leur amour-propre personnel; d'autres, au contraire, naturellement opposants et frondeurs, ne cachent pas qu'ils sont mécontents et dénigrent tout ce dont on les a régalés. Le bouquet était maigre; ça ne vaut pas les feux d'artifice du temps de l'empereur; c'est ça qui était beau! celui du mariage; celui de la naissance du roi de Rome! Jamais on ne verra rien de pareil. Tout en parlant de la sorte, et à travers

les pétards que les gamins vous lancent dans les jambes, malgré les injonctions de la police, on arrive chez soi. Les portiers et portières, cloués à leur porte et qui ont tâché d'apercevoir de loin le haut des fusées, vous demandent d'un air honteux des nouvelles de la fête; puis, chacun se couche moulu, harassé, assommé, mais prêt à recommencer quand on voudra, et fermement persuadé qu'il s'est admirablement diverti.

Amédée POMMIER.





LE CIMETIÈRE DU PÈRE-LACHAISE.



Un cri religieux, le cri de la nature
Vous dit : pleurez, priez sur cette sépulture ;
Vos parents réunis dorment dans ce séjour,
Monument vénérable et de deuil et d'amour.....
Où l'âge qui n'est plus attend l'âge suivant,
Où chaque grain de poudre autrefois fut vivant.

Delille.

Vers la fin de l'été, je me trouvais en proie à un accès de cette mélancolie profonde, qui est comme l'instinct d'un ressentiment secret contre les hommes, le souvenir amer d'un passé va-



gue, et une lassitude des choses du moment. Livré à cette disposition, l'on aime à sortir de l'enceinte des villes, à laisser derrière soi les formes trop positives de la vie sociale, à s'éloigner de ce qui est faux, artificiel, en désharmonie avec la nature, enfin à fuir ses semblables.... — Et si, encore plein de cette humeur sombre, mais d'une tristesse déjà plus douce, vous gravissez une colline dont le sommet vous fasse dominer sur la grande cité populeuse, sur le vaste Paris, alors votre rêverie se laisse entraîner à cette direction philosophique qui mena Volney méditer sur les ruines! Vous admirez la puissance du temps, de l'industrie, de la civilisation, dans cet amas surprenant de maisons, qui, sous leurs bases, dérobent à vos yeux des plaines, les rives d'un fleuve et de nombreux coteaux, de ces maisons que seize siècles ont apportées une à une, et jour par jour, l'une à côté de l'autre! Vous lisez l'histoire sur le fronton des bâtiments royaux et sur la toge noirâtre des monuments; vous interrogez la morale et les misères humaines, la religion et la politique, dans cette mêlée, qui semble avoir cessé tout à coup, de dômes et de tours gothiques, de temples et d'églises, de palais et d'hôpitaux. Tout nourrit vos méditations: et ce contraste de l'immobilité des édifices avec le mouvement de la fourmilière humaine

qu'ils renferment, et ce bruit uniforme produit par tant de cris divers, bourdonnement d'une ruche immense que l'on écoute sans en voir les habitants; et ce rideau brumeux jeté sur le centre de la ville et qui ne se lève jamais en entier.... Oui, tout, jusqu'à cette fumée capricieuse, ici s'élançant en jets noirs et épais, là fuyant en ondes légères, dessinant sa mobilité sur l'azur, et s'envolant en vapeur diaphane.... — J'allais donc m'acheminer vers Montmartre, le seul endroit où les étrangers et les Parisiens vont voir se dérouler à leurs pieds le tableau de la capitale, lorsque je me rappelai que, sur une colline de l'est, je pouvais contempler le même panorama, sous un aspect plus pittoresque. Je me dirigeai aussitôt vers le cimetière du Père-Lachaise.

En marchant rêveur, j'oubliais la distance qui s'abrégeait comme à mon insu; il me restait encore à franchir une longue allée de boulevart: une jeune fille, une femme et un garçon accoururent au-devant de moi pour m'offrir des couronnes qu'ils portaient en grand nombre sur des bâtons; il y en avait de toutes blanches, de toutes jaunes, de toutes vertes, d'autres mélangées, et elles étaient tressées d'immortelles. La vue de ces fleurs me rappela de riantes idées de l'antiquité; combien on devait en vendre aussi dans

les avenues des temples, là où il y avait tant de déesses à honorer. Cependant quelques couronnes toutes noires me firent souvenir de leur destination, je regardai la jeune fille qui me les offrait, puis la muraille du cimetière qui longe le boulevart, et un sourire d'ironie erra sur mes lèvres.... Je ne tardai pas à remarquer combien se sont multipliées ces bouquetières, indice d'un autre accroissement sur lequel mes idées ne s'étaient pas encore portées.

Les environs du Père-Lachaise sont peuplés de ces marchandes de fleurs, de guinguettes et d'ateliers des monuments funéraires.

Mieux peut-être qu'aucune autre circonstance, le nombre des marbriers témoigne de l'augmentation effrayante dont je veux parler: une rue entière qui aboutit à la barrière d'Aulnay n'est bordée, des deux côtés, que de leurs magasins; les pierres tumulaires, les grilles et les croix de tous les modèles et de tous les prix y sont étalées dans le même ordre et avec autant de coquetterie que les meubles d'acajou dans nos bazars ou dans les boutiques du faubourg Saint-Antoine; des rangées d'urnes, petites, grandes et moyennes, garnissent les parois, et des tombes exécutées sur des proportions très-minimes forment, pour ainsi dire, des collections de miniatures, à l'instar des montres de bijou-

terie. Rien n'a été négligé pour donner de l'attrait aux annonces de sépulture et d'exhumation; un moyen de séduction est cherché jusque dans les enseignes : ici l'on s'adresse *au tombeau de La Fontaine;* là, *au tombeau d'Héloïse et d'Abeilard;* plus loin, *au tombeau du général Foy*. Les entrepreneurs ont espéré que le fils qui marche les regards baissés à la suite du fatal corbillard, pourrait les détourner un seul instant et conserver un souvenir. Il a fallu même une mesure de police pour interdire à l'industrialisme la faculté de se mêler aux convois et de faire ses offres de service dans l'enclos du cimetière; désormais il ne se tient plus qu'à la porte des mairies où il guette les déclarations de décès. Pour cette classe d'hommes, la vie n'est qu'une plante parasite de la mort.

Le nombre des décès trompe quelquefois les spéculations de ces marbriers; je considérais leurs ateliers avec une sorte de curiosité; j'entendis l'un d'eux se plaindre de ce qu'il appelait sa morte saison. « Heureusement », ajouta-t-il, « nous attendons la chute des feuilles, l'au« tomne approche, et quelques grosses têtes vont « nous arriver. »

L'entrée de cette avenue directe du Père-Lachaise porterait dans l'âme la première impression de tristesse naturelle à l'approche d'un tel

séjour, si l'on n'y était préparé d'abord par le trajet de plusieurs rues désertes ; mais, auparavant, le cœur se serre à l'aspect d'une vaste prison toute neuve et non encore achevée, avec ses hautes murailles, ses nombreuses fenêtres à barreaux de fer, ses grosses tours et son redoutable aspect de Bastille. Une prison sur le chemin d'un cimetière! quelle imprévoyance cruelle! La partie morale des institutions de ce genre ne sera-t-elle donc jamais aperçue? Une autre prison s'élève en même temps près de l'enceinte où se déploient les jeux et les fêtes du nouveau Tivoli. Quel contraste! Et dans laquelle de ces deux maisons de captivité chercher la pensée du législateur? Ici, est-ce dérision? là, est-ce inhumanité? Non, mais irréflexion et insouciance partout.

Les portes des deux villes, c'est-à-dire du Paris mort et du Paris vivant, se regardent de près ; les gardiens de l'une et de l'autre peuvent très-bien s'entendre, se répondre et fraterniser. La largeur de la chaussée et des contre-allées du boulevart sépare seulement la barrière d'Aulnay de l'entrée du cimetière.

Devant la façade de cette entrée qui s'enfonce en demi-lune, grandiose comme serait une entrée du parc de Versailles, des fiacres, des demi-fortunes, de brillants équipages s'arrêtaient; il

en arrive à chaque instant. Ainsi chacun vient là un jour pour ne plus s'en retourner, il importe peu dans quelle voiture; l'égalité commence de l'autre côté du seuil. Personne n'entrait qu'à pied. Les visiteurs opulents me parurent regarder avec moins de morgue les piétons plus modestes : c'est que, dans ce lieu, le sentiment de la plus cruelle réalité impressionne l'âme et émousse sa fierté. Sans doute, au jour fatal, il existera encore une différence dans les vêtements; le hêtre et le sapin succéderont à la toile et à la bure, une double enveloppe de cèdre et de plomb remplacera la laine soyeuse et le cachemire ; mais qui habillera-t-on ainsi d'un bois vil ou précieux ?... Les vers de la tombe pour qui l'on édifie de tous côtés, dans cette enceinte, le marbre et le bronze, et les vrais habitants de ces palais mortuaires.

Je remarquai que chacun éprouvait, comme moi, ce sentiment subit qui fait qu'on parle à voix basse et d'un ton grave, que l'accent devient mystérieux et réservé en entrant dans cet enclos si vaste, comme si l'on pénétrait dans la chambre d'un malade dont on craindrait de troubler le sommeil; on obéit à une sorte de terreur et de retour sur soi-même; il semble que, sous terre, des oreilles soient attentives pour vous écouter. Ah! parmi tant de paroles qui sortent des bou-

ches humaines, combien peu en laisserait-on échapper, si l'on était certain qu'elles fussent recueillies par un témoin invisible! L'homme parle trop d'un Dieu, et ne croit pas assez à sa présence; il le nomme partout et ne s'en souvient nulle part.

Je tenais à la main plusieurs couronnes; à quelle tombe destinais-je cet hommage? Huit ans se sont écoulés depuis le jour où j'assistai au mariage d'un de mes amis, hymen funèbre, dernière consolation d'une mourante!.... Il est une maladie, la plus cruelle de toutes, car elle sévit avec le plus d'ardeur contre la jeunesse, et dévore les organes de la respiration. Le médecin, en la reconnaissant, se détourne avec tristesse, sans ressource contre ses ravages. Eh bien, le germe destructif, à son dernier degré de développement, était dans le sein de la mariée. Le jeune homme, objet de son amour, et qui l'aimait d'un amour égal, n'avait pu être assez égoïste pour se refuser à ce vain simulacre d'union; combien il dut souffrir! L'épouse ne permit point qu'on omît, qu'on abrégeât aucune des cérémonies, dussent-elles, dans une église très-froide, précipiter les progrès du mal.... Je l'ai dit, c'était la dernière consolation d'une mourante. Nous la conduisîmes à la maison de son mari; je pris sous le bras cette jeune malade, je lui aidai à

monter l'escalier, elle le faisait péniblement; hélas! quelle pensée me préoccupait! la pensée que l'infortunée ne le descendrait jamais vivante. Lorsqu'elle entra dans l'appartement nuptial, un rayon de bonheur s'épanouit sur ses joues pâles, et y fit briller comme un espoir de guérison; mais, l'instant d'après, plus de trace de cette lueur! Elle se coucha, fit suspendre son bouquet, et étaler à ses pieds ses habits de noces; pendant vingt jours, elle les regarda en souriant; le vingt-unième, elle cessá de les voir... Je l'avais accompagnée à l'autel, je dus la conduire au champ du repos. On l'inhuma sur l'éminence en face de l'ancienne grande porte. Il m'en souvient, au moment de sortir, une larme coulait encore de mes yeux; je me retournai, je vis distinctement l'endroit où reposait l'épouse vierge, et je lui adressai un dernier salut.

Depuis cette époque, j'ai été assez heureux pour n'avoir à accompagner dans ce séjour personne qui me fût cher; toujours, dans le chemin de la vie, j'ai marché sans réfléchir à tout ce que la faux de la mort moissonnait sur sa route. Si le souvenir du Père-Lachaise se présentait fortuitement à mon esprit, je le voyais tel que je l'avais vu alors, avec des tombeaux déjà nombreux, mais dispersés, et entre eux des vides et des places désertes.

Aussi adressai-je, en entrant, mes regards du côté où je devais déposer mes couronnes. Combien j'étais simple! et quel fut mon étonnement, je dirai presque mon effroi! Je me représente ce que dut être, il y a quinze ans, la surprise de l'émigré qui en avait passé trente loin de sa patrie, lorsqu'il chercha dans Paris ces jardins spacieux, ces terrains vagues, ces marais verdoyants qu'il avait laissés à son départ, et où des masses d'édifices, des quartiers somptueux s'étaient élevés avec l'éclat et le bruyant étalage de la civilisation moderne. Mon étonnement ne fut pas moindre à l'aspect de cette forêt d'ifs et de monuments funèbres pressés, étagés, entassés dans le cimetière du Père-Lachaise, en si peu d'années. Que d'arbres et d'arbustes! que de bronze, de marbre, de granit, de pierres de tout genre! que de grilles de toutes dimensions, de fûts, de colonnes, de pyramides, de statues, de mausolées et de formes sépulcrales! que d'inscriptions, de noms propres, de titres et d'armoiries! que de croix, de larmes simulées et d'attributs! que d'hommes, de femmes et d'enfants, tous inanimés, tous ayant vécu! Que la mort est féconde! qu'elle est puissante! qu'elle frappe vite et que ses coups sont fréquents! Que de conquêtes, que de richesses, quel empire! « Non, m'écriai-je, ce n'est plus

le simple champ du repos, c'est la magnifique cité d'une population de cadavres. »

Mais quoi! les vivants y usurpent la place des morts et leur disputent leur dernier asile! Pieux voyageurs, je vous contemple agenouillés devant ces sépulcres où sont façonnés les attributs symboliques du trépas, où votre crédulité veut honorer des restes mortels, où un nom est écrit au-dessus de la porte. Levez-vous, regardez, c'est un mausolée vide; le propriétaire de ce monument, encore dans la fleur de l'âge, nage au milieu des délices. Ne savez-vous pas qu'il appartient au riche de la capitale d'avoir son hôtel à Paris, sa maison de campagne à Saint-Cloud, une loge au Théâtre-Italien, et une tombe au Père-Lachaise? ce sont des arrhes pour une habitation qu'il occupera quand le terme sera venu. D'avance, il choisit l'exposition qu'il préfère aux rayons d'un soleil qui ne réchauffera point sa cendre, une éminence ou un bas-fond, un voisinage selon ses goûts, la solitude ou le grand monde et le quartier le plus brillant, car le Père-Lachaise a son aristocratie tumulaire et ses faubourgs. Toutefois, n'enviez point le riche que je viens de citer; lorsqu'il bâtissait avec tant de luxe, il était loin de prévoir qu'une révolution, en 1830, courberait sa tête avec tant d'autres. Depuis, j'ai visité son hôtel, ce n'était plus sa

livrée dans la cour; sa maison de campagne, ce n'étaient plus ses enfants dans le parc; sa loge, ce n'était plus son épouse sur le premier banc; partout un nouveau maître: sa tombe, voilà ce qui lui reste, elle ne saurait lui manquer.

Les grands noms de l'ancien régime ne s'inscrivent plus sur la façade des hôtels, comme les noms des Larochefoucault, des Crillon, des Talleyrand, des Choiseul, des Gontaut-Biron, que l'on voit encore. Cet usage, la mode l'a transporté au Père-Lachaise pour toutes les classes où règne l'aisance; partout ce sont des *sépultures de famille;* elles viennent y étaler, d'avance, les unes leur obscurité, les autres leur orgueil, toutes leur néant. Il est, toutefois, de ces fondations que les plus tendres affections ont consacrées. Là, on se donne rendez-vous après le trépas; il est doux de savoir que l'on s'y retrouvera. La philosophie avoue également ces idées d'anticipation sur la mort; sans doute c'est une résolution qui peut ne pas être sans influence sur la moralité de la vie, que celle d'aller volontairement marquer le but où une nécessité inexorable doit vous conduire, méditer sur soi-même et essayer son cercueil.

Seul vers le soir d'un jour de mélancolie, on va ainsi désigner sa place; seul, dis-je, en un jour triste, ou, suivant l'impulsion du caractère

français, *en partie* avec ses amis, et dans un jour de gaîté; on les consulte sur le lieu, les dimensions et le plan de l'édifice; puis il devient, lorsqu'il est achevé, une sorte d'acquisition nouvelle dont le propriétaire se plaît à faire les honneurs; on en cause dans la joie des festins, où n'apparaissent, au lieu du crâne repoussant de l'ancienne Égypte, que des images de marbre poli, de gazon et de fleurs. Cette fréquentation familière du champ de repos semble adoucir le passage de la vie à la mort, et les rattacher l'une à l'autre par mille liens nouveaux; elle rend la perte d'un objet chéri moins amère, son absence moins absolue et moins complète; on se fait illusion plus aisément sur son sommeil prolongé, lorsqu'on est souvent près de son dernier lit de repos.

Ainsi s'agrandit chaque jour cette nouvelle ville, entrepôt de cendres et d'ossements. Bientôt il faudra numéroter les tombeaux, désigner les carrefours, et nommer les rues. Là, peut-être, comme dans nos cités vivantes, on négligera le génie et la renommée pour l'opulence et le luxe.

Mais que tarde-t-on? Il y a vingt-cinq ans à peine que l'on a dit à la mort : « Constatons tes progrès, élève ta cité, comme nous la nôtre, et comparons. » Eh bien, la ville neuve à côté des trente mille maisons de la vieille Lu-

tèce, étale déjà ses trente-un mille monuments[1]!

Déjà une police complète y est nécessaire. On y voit régner toute l'activité de l'industrie; les grandes avenues y sont sans cesse traversées par des architectes, des charpentiers, des serruriers, des maçons, et une foule d'autres ouvriers: c'est bien une ville en construction. L'idéal s'évanouit devant le spectacle des chèvres, des roues, et des échafaudages; car les tombeaux, humbles et resserrés dans l'origine, deviennent spacieux à leur base, croissent en hauteur, et ne s'arrêteront point sans doute au degré où ils sont parvenus. On avait bâti une multitude de petites pyramides avant d'employer tant d'années, de bras et de pierres à construire le monument gigantesque de Chéops.

Çà et là les aiguilles des pyramides qui sont au Père-Lachaise s'élancent au-dessus des autres tombeaux. Peu s'en est fallu qu'un obélisque en marbre de Carrare n'attestât, par une élévation de quarante pieds, l'opulente vanité d'un tapissier du roi. Une inscription aurait indiqué que

[1] Voici le nombre progressif des pierres tumulaires depuis 1804.

On en a placé	en 1804....113.	en 1810.... 76.
	en 1805.... 14.	en 1811.... 96.
	en 1806.... 19.	en 1812....130.
	en 1807.... 26.	en 1813....242.
	en 1808.... 51.	en 1814....509.
	en 1809.... 66.	en 1815....635.

En tout, 1827. — En 1830, on en compte 31,000.

M. Boulard lui-même avait fait le voyage de Gênes pour choisir le marbre le plus pur. Des fouilles en terre de quarante pieds de profondeur avaient eu lieu, et 400,000 fr., suivant le vœu du défunt, allaient être consacrés à ce monument, lorsque ses héritiers jugèrent que sa dépouille mortelle ne pouvait reposer nulle part plus dignement que dans la chapelle de l'hôpital de Saint-Mandé, élevé avec un million qu'il avait légué pour cette œuvre philantropique.

La place destinée à ce phare de l'opulence industrielle n'est pas restée vide; sur le devant, et à l'extrémité de la grande avenue du nord, une pyramide monumentale s'élève aujourd'hui pour une riche famille portugaise du nom de *Dios Santos*; on arrive à sa base par deux escaliers latéraux de quinze ou vingt marches, et un troisième, placé au centre, conduit au caveau qu'elle surmonte, et dont la moitié seulement apparaît au-dessus du sol. Comparés à des constructions si dispendieuses, combien semblent déjà gothiques ces simples caveaux fermés d'une porte de bronze, et fastueux naguère à côté des premiers sarcophages! Aujourd'hui l'on bâtit des chapelles, et la plupart des monuments adossés aux coteaux n'ont pas moins de deux étages, un rez-de-chaussée sur la route d'en-bas, et un autre supérieur pour celle d'en-haut. Aussi un enfant, trompé

sans doute par les dimensions de ces édifices, demandait-il avec autant de justesse que de naïveté, en s'arrêtant près de chacun d'eux : « Qui demeurait là ? »

Tels sont les progrès de l'ostentation dans les tombes, que déjà elle suffit à la prospérité d'une entreprise spéciale des sépultures.

Par les soins de cette entreprise, le tombeau même de l'époux n'est plus délaissé ; l'on a observé que c'est celui qui atteste le plus d'abandon ; cette observation semble fondée. Un homme peut appartenir à une première femme par le culte du souvenir, et à une seconde par une douce communauté d'existence ; une femme ne paraît point née pour un tel partage. Lorsqu'elle se remarie, et il en est peu qui ne se dévouent à de secondes noces, l'anneau du premier hymen qu'elle répudie en emporte les dernières traces ; c'est l'anneau de Didon auquel s'attachait la mémoire de Sichée. Mais que l'on demande quelles tombes révèlent le mieux un amour qui survit à la séparation et le sentiment d'une âme toujours unie à l'objet qu'elle a perdu ; ne sont-ce pas celles où dorment des enfants ? on reconnaît vite où a passé le deuil d'une mère ! Deuil à jamais ineffaçable ! C'est par lui surtout que la voix du marbre sait nous attendrir. Qui n'a point lu les inscriptions de la douleur ma-

ternelle ne devine pas tout ce que le cœur peut renfermer d'éloquent et de sublime en quelques mots.

J'observais les mouvements d'une jeune femme parmi ces massifs où se réfugie le recueillement que la distraction exile des allées principales. Cette femme aussi était veuve d'un jeune enfant; avec quels soins je la voyais remplacer par des fleurs nouvelles les fleurs sitôt fanées, appuyer d'un pied léger sur la bêche qu'elle craignait d'enfoncer trop avant, répandre l'eau d'un petit arrosoir placé derrière un if, et sourire aux premières pointes de verdure, que dis-je! sourire au visage de son fils, toujours riant pour elle! Trois pieds de terre ne semblent point lui en dérober l'aspect: elle n'est plus auprès de sa tombe, mais auprès de son berceau, il dort... tendre mère! elle lui sourit, mais elle craint de l'éveiller. Étrangère à tout ce qui n'était pas cette douce préoccupation, elle n'en fut point distraite par l'empressement manifesté autour d'elle et occasionné par l'arrivée d'un riche convoi.

Tout le monde accourait à cette rencontre; chacun, pour éviter une multitude de détours, escaladait les tertres, souillait d'un pied fangeux les pierres tumulaires, et faisait fléchir les grilles noires, faibles remparts des demeures sépulcrales. Les personnes mêmes qui,

un moment plus tôt, avaient paré avec un soin religieux le dernier asile d'un parent ou d'un ami, imprimaient leurs pas sur la terre fraîchement amoncelée, que la piété filiale n'avait pas encore eu le courage d'enceindre d'une clôture, ou faisaient tomber, en passant, quelques couronnes de fleurs blanches, la plus légère des offrandes. Tant il est vrai que le cyprès même de la tombe n'est sacré que pour celui qui l'a planté! Cette profanation irréfléchie se renouvelle toutes les fois qu'une pompe solennelle accompagne un cercueil.

Au reste, il suffit de parcourir, au sein de ce séjour, le temps compris entre un lever du soleil et son coucher, pour connaître les extrêmes si opposés que renferme la capitale. De même que dans les forêts, au déclin de l'automne, il tombe à chaque instant des feuilles de tous les arbres, de même on enlève à Paris, chaque jour, des dépouilles mortelles de toutes les classes. Cette population d'un million d'âmes rejette continuellement hors de son sein quantité de ses propres débris; elle-même, en masse, ne cesse de s'avancer vers les trois enceintes privilégiées pour l'engloutir; au midi, vers le Mont-Parnasse; au nord, vers l'ancienne colline de Mars; et à l'est, vers les coteaux de Ménil-Montant; le temps n'imprime pas à son vaste balancier un seul mou-

vement qui ne la pousse tout entière vers ces trois directions... Eh! c'est sur les chemins qui conduisent à un tel but que retentissent, du matin au soir, les cris de l'allégresse populaire, le bruit d'une musique toujours animée, les chants et le fracas des noces de faubourg! Le corbillard et le carrosse de mariage sortent par les mêmes barrières, se rencontrent fréquemment, et quelquefois même les deux cortéges sont obligés de se mêler : rapprochement singulier des phases de l'existence!

Ces contrastes m'occupaient encore, et déjà je me trouvais au milieu de cette brillante division du cimetière où sont venues se grouper les grandes notabilités de l'empire, et que l'on pourrait appeler le *quartier des Maréchaux*. Tout à coup le roulement d'un tambour funèbre parvint jusqu'à moi; une décharge de mousqueterie se prolongea en échos répétés; je crus voir soudain les ombres illustres dont j'étais entouré tressaillir et s'élancer au-devant d'un frère d'armes en lui demandant le nom de son dernier champ de bataille; je m'avançai comme pour les suivre, et j'aperçus presque aussitôt le peloton de garde nationale qui venait de rendre les derniers honneurs militaires au cercueil d'un sergent de sa compagnie. Jamais les détonations d'armes à feu ne furent si fréquentes au cimetière

de l'Est; il n'est pas de jour que l'on n'enterre avec le même fracas quelque paisible citoyen.

Deux autres corbillards avaient franchi le seuil en même temps, et plusieurs suivirent à de courts intervalles.

Quoique à toutes les heures du jour les portes du cimetière du Père-Lachaise soient ouvertes, c'est le matin surtout que les convois se succèdent. Dans la nuit, à une heure constamment fatale, qui commence lorsque les étoiles ont franchi leur zénith, et déclinent vers l'occident, la mort a fait sa ronde, et planté çà et là ses drapeaux noirs sur diverses habitations; puis, dès que Paris est sorti du sommeil, et que de lourds chariots ont parcouru les rues pour les purger des immondices entassées sur la voie publique, des chars de deuil s'avancent par les mêmes routes pour débarrasser aussi les douze quartiers des corps exposés sur le seuil des maisons. La plus grande partie s'acheminent vers le cimetière de l'Est.

A chaque instant on voit le cocher funèbre en franchissant le seuil; jamais ému, d'une physionomie parfaitement uniforme, soit qu'il entre ou qu'il sorte, il tient machinalement les rênes; et sa figure, qui ne porte que l'empreinte de l'habitude, est tellement insignifiante qu'il n'a pas même l'air ennuyé; on en pourrait dire pres-

que autant de l'attelage. Des hôtes nombreux qu'il amène, l'un est suivi d'un long cortége dont la bienséance lui procure une dernière fois les hommages imposteurs, et sur un char parsemé de larmes d'argent, les seules que l'on voie bien souvent à ces riches convois, va prendre place, à droite, dans la Chaussée-d'Antin du Père-Lachaise. L'autre suit, à gauche, un chemin plus solitaire; ce dernier arrivant est venu seul, les vivants l'ont quitté aussitôt que la vie... Vainement je cherche derrière le corbillard son unique ami; le concierge a empêché le chien de franchir le seuil, et l'a contraint de s'éloigner; le fidèle animal témoigne sa douleur par ses hurlements, se retourne, s'arrête, revient, rôde autour des murs, erre dans la campagne, et, comme un être qui n'a plus d'ami, plus d'asyle sur la terre, ne sait où se diriger, ni sur qui reporter son attachement.

Cependant, son maître transporté dans une excavation où l'on descend par un grand nombre de degrés, prend bientôt place à côté de celui qui l'a précédé; là, sans distinction des sexes ni des âges, les corps sont mis par rangées, à peine séparés les uns des autres par un pied de distance. Cette *fosse commune* que la mort ne peut combler qu'à l'aide d'un temps assez long, est toujours béante; on ne la regarde pas sans

effroi. Agenouillée près du bord, une jeune fille vêtue de laine noire, la tête sur son sein, et les mains jointes, prie avec ferveur; la pauvre enfant a doublé ses veilles et en a épuisé le produit, avant de recourir pour sa mère à l'asyle de la Charité; elle prie, et d'un air consterné, se demande vers quel endroit elle peut adresser des regards confiants. Après elle, car je la contemplai jusqu'au moment où elle s'éloigna, je vis venir un homme d'une contenance assurée, mais le visage vivement ému, c'était un militaire; long-temps prisonnier loin de sa patrie, son absence avait contraint sa jeune épouse d'aller mourir sous le toit de la pitié; le malheureux regarde comme s'il la cherchait, comme s'il pouvait la voir... Il a des larmes à répandre, et ne sait quelle place en arroser! L'objet de sa tendresse est enfoui dans ce pêle-mêle de cadavres: nul sanglot ne s'est fait entendre lorsque la pelle du terrassier l'a rendue invisible, et nulle voix n'a béni sa dépouille... Il n'y a point de prêtre à l'enterrement des pauvres.

Je demandai au vieux soldat si notre dernière révolution était signalée au Père-Lachaise par quelques monuments; il me conduisit du côté de l'ancienne porte d'entrée, et me montra de loin les trois couleurs ondoyantes. J'approchai, le front découvert: un simple treillage d'osier, deux

rectangles parallèles avec une bordure de buis, un seul drapeau et deux croix de bois; sur l'une, ces mots: *A la mémoire de Pierre Robin, âgé de 67 ans, une des victimes du 28 juillet* 1830. *De profundis;* sur l'autre: *Ici repose une Victime inconnue du 28 juillet* 1830. *De profundis.* Combien ces mots me touchèrent! Victime inconnue, et elle dort dans un enclos fraternel! les mêmes soins honorent les deux tombes! Oh! sans doute, on les trouva morts loin de tous les autres, au détour de quelque rue; peut-être ne s'étaient-ils jamais vus auparavant; peut-être avaient-ils partagé ce qu'on se prêtait dans ces cruelles journées, de la poudre et des balles; le combat les rendit frères; ils tirèrent peut-être long-temps avant d'être aperçus, et peut-être au même instant le plomb royal les renversa tous deux! Honneur aux parents de l'un qui voulurent devenir ceux de l'autre; ce fut une pensée vertueuse et une œuvre patriotique que de ne pas les séparer. Et quelle était cette victime inconnue? peut-être un père que ses enfants attendirent en vain, un fils que son père chercha sans le trouver; combien il y en eut ainsi que leur famille ne devait point revoir!...

Mais, paix aux amis et aux ennemis dans cet asyle où ils reposent également, où l'illustre Ney et déjà plus de cent trente des juges qui le

condamnèrent, dormiraient du même sommeil si la famille de ce guerrier n'avait mis ses restes à l'abri des révolutions dans ses propres domaines; où les peuples les plus long-temps divisés de l'Europe ont des représentants; où des fils errants de toutes les nations ont trouvé une tombe hospitalière. Au milieu du groupe de nos grands capitaines et de nos grands orateurs, je ne peux lire sans une vive émotion, sur le marbre d'un patriote grec, une inscription écrite dans la langue d'Homère et avec ces mêmes caractères dont fut tracée, il y a deux mille deux cents ans, la plus sublime des épitaphes: « Passant, va dire à Sparte que nous reposons ici « pour avoir obéi à ses saintes lois. » N'avez-vous point vu, comme moi, l'étranger reconnaître le nom d'un compatriote, s'arrêter pensif, et s'émouvoir à l'idée du voyageur surpris par un trépas inattendu, gisant loin du dernier séjour qu'il s'était peut-être préparé d'avance sur sa terre natale?

Ah! celui-là seul qui sommeille en ce lieu sur un sol étranger n'a point de part aux larmes, aux sanglots, aux milliers d'offrandes du lendemain de la Toussaint; c'est la fête des morts, c'est une fête publique. C'est dans ce jour qu'il faut voir aborder au Père-Lachaise une population de tous les âges et de tous les sexes; ici, une

famille presque complète; là, un orphelin tout seul; ailleurs, un frère et une sœur déjà sérieux avant l'époque de la raison, orphelins aussi et frêles appuis l'un de l'autre dans un monde si rempli d'écueils. Il semble que, pendant toute l'année, la douleur s'amasse pour ce jour solennel; alors il n'est pas un coin retiré du cimetière qui ne devienne l'écho d'un gémissement; pas un endroit du sol où chaque personne agenouillée ne presse un être muet qui était venu avant elle rendre hommage à une poussière humaine dont la sienne a pris la place. La douleur et l'attendrissement planent sur ce grand espace, et montrent combien, en général, la nature a doué l'homme de bonté. A voir un tableau si mouvant, une multitude si pressée dans un tel lieu, on croirait que le juge suprême a dit la parole de Massillon : « *Morts, levez-vous;* » que les tombes se sont ouvertes pour rendre leurs dépôts à la lumière et à la vie.

Cet immense concours ne se renouvellerait pas de l'année, si la terre n'avait point à recevoir, à de longs intervalles, le dépôt sacré de ces hommes qui ont toute une nation pour famille, et, à leur départ de la vie, une population entière pour cortége : ainsi vinrent accompagnés Foy, Manuel, et Benjamin-Constant.

Au milieu de cette splendeur du trépas, c'est

vers ces trois tombeaux que se précipite d'abord la jeunesse ; dans Foy, Manuel et Benjamin Constant furent personnifiées l'éloquence de l'âme, l'éloquence de la raison, l'éloquence de l'esprit. Debout sur son vaste piédestal, le premier de ces orateurs semble attendre que tout se réveille autour de lui pour céder de nouveau à sa puissante inspiration. Ce sera, certes, un fait transmis à la postérité que celui de l'élan unanime de la France se chargeant du douaire de sa veuve et de la dot de ses fils. La nation acquitta cette dette par l'offrande de plus d'un million, mais elle n'étendit point sur le catafalque du soldat républicain le dernier manteau de la pairie héréditaire.

Comment le million de la reconnaissance a-t-il pu se convertir en obole pour Manuel...? l'obole aurait manqué si le *pauvre chansonnier* n'eût fait la quête; cependant

Bras, tête et cœur, tout était peuple en lui!

De simples pierres recouvrent ses restes et ceux de Benjamin Constant jusqu'au jour du Panthéon.

Sans l'éclat de ces trois renommées, notre époque ne laisserait point de vives traces au Père-Lachaise; on s'y croirait encore dans le domaine de l'Empire, tant le faisceau de gloire formé par

la réunion des grands dignitaires de la couronne impériale sur une même éminence éclipse toute autre splendeur; tant la magnificence de leurs mausolées atteste la vérité de ce mot de Napoléon confirmé par le peuple et l'armée: « J'ai trop enrichi mes maréchaux. »

A gauche, sur le bord de la grande avenue montante qui entoure la partie de l'est du cimetière, on rencontre, assez loin du groupe principal, adossés à la terre et déjà dégradés, les tombeaux en marbre noir du maréchal Kellermann et de son épouse; Kellermann! voilà le nom qui rappelle Valmy, son cœur y repose; Valmy rappelle Jemmapes. Ce furent deux victoires presque jumelles, des victoires du soldat-peuple, des républicains pieds-nus! Qui aurait pensé qu'elles dussent devenir un jour les cariatides d'un nouveau trône?

En continuant de monter, l'on admire bientôt la sépulture de la famille du prince d'Ekmuhl, puis celle de la famille du duc de Tarente et le mausolée de cet intrépide duc Decrès qui eut un singulier et déplorable destin; ce fut de survivre à l'explosion de son vaisseau, le *Guillaume Tell*, avec lequel il avait sauté, et de mourir victime d'une mine placée dans son lit même, où un misérable qui le volait avait caché plusieurs livres de poudre, auxquelles il mit le feu! Plus loin, la

place où fut la pierre qui porta cette inscription :

« Ci gît le Maréchal Ney, duc d'Elchingen, prince « de la Moscowa, DÉCÉDÉ!... le 7 décembre 1815. »

Presque à égale distance du doyen des maréchaux, du brave Serrurier, s'élèvent, majestueuses, les deux pyramides de marbre blanc qui recouvrent ses compagnons Suchet et Masséna. Peu de monuments sont aussi somptueux : la première, enrichie des plus belles sculptures et dont le principal ornement est le nom du duc d'Albuféra, avec des noms de batailles livrées dans toutes les contrées de l'Europe; l'autre, sur laquelle sont gravés ces titres éloquents : *Rivoli*, *Zurich*, *Gênes*, *Essling!*

Près de *l'Enfant chéri de la Victoire*, on cherche le maréchal Lefebvre; lui-même avait choisi sa place dans une visite au Père-Lachaise : « Souvenez-vous, avait-il dit, que si je « meurs à Paris je veux être enterré là, près « de Masséna. Nous vécûmes ensemble dans les « camps, dans les combats; nos cendres doivent « obtenir le même asyle... » Le catafalque est magnifique, deux Victoires ailées soutiennent une couronne sur sa tête, d'une parfaite ressemblance; un serpent, gage d'immortalité, s'enroule autour de son glaive; sur le fronton, le nom de

Lefebvre sans épithètes, et derrière, des trophées avec ces mots :

SOLDAT,	FLEURUS, AVANT-GARDE.
MARÉCHAL,	PASSAGE DU RHIN.
DUC DE DANTZIG,	ALTENKIRCHEN.
PAIR DE FRANCE,	DANTZIG.
	MONTMIRAIL.

Tel est le gage éclatant de la douleur d'une épouse qui crut pouvoir se passer désormais du plus brillant accessoire de la parure d'une femme, et y consacra le produit de ses diamants. Le monde s'est souvent occupé de saillies peu conformes à son langage, il sera bien de parler aussi dans le monde de ce dernier trait non moins étranger à ses habitudes.

Mais la foule s'arrête devant une tombe imposante en forme de chapelle, la cendre de *Cambacérès* y est renfermée ; il y a dans ce nom, la mémoire de deux grandes époques ; les titres à la reconnaissance de ses concitoyens ne lui manquent pas, mais le plus beau, sans doute, c'est que le *Code Napoléon* n'aurait pas été appelé à tort le *Code Cambacérès*. Près de ce mort illustre, j'en cherchais un autre qui en est éloigné, je rétrogradai, je franchis les deux routes circulaires, dont l'une règne au-dessus de l'autre, et un peu plus bas, dans un terrain où il

domine seul, je me trouvai en face d'un superbe mausolée; il n'est ni de marbre, ni de granit, ni de porphyre; on l'a fait d'une pierre grisâtre, convenable à l'aspect d'un monument funéraire; la carrière d'où elle fut tirée, je l'ignore, mais l'orgueil national de M. de Chabrol de Volvic pour les minéraux de France est connu, et ce monument sera la sépulture de sa famille. Au-dessus d'un caveau spacieux, dont l'ouverture n'est que le cintre d'un arceau, pose à dix pieds de terre un sarcophage, orné de figures en bas-relief, et recouvert d'un ciel soutenu par des colonnes. Dans ce sarcophage est recueillie la dépouille mortelle du beau-père de l'ancien préfet de Paris, de Lebrun l'architrésorier. Cambacérès et Lebrun! l'illusion du rapprochement de ces deux noms fit que j'en cherchais un autre encore; voilà, me disais-je, le second et le troisième consuls de la République Française: le premier consul, où repose-t-il!!.... L'univers le sait.

Quelles pages d'histoire mêlées dans ce cimetière! là, depuis vingt-cinq ans, nos révolutions viennent s'éteindre et rendent ce terrain brûlant; nulle part je ne saurais remuer des cendres bien refroidies. Déjà quinze mois se sont écoulés depuis l'embarquement de Cherbourg, et je lis dans

une inscription latine, gravée par les soins du corps municipal de Paris :

« AU CITOYEN, AYANT BIEN MÉRITÉ DE LA PATRIE, PARCE QUE LE PREMIER IL FIT NAÎTRE PARMI SES CONCITOYENS LE DESIR DE RÉTABLIR LA MONARCHIE LÉGITIME. »

C'est presque au fond de l'une des deux avenues qui traversent dans sa largeur le Père-Lachaise, bien loin de l'endroit où repose le maréchal Ney, qu'il faut chercher la tombe de M. Bellart où ces lignes sont écrites.

Pourquoi de l'autre côté de l'allée, sur la haute pierre monumentale du comte Desèze, le détail de ses emplois ? Pour moi, je n'y laisserais que son nom et les tours du *Temple* qu'on y a sculptées. Rien de superflu, rien d'aride, surtout lorsqu'un mot, un rapprochement, une forme quelconque, expriment l'idée d'où le sentiment doit naître. J'aime ces deux mains de bronze qui se joignent entre deux tombeaux, et dont l'une appartient à une femme, puisqu'un bracelet, gracieux emblème de parure, entoure l'un des poignets. J'aime encore ces trois colonnes jointes par leur base et leur sommet, au centre de la demeure où le bon, le patriote Alexandre de Lameth attend ses frères.

C'est ainsi que dans les jours d'affluence, on s'approche en groupes nombreux des tombes remarquables, que l'on se redit l'histoire des hom-

mes célèbres que tous les chemins de la gloire, quelque divers qu'ils soient, ont conduits au même but.

J'ai parcouru la partie la plus opulente du Père-Lachaise, celle, ai-je dit, que l'on pourrait nommer le quartier des maréchaux; mais ne m'arrêtai-je pas avec des sensations plus délicieuses au milieu de ces bosquets, dont le tombeau de Delille est devenu le centre, et que je me plairais à consacrer par la désignation de *corbeille des arts*. Le hasard seul n'a point groupé en cet endroit les tombes de Delille, Grétry, Bernardin de Saint-Pierre, Charles, madame Dufresnoy, madame Dugazon, mademoiselle Raucourt, Fourcroy, Haüy, Thouin, Breguet, Parny, Joseph Chénier, Bellangé, Brongniart (l'architecte même du Père-Lachaise), Mercier, Ginguené, Gaveaux, Talma, Géricault, madame Blanchard, Berwick, Méhul, Persuis, Nicolo, et une foule d'autres. Certes le choix et la sympathie ont présidé à cet assemblage de noms, dont aucun ne passe devant l'esprit, sans toucher une fibre du cœur, ou sans émouvoir l'imagination. Il en est aussi d'épars dans d'autres parties du cimetière: l'amitié et la reconnaissance n'ont garde d'oublier Monge, l'abbé Sicard, madame Cottin, Béclard, Percy, Chaussier, Girodet, Picard, Désaugiers, et combien encore que je suis contraint d'omettre!

Cependant les nombreux adeptes d'une secte nouvelle me demandent la tombe de leur maître; elle est là; je ne m'en approche pas; je crains de fouler un dieu!... Il y a témoignage de la foi saint-simonienne sur une tombe du Père-Lachaise : une femme, Marie Simon, est morte dans cette croyance; heureuse si cette formule de la doctrine put lui dévoiler une vie future et la consoler du trépas : *Dieu est tout ce qui est... Tout est en lui, tout est par lui, rien n'est en dehors de lui!* Ses coreligionnaires, en la quittant, lui ont dit pour dernier mot : « ESPÉRANCE! » et l'ont laissé gravé sur sa tombe.

Un charme touchant, que l'on goûte surtout auprès des tombes que ne recommande point un nom célèbre, c'est le charme des épitaphes. A mesure que les monuments deviennent plus somptueux, ces expansions de la douleur deviennent plus rares. La magnificence semble un hommage suffisant à la mémoire du défunt, et une épitaphe détournerait l'esprit de l'admiration du monument. Aussi n'en cherchai-je point d'expressive dans ce contour en forme de lyre, où la mode et la vanité attirent la plupart des constructions nouvelles; rapprochons-nous du quartier des pauvres, de la fosse commune et des *concessions temporaires;* les autres ont été faites

à perpétuité; c'est de là qu'il faut partir pour suivre les progrès du luxe funéraire. J'y trouve un sol plus humide, un branchage plus épais, des allées plus embarrassées, des pierres dégradées, des urnes par terre, des croix brisées, la mousse et le sable sur les inscriptions; çà et là, cependant, quelques marques de culture et de souvenir religieux. On sent que toute cette enceinte est livrée à l'abandon; les corps ne devaient y trouver qu'une hospitalité de six ans; mais les agrandissements successifs du Père-Lachaise n'avaient point fait sentir jusqu'à ce jour le besoin de *relever*, c'est le mot du cimetière. L'heure de la nécessité est arrivée; quoique les maisons fuient le voisinage de l'enclos des morts, les propriétaires des terrains contigus savent tirer parti de la *convenance* lorsqu'elle se présente; et, en ce moment, le trésor de la ville, épuisé, ne peut satisfaire aux exigences d'un jardinier possesseur de trois quartiers de terre[1].

1. Ce jardinier demande, dit-on, 60,000 francs; il est vrai que la ville tire un parti fort productif du terrain. Le prix, pour les concessions perpétuelles, est de 125 francs le mètre; la sépulture ne peut pas comprendre moins de deux mètres superficiels, c'est-à-dire deux mètres de long sur un de large, pour une personne au-dessus de sept ans, ni moins d'un mètre superficiel pour les

Je parcourais donc cette région, la plus basse du Père-Lachaise, avec l'intérêt qui s'attache aux biens qui sont près de disparaître; l'impression des mots attendrissants qu'elle renferme, se confondit avec celle que j'avais éprouvée en d'autres endroits, et j'oubliai les places des inscriptions les plus touchantes. Pour moi, il n'y avait plus qu'une seule mère exhalant ses plaintes, puisqu'une même âme semble animer toutes les mères; plus qu'un seul enfant livré au trépas, puisque tous les enfants ont le même charme pour le cœur maternel, et que leur trépas y cause le même déchirement.

A travers les rosiers, les thuyas, les autres arbustes et les fleurs, ornements touffus d'un petit tertre, vous trouverez cet enfant, sous le nom de *Louise Angéline*, et vous surprendrez un secret attendrissant; ah! laissez retomber les branches après vous, une simple planche de sapin vous le dit:

De ces tristes rameaux l'ombrage solitaire
Cache aux yeux des mortels le trésor d'une mère.

Pauvre enfant! Si tu as vécu assez pour bé-

personnes au-dessous de cet âge. Quant aux concessions temporaires, le prix est de 50 francs pour chaque: elles peuvent être successivement renouvelées tous les six ans.

gayer ces premiers mots qui deviennent des souvenirs ineffaçables, tu fus la fille de madame de *Montic*:

Attends!
Te penchant vers ta mère, avec un doux sourire,
Tu répétais ce mot qui charmait son amour;
C'était le seul, hélas! que tu pusses lui dire;
Ta mère te sourit et redit à son tour:
Attends!

Déjà!... *Cécilia Philibert*, après un jour de quatorze mois, une nuit sans fin!

Du paisible sommeil de la douce innocence,
Dans ce triste berceau, tu dors, ô mon enfant!
Écoute; c'est ta mère. O ma seule espérance!
Réveille-toi; jamais tu ne dors si long-temps.
(Décédé le 3 décembre 1823.)

Et toi, *Alexandrine Juillet*, à quatre ans, que ton premier mensonge est cruel! que le dernier mot de ta mère est déchirant:

« Près de mourir, elle nous disait: Ne pleure pas,
« papa; ne pleure pas, maman; je me sens mieux....
« Et elle mourut...! »
(Décédée le 13 mars 1829.)

Attends, *Pauline Bertereau*, attends, pour mourir, que tu aies joué avec les premières fleurs du mois de mai:

Ange chéri, dont la vie éphémère

A passé comme un vent léger,
Prends pitié des pleurs de ta mère;
Et, si Dieu voulut l'affliger,
Demande-lui de protéger
Ceux que tu laisses sur la terre.
(Décédée à l'âge de 6 ans, le 15 mai 1824.)

Les printemps se multiplient pour *Joseph-Alphonse de Guille*, mais il ne comptera pas le treizième :

Va compléter la céleste phalange,
Alphonse, Dieu t'appelle; il lui manquait un ange.
(Décédé le 3 décembre 1826.)

Nom chéri, joli nom de *Georgina Mars*, que ne protégeas-tu contre la faux les dix-neuf ans de celle qui te portait. Qu'il attende... qu'il attende bien long-temps le marbre tumulaire qui est près de celui où Georgina repose :

Vertus, grâces, talents, tout dort sous cette pierre.
O vous qui visitez cet asile de pleurs,
Sur son tombeau jetez des fleurs;
Gardez vos larmes pour sa mère.
(Décédée le 29 juin 1828.)

Et cependant cette mère a dit, comme celle qui ne s'est point nommée :

Dors, ma chère Camille,
Puisque du sort c'est l'immuable loi;
A ton réveil, ma fille,
Je serai près de toi.

Sur deux obélisques de marbre blanc veiné, délicatement sculptés, deux mots seulement : « *Adieu Hélène! adieu Clémence!* »

Cherchons... il est une bien douce confidence... là... quelque part... dans un creux formé par les inégalités de terrain, un piédestal en marbre noir surmonté d'une petite urne de marbre blanc; ce n'est pas sans quelque peine qu'on la trouve, tant elle se dérobe parmi le feuillage épais des acacias et des sureaux, tant l'amour fut mystérieux en y gravant ce message : *Le premier au rendez-vous.*

Une épouse est morte à trente-quatre ans :

Sur terre elle était exilée,
Dieu l'appela ;
Son ame au ciel s'est envolée,
Son corps est là.

(Mme Bourgain, décédée le 12 octobre 1827.)

Une fille a écrit ces mots touchants :

« Ici repose ma meilleure amie, c'était ma mère,
« Louise Dugazon 1821. »

Et un fils :

« Passant, donne une larme à ma mère, en pensant « à la tienne. »

Enfants et maris ont peut-être uni leurs senti-

ments dans ces deux vers gravés sur la tombe de madame de Montmenard :

Dors en paix dans le ciel, objet de notre amour,
Attends-nous aujourd'hui, demain.... ce n'est qu'un jour.

L'amitié vient à son tour écrire sur la pierre d'Augustin Despréaux, mort à l'âge de soixante-quatre ans, cette courte et complète oraison funèbre :

Repose en paix dans ta sombre demeure,
Ton cœur jamais ne se reprocha rien ;
Repose en paix : sur toi l'amitié pleure ;
Repose en paix : tu n'as fait que le bien.
(Décédé le 19 juin 1824.)

Et sur la tombe de *madame de Lamarck*, sœur naturelle du roi de Prusse actuel :

« *Qui l'a connue la pleure.* »

Et sur la modeste croix de bois des fosses communes, cette histoire si simple de la vie d'une femme, de *madame Vériot* :

« *Elle vécut bien, elle aima bien, elle mourut* « *bien.* »

Et enfin, tout en haut ou tout en bas de l'échelle de la vie, une femme de quatre-vingt-un ans sourit en prononçant ce qu'il y a de plus cruel et de plus vrai dans la mort, qui est elle-même la plus cruelle des réalités :

« Un jour on dira de moi ce qu'on a dit des autres :
« *Marie-Anne Pallet est morte*, et l'on n'en parlera plus... »
(Décédée en 1823.)

Parmi tous ces accents de l'âme, on n'en trouve point qui s'élancent du cœur des épouses, tant elles semblent craindre, alors qu'elles sont dégagées du premier serment de l'autel, d'en graver un second sur la tombe. Ah! n'oublions pas, du moins, cette femme éplorée qui tend les bras à son enfant, et s'écrie : « Mon amour pour mon « fils a pu seul me retenir à la vie. » Allons la contempler sur le tombeau de *Labédoyère*. Nous saluerons, en passant, un proscrit de la même époque, *Regnault Saint-Jean-d'Angély*, qui ne put vivre loin de sa patrie, obtint de la revoir, arriva, le 10 mars 1819, à Paris, à six heures du soir, et mourut six heures après : M. Lucien Arnault a renfermé, dans quatre vers, ce triste événement, et on les voit écrits sur le monument funèbre :

Français, de son dernier soupir
Il a salué la patrie :
Le même jour a vu finir
Ses maux, son exil, et sa vie.

Mais encore un adieu aux concessions temporaires, à cette pierre si simple, si peu au-dessus

de terre, sans grille, sans culture à l'entour, qui attend chaque jour, pour disparaître, l'approche du terrassier; dessus il est écrit :

PAUVRE MARIE,
A 29 ANS!

Fut-elle jolie? peut-être... fut-elle bonne? sans doute... Et qui était-elle? Non pas sœur, non pas épouse, non pas mère,... plutôt orpheline. Qui la conduisit en ce lieu? Un protecteur, un ami, un homme sensible? Ah! toute son histoire est dans l'imagination, dans le cœur, dans l'âme des passants; combien se sont arrêtés ici, ont rêvé, puis répété : « *Pauvre Marie, à* 29 *ans!* »

Une fois que l'esprit est entré ainsi en intimité avec la mort, il devient difficile de s'arracher du milieu des tombes; on en évite cent, et cent autres vous retiennent; involontairement, vous vous penchez vers une urne, un cippe, une croix, une fleur! Tous les morts, sur votre route, sont des passants auxquels vous avez une question à faire, ne fût-ce que celle de leur nom. Voilà comment, de station en station, je fus ramené auprès d'un monument modeste devant lequel c'était un devoir pour moi de m'arrêter; j'y lus avec émotion les lignes suivantes :

« *A Lallemant, mort le* 13 *juin* 1820, *l'École de droit,*
« *l'École de médecine, le Commerce, et l'École des*
« *beaux-arts.* »

C'est en effet le 12 juin 1820, que je relevai ce malheureux jeune homme, atteint par derrière de la balle d'un garde royal, et que nous le reconduisîmes, dix ou douze, à sa mère qui ne l'attendait pas sitôt... Cette époque et ce nom me rappellent des jours de captivité; ma plume était cependant restée bien au-dessous de mon indignation : je lui avais dit, du moins :

Toi, dont la cendre ici repose,
Dors en paix, Lallemant, dors dans le doux espoir
Qu'un jour, ceints de lauriers, les soutiens de ta cause
Sur ta tombe viendront s'asseoir!

Et ils y sont venus.... trois journées de juillet ont justifié ce vers que j'adressais à la Liberté :

Des chaînes aujourd'hui!... des couronnes demain!...

... J'errais ainsi depuis quelques heures dans cet Élysée. Je pus remarquer plus d'une fois que si les visiteurs s'empressent au-devant des pompes funéraires, à défaut de ce spectacle, ils n'accourent pas moins au-devant du plus humble convoi. Ils regardent surtout avec une avide curiosité descendre la bière dans son étroit encaissement, et ne s'éloignent qu'après que le sol déjà nivelé, semble ne plus rien témoigner du dépôt qu'il recouvre... Tant nous sommes inquiets de savoir comment la terre s'empare de sa proie!.. Et moi, pensais-je, je disparaîtrai de

même aux yeux des vivants, et de même tout ce qui vit autour de moi : ce prêtre qui, sur le bord de cette fosse, adresse avec confiance des paroles d'intercession à un Dieu qui est l'hôte de sa pensée ; ce fossoyeur impatient des longs adieux ; ces deux *cicerone* dont le privilége est affiché sur les portes d'entrée pour empêcher les jardiniers d'usurper leurs bénéfices ; ces gardiens qui parcourent seuls, au milieu de la nuit, du silence et de l'obscurité, les détours de ce lugubre labyrinthe ; ce concierge qui a renvoyé le chien du pauvre ; sa fillé grande comme le plus jeune de ces cyprès qui s'élève parmi les tombes, et joue encore entre les ifs après le coucher du soleil... En ce moment, je montai les marches de la chapelle bâtie récemment sur la plus haute éminence. Adossé contre la porte, je découvrais Paris tout à nu et le Panthéon en face de moi : « Et toi aussi, m'écriai-je, superbe cité, tu es au bas de cette colline pour la gravir peu à peu... Tout entière avec tes tours jumelles couronnées de tant de siècles, avec ton temple restauré, où la patrie reconnaissante appelle quatre morts qui vont bientôt s'y acheminer, tu agrandiras un jour cette enceinte, et la vie aura fui loin de tes barrières... » Mes idées s'exaltaient ! de la force d'une imagination puissante, je soulevai, pour les mettre debout, et la grande ville

et la colline; je vis un être immense et monstrueux : des millions de pieds s'agitant sous une tête de mort.

Non, dans le monde entier peut-être, une autre chapelle mortuaire n'a point la situation sublime de celle de ce coteau : les portes s'ouvrent, et du pied de l'autel le prêtre s'avance; arrêté sur le seuil, son regard domine la reine des cités aussi loin qu'elle se déroule en tous sens. C'est une des plus grandes agglomérations sociales, c'est la capitale du monde civilisé au pied du Calvaire, au pied de la croix du supplice. Pour une âme soumise à la foi de sa religion, ce ministre du sacerdoce, précédé du signe rédempteur, ne figure-t-il point le christianisme, appelant depuis vingt siècles tous les hommes à la mort par l'espoir consolant d'une seconde vie sans fin?... Mais, dans nos âges modernes, les vérités nues et sévères parlent plus haut que les douces illusions des croyances sacrées.

Je quittai le cimetière du Père-Lachaise : une impression indéfinissable dominait ma pensée; elle s'égarait à l'infini dans ces grands mystères de la nature : le néant que dément notre intelligence, la création dont il est la base, et l'éternité écrite partout... Puis, en approchant du séjour des hommes, je redescendis aux petites passions humaines; je me représentai rapidement tout ce

qui se trouve confondu dans nos sociétés, les cris de la joie et du désespoir, les hurlements de la fureur, les sifflements de la calomnie et de la vengeance, les hymnes de l'ambition, les chants de triomphe du crime, les acclamations de la servitude et le rire si varié de la folie... Misérables humains, rappelez-vous donc quelquefois que vous n'êtes en route, sur cette terre, que pour arriver à un commun abîme.

Omnes eòdem cogimur: omnium
Versatur urna: seriùs ociùs
Sors exitura.
(Horat.)

Eugène ROCH.





L'OUVREUSE DE LOGES.



Voici un sujet de théâtre, sur lequel il est impossible de faire de l'érudition. Les Romains et les Grecs, toujours cités en fait de choses d'art, et toujours admirables quand il s'agit de l'art en lui-même, n'avaient pas l'idée d'une ouvreuse de loges. Comment auraient-ils compris cette mesquine invention de nos siècles d'argent, eux dont la magnificence large et éclairée ouvrait un cirque à vingt mille spectateurs, et

faisait applaudir Aristophane ou Térence à tout un peuple, assis sans distinction sur les vastes dalles de leurs théâtres géants! Dans ces jeux des hommes forts, où l'arène rugissait avec des tigres, étincelait du fer des gladiateurs, puis se changeait en lac immense où combattaient des vaisseaux, où trouver place pour ces petites restrictions fiscales, pour ce privilége qui nous talonne partout, et se déploie avec tant d'empire dans nos salles de carton doré? Hélas! en vieillissant, le monde se polit et se rapetisse. Les anciens avaient des grilles de fer à leurs cirques, et pour gardien un belluaire aux cheveux crépus, aux bras tachés de sang; nous avons des ouvreuses élégantes et polies, portant aux mains des bouquets de fleurs, et leurs clefs au bout d'un ruban!

Dans les provinces, où sont restés encore quelques vestiges défigurés de l'antiquité, une ouvreuse de loges a peu d'influence. Le spectateur paie à la porte et va s'asseoir, comme il le peut, sur quatre rangs de banquettes. L'aristocratie de l'argent, seule reconnue au théâtre, a ses loges inféodées, dont elle garde la clef dans sa poche, et le roi populaire de tout ce monde dramatique règle lui-même les rares différents qui peuvent s'élever. Mais à Paris! ville théâtrale, où tout le monde pose au sortir du lit, où le

cabinet d'un directeur a ses huissiers qui vous repoussent comme au ministère, et les solliciteurs des audiences signées du secrétariat, il y a tout un monde de commis, d'employés, de subalternes échelonnés par ordre hiérarchique, entre le public et l'entrepreneur de ses jouissances. Tout est pour le mieux, et la centralisation n'est pas un mot. Qui voudrait s'en plaindre? La centralisation est une belle femme pleine de vices, que ses adorateurs lui pardonnent en l'admirant. A vous donc, provinciaux, le spectacle à bon marché, la liberté de circuler dans vos salles désertes; à nous, les loges de six personnes où trois hommes étouffent de gêne et de chaleur; à nous, les billets d'auteur pour lesquels on n'a pas encore inventé une place; à nous, les *petits bancs*, le journal-programme, les stalles de six pouces, et les ouvreuses.

Si j'avais à faire la statistique morale d'une grande ville, par un côté saillant, je choisirais ses théâtres; si j'avais ces théâtres à classer dans l'ordre de la civilisation, je me mettrais, pour couper court, à observer l'ouvreuse de loges. C'est elle en effet qui voit le plus et doit juger le mieux. C'est un être abstrait, multiple, divers, qui regarde en même temps le monde réel et le monde de la scène; qui connaît, du rideau, le devant doré, brillant, lustré, officiel, et l'en-

vers d'un gris sale, troué, confus, plâtré, en papillotes. C'est un observateur partout dans la même minute, et doué d'une organisation mobile; il rit aux Variétés, il écoute danser à l'Opéra, il juge un point d'orgue aux Bouffes, il bâille à l'Odéon, il frémit à la Gaîté, il répète un pont-neuf au Vaudeville, il s'éteint avec les derniers rayons du Théâtre-Français. Et tout cela, confusément, interrompu, par bouffées, comme dans un rêve; se levant avant la péripétie, manquant l'exposition, n'ayant jamais entendu une ouverture, voyant cent fois dans un ballet trente jambes gauches et pas une jambe droite, selon que sa place est clouée à telle porte ou vis-à-vis telle lucarne; voyez-vous quelle confusion dans cette tête! que de lacunes dans cette intelligence! au grincement d'une serrure se mêle un lambeau de mélodie suave; derrière un carreau de vitre, à travers les plumes échevelées d'un béret, un pas de Taglioni, un entrechat de Montessu; au milieu du bruit des pas dans le couloir, des murmures énergiques qu'arrache aux victimes d'un long dîner, ce mot: Plus de place! quelque admirable farce d'Odry, coupée en deux par un bruyant éclat de rire. La plus malheureuse encore est l'ouvreuse du Gymnase, qui écoute à loisir sept vers détestables d'un couplet; le huitième amenait la pointe et faisait passer le reste; une porte s'ouvre, plus rien!

Vous est-il arrivé quelquefois, l'été, en respirant sous les arbres du boulevart, de suivre cette ligne de théâtres, qui s'étend de l'Opéra au *Petit-Lazari?* Avez-vous pensé à ces deux points extrêmes de la civilisation dramatique, à ces deux pôles de la misère et du luxe, à ces deux planchers de bois, dont l'un ferait envie aux capitales de l'Europe, l'autre la risée d'une sous-préfecture? Vous le connaissez ce Paris si varié, si extrême en tout, et pourtant avez-vous cru traverser la même ville, selon que vous admiriez au Marais cette foule en guenilles, au rire bruyant, aux mains noires, se presser à l'entrée de quelque cabane plâtrée, décorée du nom de théâtre, ou qu'au boulevart Italien, vous admiriez ces hauts chasseurs à épaulettes, ces chevaux frisques, ces marche-pieds de velours, s'empresser, se cabrer, se dérouler, et quelque gros homme triste, quelque femme frêle et parfumée allant échanger les coussins d'un landau contre les coussins d'une loge. Eh bien! ce contraste n'est rien, comparé au contraste des ouvreuses. Observez et jugez.

Si vous entrez aux Funambules (et je ne vous conseille pas d'y aller *en partie*, avec la résolution prise de tout trouver détestable et de tout vanter le lendemain croyant faire des dupes); si donc vous allez voir Debureau, non sur la foi

d'un article de journal, mais pour admirer en conscience le plus grand comédien de Paris, je vous recommande l'ouvreuse des premières loges du côté droit. Cela coûte trois sous de moins que le côté gauche, parce qu'il y a plus de place, parce que vous verrez mieux la scène et que vous risquez d'être côte à côte avec le peuple. Pour moi, je ne vais que là. Vous remarquerez une dame d'un âge raisonnable qui se nomme madame Galard; vous vous mettrez auprès d'elle, car sa place est dans la salle, vous lui offrirez du tabac, et vous tâcherez de lier conversation en attendant l'entrée de Pierrot. Si votre air est le moins du monde goguenard, content de vous, moqueur, je vous en préviens, elle vous toisera d'un coup d'œil, vous indiquera poliment et froidement votre place et coupera court à vos avances. Mais si vous prenez une figure convaincue et curieuse comme l'exige le lieu, surtout si vous avez cette aisance d'habitué qui ne s'acquiert pas du premier coup, elle vous mettra, d'un tour de main, au courant de mille choses curieuses. Elle vous donnera le nom, l'adresse, l'état social et les mœurs des directeurs, auteurs, décorateurs, machinistes, musiciens et maîtres de ballet. Vous saurez l'histoire secrète des coulisses, les intrigues d'amour-propre ou d'amour; pourquoi mademoiselle Charlotte a cédé à sa sœur un rôle

travesti dans le vaudeville; pourquoi M. Debureau (car la pauvre femme en est encore à accoler à cette grande célébrité le nom prosaïque de monsieur) est fidèle à son éternelle farine; comment il a refusé les séduisantes propositions des entreprises rivales; pourquoi jamais il ne consentit à prendre un rôle parlé, comprenant bien, le grand homme! que lui, sublime acteur dans une personnalité qu'il a trouvée, serait tout au plus un talent médiocre dans les conditions ordinaires du drame. Elle vous dira les bienfaits de la révolution de juillet, ne laissant qu'un titre menteur aux Funambules, et substituant aux deux X de la corde roide, aux chandelles portées par les nègres du faubourg, les pompes réservées aux théâtres royaux, l'opéra, le ballet, la comédie, et bientôt le drame historique. Vous apprendrez comment la réputation de Debureau a grandi en quelques années, comment la presse l'a révélée il y a six ans, et, tout en bénissant les recettes grossies, l'ouvreuse rira dédaigneusement avec vous de ces ricaneurs du balcon qui viennent sottement insulter de leur faux goût à la belle et naïve joie de tout ce peuple.

Vous aurez ici une remarque importante à faire. Madame Galard dit *nous*, en parlant du théâtre des Funambules. Elle ne sépare point sa fortune de celle de l'entreprise; elle dira : « *Nous*,

« avons eu du bonheur ce mois-ci; presque tous « les soirs, salle pleine, et le dimanche, *entre* « nos deux représentations, plus de six cents « francs. — Nous allons remonter *l'Homme sau-* « *vage.* Belle pièce! un des triomphes de M. De- « bureau. — Que d'argent nous avons fait avec « *Ozella!* mais aussi, c'est à un monsieur des « Nouveautés que nous l'avions commandée! « — Nous allons retirer notre *Bœuf enragé.* Cer- « tainement c'est beau; on ne peut pas dire le « contraire, mais, voyez-vous, c'est bien connu. « Tout Paris le sait par cœur! »

Il y a mille lieues de cette existence identifiée avec le théâtre où elle se passe, ne faisant qu'un avec l'administration, touchant dans la main au régisseur en chef, parlant familièrement avec l'acteur qui fait recette, donnant de sages conseils à la jeune première, et cette vie mercenaire et isolée d'une ouvreuse de l'Opéra, qui n'a jamais vu de près M. Veron, et qui pourrait se soucier fort peu du grand succès de *Robert le Diable*, si l'assiduité de la foule n'était aussi pour elle un bénéfice de chaque soir. Celle-là, soyez-en sûr, ne vous dira pas *nous*[1], en parlant de M. Meyerbeer, comme madame Galard[2] de M. Laurent, le faiseur de pantomimes. — Vous avez sans doute ouï parler d'une servante de curé qui congédiait les pénitentes de son maître

en disant : « Aujourd'hui *nous* ne confessons « pas ; » — mais vous comprenez bien que le valet de chambre d'un archevêque sait trop son monde pour répondre au proviseur d'un collége : Nous n'irons pas chez vous, confirmer, demain.

Du boulevart du Temple sautez sans transition au théâtre Italien. Là vous trouverez l'ouvreuse accoudée sur de moelleuses banquettes, vivant dans une atmosphère tiède et toute empreinte des légères senteurs qu'exhalent des fleurs rares. Elle est merveilleusement harmoniée à la société qui l'entoure. Ses manières ont un air de convenance et de dignité remarquables ; elle vous rappellera tout-à-fait ces valets de grande maison, si affables pour les égaux de leurs maîtres, et qui réservent aux autres l'accueil et le ton protecteurs.

L'ouvreuse de Favart est une victime de la révolution de juillet. Rien au monde ne lui rendra ce parfum d'aristocratie, cette bonne odeur de parchemins, et ces belles manières d'outre-ponts qui faisaient de ce théâtre un salon de musique pour les *honnêtes gens*. C'est son expression pour les désigner. Aujourd'hui, elle a perdu le goût, la poésie de son état, et, recueillie en ses souvenirs, elle pleure les anciens jours avec amertume. C'est le type le plus fidèle du dévouement à la légitimité. Un intérêt blessé l'a jetée dans l'op-

position; au besoin, elle écrirait dans *la Mode*, et M. de Genoude est son prophète. Surtout elle abaisse un triste regard sur ce beau tapis rouge que M. Robert réservait au peuple crotté de juillet, et que trois mois de grosses bottes et de socques boueux ont plus fatigué que ne l'auraient fait en dix ans le soulier mince et le chausson de satin de la restauration. Elle gémit en écoutant le bourdon mélodieux de Lablache, la voix instrumentale de Rubini, regrettant de voir jeter de si belles choses à de tels connaisseurs. Les équipages de la porte, elle sourit de pitié à voir leurs panneaux ornés d'un chiffre mesquin, pensant à ces belles armoiries dont chaque jour le secret s'en va. Toute sa consolation est dans le foyer, où les dames ne vont plus et qui reçoit chaque soir l'élite des hommes purs dans les deux chambres. Elle saisit au vol les excellentes choses qui s'y débitent, les bons principes glissés entre l'annonce d'un début et la savante appréciation d'une *Cabaletta* de Rossini. Elle admire avec quelle facilité miraculeuse ces martyrs larmoyants des barricades, après avoir gémi dans l'après-dînée sur les malheurs du roi Charles et l'exil du pauvre enfant, se consolent le soir, lavant leur visage triste, selon le conseil de l'Évangile, et retouchent leurs cravates devant les glaces, devisant entre eux de bals, de

musique et de fins soupers. L'ouvreuse est avide de ces instructions édifiantes et, ses clientes l'attendent un quart d'heure dans le couloir.

Nous voici arrivés à la monographie de l'espèce ouvreuse. Jusque-là, nous n'avons considéré que des sommités échappant à l'analyse par leur nature d'exception.

Le caractère dominant chez l'ouvreuse est l'intelligence. M. de Spurtzheim et Lavater, le premier, en tâtant les crânes, l'autre, en observant les lignes du visage, n'ont pas mieux compris l'homme, ni saisi avec une sagacité plus rapide ses bons ou ses mauvais penchants. Un coup d'œil suffit à l'ouvreuse pour vous classer, soit dans votre position sociale, comme banquier, artiste, avocat, médecin, épicier, Saint-Simonien ; soit dans vos rapports de famille, comme père, mari, frère, amant ou cousin. Il est bien rare que ces appréciations si fugitives ne soient pas exactes, et si vous voulez un peu réfléchir, vous comprendrez tout de suite que la profession d'ouvreuse ne serait plus possible sans l'emploi de cette seconde vue, qui ne se développe qu'à la lueur du gaz. Il est bon de vous dire que, le jour durant, c'est un être tout-à-fait commun, soumis à se mouiller quand il pleut, à souffler ses doigts pendant la gelée, et que vous coudoyez cent fois, sans que le moindre signe un peu remar-

quable vous fasse apercevoir que vous passez à côté d'une notabilité.

Mais le soir arrive et avec lui le règne des femmes. Les affaires, qui tout un jour ont ridé le front des hommes, sont remises au lendemain. On réfléchit à l'emploi d'une soirée, et quoi de meilleur pour dévorer ces longues heures de brouillard et de froid que le théâtre, seul plaisir dont la vogue ait quatre mille ans de date, sans menacer de s'affaiblir? Je parle contre l'opinion des directeurs et des journalistes; mais je n'ai pas les mêmes raisons que ces messieurs, pour croire à la ruine de l'art dramatique, n'ayant pas plus de capitaux à compromettre que d'ouvrages morts à déplorer.

Vous arrivez donc au théâtre, et voici qu'à peine échappés aux cerbères aboyants de la porte d'entrée, c'est à l'ouvreuse que sont confiés vos destins. Vous êtes à elle pour quatre heures. Prenez garde! votre air, votre tournure, vos inflexions vocales en faisant valoir vos droits, le billet à la main, vont décider du plus ou du moins de bien-être dont vous jouirez. Un geste, un regard vous condamneront à n'entrevoir la scène que de côté, derrière un double rang de chapeaux étagés d'énormes *dahlias*, ou vous auront valu de choisir entre une loge placée de face, solitude philosophique où vous pourrez médi-

ter, et la société de deux jeunes femmes, qui vous feront place avec empressement. Votre amour-propre fera son profit de la réception.

La finesse du regard d'une ouvreuse va plus loin que vos traits; elle fouille insolemment dans vos poches, elle perce le filet de votre bourse, elle en voit le contenu; surtout elle sait apprécier avec quelle facilité vous pouvez en faire glisser les coulants, ou si le nœud des cordons est tellement serré, qu'il soit impossible de le défaire. D'abord, c'est par un refus qu'elle vous éprouve: « Toutes *ses* places sont louées, toutes ses loges sont remplies,» et au besoin une feuille paraphée, un écriteau mis au-dessus de chaque porte, vont lui servir de pièces à l'appui. Mais essayez de la séduction, et après un moment de réflexion savamment calculée, il y aura encore un *petit coin;* une loge restera vide qu'elle avait oubliée de proposer à *monsieur*. Puis, c'est *le petit banc*, qui vous arrive, offert avec une profonde connaissance du cœur humain. N'ayez pas peur qu'elle vous dise: Voulez-vous un petit banc? — Elle s'adresse à madame, et lui dit d'un air naturel: Madame veut sans doute un petit banc? Cela n'a pas l'air d'une offre de services, c'est un désir qui ne pouvait manquer d'être exprimé, et qu'elle a le mérite d'avoir prévenu. Alors, libre à vous de mieux aimer dix sous

dans votre gousset, que de reconnaître un procédé si délicat; mais si vous refusez, un air froid et poli sera votre première punition, en attendant une occasion meilleure, et si vous revenez au même théâtre, vous pourrez, comme certain ministre de la restauration, dont le nom m'est échappé, apprécier la distance énorme qu'il y a du *droit* à la *convenance*.

Puis viendra la longue série des impôts volontaires en apparence, et forcés en réalité. C'est un bouquet de fleurs que votre compagne ne peut se dispenser de sentir... et de garder; c'est votre manteau dont on vous débarrasse avec vitesse; c'est le châle et le chapeau de madame; c'est votre parapluie soigneusement mis à l'écart, à côté de vos claques qui vous fatigueraient les pieds; c'est le journal-programme; c'est la facilité qui vous est offerte de ne quitter le théâtre pour aucune raison. Tout cela vaut de l'argent, et tout cela est laissé à l'arbitraire, pour que votre caractère ait le loisir de se déployer en bien ou en mal. L'expérience est chose profitable quand on possède la mémoire des physionomies. Au reste, il vous faut savoir que l'administration ne donne rien à l'ouvreuse, que la chance de ces bénéfices incertains; et malgré ce défaut d'avantages fixes, ces places sont recherchées avidement. Dans plusieurs théâtres,

même, la vénalité de cette charge a survécu à 1789. Ceci vous explique comment, si vous vous adressez, pour entrer dans une loge, à l'ouvreuse qui ne la compte pas dans sa division, elle vous priera d'attendre le retour de sa compagne, et se gardera bien d'empiéter sur ses droits. La finesse n'empêche pas la probité.

L'ouvreuse déteste le journaliste, d'instinct et cordialement. D'abord le journaliste est garçon; il n'a pas de femme à laquelle on puisse rien offrir; sa maîtresse, il ne la conduit jamais à *son* théâtre. Et puis, je ne sais si ce droit d'occuper toutes les places sans payer à la porte, ne paraît pas un abus à l'ouvreuse, bien qu'elle soit malicieusement habile à le restreindre dans son exercice. Ne serait-ce pas encore que l'opinion émise par ces *fiers critiques*, comme dit Beaumarchais, sur les pièces qu'elle aussi est appelée à juger, lui inspire une certaine antipathie contre ses auteurs trop ou trop peu indulgents? Pour moi, j'avoue qu'obligé de choisir entre ces deux autorités également respectables, c'est peut-être à l'ouvreuse que je donnerais la palme du criticisme. Elle sait à quoi s'en tenir sur l'*ouvrage puissant et large*, sur le *drame hors de ligne*, qui ont fourni quatre recettes de cent écus, et « la pièce assez médiocre sauvée par le jeu des acteurs », qui, parvenue à la cen-

tième représentation, remplit encore la caisse. O messieurs tels et tels! ô grandes illustrations dramatiques! ô académiciens ennemis du romantisme! ô jeunes hommes qui placez Racine et Corneille dans les fossiles! quel bonheur pour vous tous, que les feuilletons ne soient pas faits par les ouvreuses, qui n'ouvrent rien quand vous êtes affichés!

La politesse, le savoir-faire et la complaisance varient chez l'ouvreuse, selon chaque théâtre, et à divers degrés. J'ai formulé soigneusement la proportion, et je crois pouvoir indiquer l'apogée de ces qualités dans les couloirs de Feydeau, et leur somme inverse aux portes des loges du Gymnase. C'est à ce théâtre, aristocratique par excellence, et privilégié pour l'ennui, que l'ouvreuse tranche admirablement par ses manières sèches, hargneuses et souvent impolies, avec le répertoire ambré, les acteurs de sucre de pomme, et les spectateurs confits de l'endroit.

Voici la partie la plus délicate du sujet. Nous avons à considérer les mœurs publiques dans leurs rapports avec les loges fermées. Il faudrait être vrai, sans risquer de se brouiller avec personne; mais un souvenir est là, qui me gêne comme la conscience d'un malhonnête homme. Pour avoir parlé, en 1818, d'un billet

doux glissé par une ouvreuse, au théâtre de Bordeaux, M. de Jouy, l'ermite voyageur en province, fut actionné devant les tribunaux compétents par la victime de ses observations. Or, comme il y a à Paris, quelque dix-huit théâtres, dans chacun à peu près dix ouvreuses, et que les juges de 1832 ont trop d'affaires pour s'occuper promptement de ces misères, absorbés qu'ils sont par les écrivains séditieux, je ne me soucie pas de rester quelques mois sous le poids d'une accusation de calomnie, et je me vois forcé d'être extrêmement circonspect là dessus : il est bon d'ailleurs de laisser quelque chose à deviner.

Une ouvreuse de loges ne glisse point de billets doux; d'abord, parce qu'il n'y a plus de billets doux, ensuite, pour éviter le double emploi. Pourquoi, s'il vous plaît, demanderiez-vous à une femme un quart d'heure de tête à tête, quand vous avez toute une longue soirée à vous presser contre elle, à écouter son souffle, à partager ses émotions? une loge, n'est-ce pas un boudoir commode à soupirer? quel valet intelligent, quelle adroite femme de chambre eussent mieux disposé cet espace étroit, où vous pouvez faire de l'éloquence avec des yeux où des pantomimes? Voyez-vous comme toutes ces chaises sont placées avec art, comme l'éloignement de ces banquettes est tour à tour indulgent ou con-

venable? Point de voisin qui vous gêne, point de laquais incommodes, penchés sur une porte entrebaillée, et cherchant à vous surprendre. Vous êtes chez vous, et plus en sûreté : l'ouvreuse ne vous regarde pas, ne veut pas vous regarder; l'ouvreuse a vingt loges sous sa surveillance. Je sais bien que personne n'est mieux placé qu'elle, et si l'habitude ne lui avait affadi tout le sel de ces découvertes de hasard, elle aurait, certes, matière à raconter. Il y a une charmante chanson de M. Scribe, qui a couru manuscrite dans le monde, et que je ne vous dirai pas. Si les belles dames du Gymnase qui la connaissent, savaient que c'est l'auteur du *Diplomate* qui l'a faite, sans doute après un déjeuner de garçons, elles seraient de force à lui en vouloir. Eh bien ! la singulière position du héros de cette joyeuse folie, est justement celle que tous les soirs une ouvreuse occupe sur une plus grande échelle. Mais pour elle, c'est le pâté d'anguilles, devenu insipide à force de se répéter.

Il est tard quand vous entrez au théâtre, et tout le monde est arrivé déjà. Vous reconnaissez une ouvreuse qui vous sait par cœur et qui vous placera à votre fantaisie. Vous avez gagné ses bonnes grâces, et l'ouvreuse possède éminemment la mémoire du cœur. Sans lui rien dire, elle a deviné votre idée. Parmi les loges,

une est restée vide. Vous auriez là le premier rang, vous seriez libre, et pourtant ce n'est pas cette porte qu'elle va vous ouvrir. Plus loin, dans une baignoire, deux dames seules, ou bien une jeune femme avec son mari qui dort, ou encore un vieux bourgeois, flanqué de ses deux demoiselles, c'est là que l'ouvreuse vous introduit. Elle sait qu'au théâtre vous tenez moins à écouter la pièce qu'à jouir de la société; d'ailleurs, habitué fidèle, vous êtes blasé sur le répertoire, et vous vous contenterez de voir à peu près. Cette haute faveur n'est accordée qu'à un très-petit nombre de personnes. Il faut bien du temps et des attentions avant d'en venir là!

Pour éviter les rapports trop intimes, trop exclusivement complaisants de l'ouvreuse avec le public, et aussi, pour balancer les petits profits des hautes places avec les gros bénéfices des loges du premier rang, l'administration fait, de mois en mois, voyager ces dames du *paradis* à l'orchestre, et réciproquement. Cela n'empêche en rien que la liste une fois épuisée, ce roulement, à la façon des Cours royales, ne ramène auprès des fidèles de vieilles connaissances dont ils savent tirer bon parti. Les quatre ouvreuses du balcon de l'Opéra ont seules le privilége d'y demeurer à poste fixe. Encore est-ce un abus de l'ancienne direction que M. Veron

parle déjà d'abolir. Ce serait le moyen d'établir légalement ces distinctions aristocratiques, qui déjà dans le monde empêchent l'ouvreuse de l'Opéra de fréquenter l'ouvreuse du Vaudeville. C'est bien le moins que l'égalité règne entre des conditions semblables.

Dans tous les sujets, même les plus frivoles, il y a des choses graves à observer, surtout lorsqu'une société s'en va comme la nôtre, faute de moralité, de croyances religieuses et de foi en l'avenir. Par malheur, dans les conditions de ce titre, la transition serait trop brusque de quelques plaisanteries inoffensives à des tableaux d'une crudité plus qu'énergique. Je laisse à l'imagination le soin de parcourir à son aise le vaste champ des conjectures, ou plutôt à l'observation de combler une lacune forcée que je m'impose. Le résultat de ce travail facile, sur les mœurs de notre époque, paraîtra au moins inattendu. Qu'on essaie de suivre jusqu'au bout la donnée effleurée par ce titre : *une Ouvreuse de loges*, et dans tous les cris de vertueuse indignation contre nos bisaïeuls, il y aura quelque adoucissement. C'est dans l'étude sérieuse des mœurs modernes qu'il faut chercher la vérité des tableaux faits de nos jours sur l'histoire d'il y a cent ans. On entasse aujourd'hui des mémoires où l'on flétrit largement la corruption des derniers siècles; et

il se dépense tant d'indignation contre le vice en perruque poudrée, qu'il n'en reste plus contre le vice habillé par Staub!

Essayez donc de prendre l'ouvreuse sur le fait, moins dans ses attributions avouées que dans sa tâche officieuse; voyez tout; expliquez-vous tout ce mécanisme savant de placements et de places, tout ce trafic de positions relatives, et puis dites si nous avons beaucoup gagné à voiler d'une gaze nos vices publics et nos débauches secrètes. Je voudrais bien vous précéder ou vous suivre, mais encore une fois, je ne dis rien de peur de dire trop.

. . . .

Comme il faut en tout une moralité, je vais vous dire celle que j'ai trouvée. Le monde, c'est une baraque en planches où l'on joue la comédie sans spectateurs. Tous les hommes ont un rôle dans ce drame innombrable et éternel. Les uns se drapent à l'antique, d'autres rêvent l'avenir couverts d'habits retournés; ceux qui ont du flegme et des poumons déclament et sont vertueux; ceux qui n'ont que des passions et des vices se vautrent dans le grand bourbier malgré les sermons. Rousseau, le poète, vous a dit à peu près cela; vous savez par cœur sa belle épigramme. Ce qu'il a oublié de vous dire, c'est qu'il y a aussi des ouvreuses de loges à ce théâ-

13.

tre de confusion; ce sont ceux qui méprisent les hommes, qui servent leurs passions pour les exploiter, et qui font leurs affaires en ne s'occupant que de celles d'autrui. Ce sont, si vous voulez, les courtiers de mariage qui gagnent gros sur les adultères futurs; les courtiers de poivre et de cannelle qui trouvent un bénéfice dans les malheureuses spéculations de leurs clients; les agents-de-change qui achètent des châteaux en signant à leurs dupes des passe-ports pour la Belgique, et, enfin, les courtiers de révolutions, si bons ménagers de celles qu'ils ne font pas.

Paul DAVID.





UNE MAISON DE FOUS.

(MAISON DU DOCTEUR BLANCHE.)



Deux belles choses, deux choses curieuses à voir et à étudier dans notre vieille Europe: un palais de rois, une maison de fous.

De ces deux demeures, laquelle préféreriez-vous habiter? Les insensés qui vivent auprès des monarques sont trop méthodiques, trop monotones; ceux qu'on relègue à Charenton ou chez le docteur Blanche, me semblent moins à plaindre. On a pitié de leur état; ils mangent, à leur

gré, assis ou debout; ils saluent sans se courber jusqu'à terre; il leur est permis quelquefois d'avoir une volonté, de la manifester, de la soutenir. Ils parlent haut; ils contrôlent les actions du chef; ils résistent aux menaces, ils ne cèdent qu'à la force... Ce sont presque des hommes.

Dites-moi la vie des fous qui naissent et meurent dans les palais des rois; moi, je vous dirai celle des êtres qui s'agitent dans des cabanons. Il y aura peut-être de la morale dans mon récit. Je les ai vus d'abord avec effroi, puis avec intérêt, plus tard avec un sentiment de commisération qui n'était pas sans douceur. La raison nous est souvent funeste, en ce qu'elle nous éclaire sur nos maux, sans avoir la puissance de nous en guérir... Ces gens ne sont donc pas tant à plaindre, puisqu'ils n'ont pas toujours le sentiment de leur infortune.

Qui n'a point d'égal n'a point d'ami; c'est un axiome, vrai seulement pour ceux qui voient loin dans le cœur humain. Un ami me souriant d'un sourire de protection, me serrerait le cœur; je ne l'aimerais plus. Tant pis pour moi si je suis ainsi organisé. De l'amour, de l'amitié, voilà ma vie.

L'historique d'une maison de fous, tracé par un fou, est une chose assez bizarre. J'étais fou quand j'ai écrit ces pages... Ma raison revenue,

j'ai voulu les lire... Toût y est vrai, précis; il m'a semblé sage de n'y rien retrancher; c'est un portrait que je gâterais en le corrigeant; je vous le livre.

M. Blanche a trente-cinq ans. Sa taille est moyenne, son embonpoint atteste un corps robuste. Il a le verbe bref, rapide, acerbe. Un homme en parfaite santé serait toujours prêt à lui demander raison de la crudité de certaines expressions dont il a l'habitude de se servir; un fou les redoute et se tait devant les menaces. Une blessure grave reçue à l'œil droit donne à son regard un caractère équivoque, de sorte qu'on dirait qu'il médite, qu'il étudie, quand il ne fait que voir. Il produisit sur moi une fâcheuse impression; cela devait être : je me sentis sous sa verge de fer, moi qui n'ai jamais su obéir qu'à une volonté de femme...

Elle est grande, svelte, blonde, un peu pâle. Son regard est plein de bienveillance, il rassure. Le son de sa voix console; il y a de la poésie dans son langage. Elle a vu tant de misères, elle a entendu tant de gémissements! Elle sait plaindre. Ce n'est point une mère tendre; son âge vous défend cette douce illusion; ce n'est pas simplement une amie; vous éprouvez pour elle plus que de l'amitié, moins que de l'amour... Parlons peu de l'amour. J'ai habité plus de deux

mois la maison du docteur Blanche; fou et raisonnable, j'ai pu apprécier les qualités de la femme modeste et généreuse dont je vous parle. Cette femme est l'épouse du docteur. Vous voyez qu'on peut garder quelque souvenir aimable d'une maison de fous.

Je fus arrêté à six heures du soir, dans la rue de Grammont, par quatre robustes estafiers, qui s'emparèrent de moi par derrière, me serrant de leurs bras vigoureux. Je voulus essayer de me défendre... Vains efforts! J'étais malade, très - souffrant, à l'agonie. *Au nom du Roi!* Faut-il avoir le délire pour résister à cet ordre? Je n'avais point le délire, et pourtant je résistai; mais, en deux secousses, je me trouvai jeté dans une voiture, prête à me recevoir. Tout était bien calculé, prévu d'avance.

Le trajet fut long. Les estafiers causaient de la beauté de la ville, de la fraîcheur de la nuit; et si je soupirais, ils m'invitaient à montrer du courage, à être homme. Leçons de courage données par un mouchard! qui peut y croire? Un mouchard sait-il ce que c'est qu'un homme, si ce n'est pour l'arrêter par derrière? Je crois me rappeler pourtant que je leur dis que je n'avais pour eux aucune espèce de mépris... On fit bien de m'arrêter comme fou.

Nous cheminions lentement, car nous avions

des rues rapides à gravir; et déjà, dans ce cœur horriblement torturé par une passion violente, avait pénétré un autre sentiment, l'indignation. Être colleté par un mouchard! quel outrage! Aux jours des émeutes j'avais éprouvé un semblable affront. Sans existence morale, le mouchard est l'homme du pouvoir; lâche, il est l'homme de la force. Je me trompe, le mouchard est l'homme le plus courageux du monde, puisqu'il brave ce que les autres redoutent le plus, le mépris public.

Cependant nous arrivâmes à la porte de la maison de santé; et je me rappelle les plus petites circonstances de ces lentes heures qui me torturaient si cruellement. Nous avons tant de fibres pour la douleur! Je croyais entrer chez un juge d'instruction, chez un procureur du roi. On me l'avait vingt fois répété en route, en me parlant de poignards, d'incendie, de meurtres. J'écoutais mes gardiens en homme qui regrette de n'avoir pas fait assez pour justifier les rigueurs dont il est l'objet; et quand j'interrogeais mes souvenirs confus, j'étais presque furieux d'avoir eu assez de raison pour ne pas briser tous les liens qui m'attachaient à la société. Le désespoir, comme la douleur, a ses degrés.

Après avoir traversé une petite cour ombragée par quelques arbres au feuillage triste et

sombre, je pénétrai dans une vaste salle, occupée presque en entier par une table en fer-à-cheval. Je supposai, au premier coup d'œil, que c'était la salle de la question, et je cherchais déjà, d'un regard curieux et ferme, les instruments des tortures... On me pria poliment d'avancer.

Quel tableau!... Des figures souffrantes, des figures hébétées, des figures riant sans gaîté, pleurant sans larmes, une seule figure de pitié, celle de madame Blanche; et tout cela aggloméré pour ainsi dire dans un espace de dix pieds carrés... Ma tête n'y était plus, je crus rêver; je voulais savoir, je craignais d'apprendre; vous voyez que j'avais un peu de raison.

J'eus le temps d'observer. La faiblesse de mon corps donnait, je crois, de l'énergie à mon âme. Un petit homme, rond, rouge, bourgeonné, étendu sur un fauteuil, me regardait avec des yeux stupides, et riait de mon teint cadavéreux. De quoi riait-il? Déjà deux fois j'avais détourné ma vue de cette figure bêtement moqueuse, ignoblement sardonique, tandis que mon homme me lorgnait toujours en souriant. Je crus à une lâche provocation, et déjà ma main de fer planait sur sa joue, quand une voix douce et compatissante me pria de m'asseoir. Une voix de femme pouvait seule avoir de l'empire sur moi; j'obéis,

mon courroux s'éteignit, et j'écoutai, assez calme, la fin d'une sonate qu'exécutait sur un piano une pensionnaire d'une vingtaine d'années. Madame Bel... était folle quand elle ne jouait pas du clavecin. Je l'appris plus tard.

Mais où étais-je donc?... Le procureur du roi ne venait point, et un profond silence régnait dans la chambre voisine, où je devais, d'après mes idées, être soumis à de rudes épreuves.

Conduisez monsieur dans son appartement, dit la fée bienveillante à un domestique qui ne m'avait pas quitté un instant. Je suivis en automate; et, après avoir traversé deux ou trois corridors, monté deux ou trois escaliers, on me poussa vigoureusement dans une chambre à croisée bardée de grillages et de lourds barreaux. Un lit de fort mince apparence, deux chaises, une camisole de force, voilà tout l'ameublement.

Le domestique s'était adjoint un de ses camarades; et tous deux, froids, impassibles, me regardaient en hommes habitués à voir des hommes comme moi. — Que faites-vous ? que voulez-vous ? — Nous sommes ici pour servir monsieur. — Je n'ai besoin de rien, laissez-moi. — L'ordre nous a été donné de ne point quitter monsieur. — Le procureur du roi viendra-t-il bientôt ? — Il ne peut tarder. — Il fera bien s'il veut que je

lui réponde, car je perds mes forces; et pourtant je cherchais un aliment à ma rage.

Je me couchai à demi habillé.— Si monsieur veut bien, nous avons dans ce vase de l'eau d'orge? — Pourquoi de l'eau d'orge? — M. Blanche l'a ordonné. —.Où suis-je donc? — Chez M. Blanche....

Le bandeau tomba : je me croyais conspirateur; je me reconnus fou !...

J'eus honte, je pleurai... Non, ce n'était pas de honte, c'était encore d'amour; et, quand je me vis là, là, seul, en face de cette croisée à barreaux, en face de ces deux figures sans amitié comme sans haine, en face de tous mes souvenirs de bonheur et de regrets; quand j'eus reconnu la puissance de ceux qui m'enchaînaient et la faiblesse de la victime; lorsque, calculant la longueur des heures, l'éternité des minutes, et que ces murs froids, insensibles, m'eurent répondu : *Voici ta place!* je me vis fou, fou à tout jamais, fou par elle, fou d'amour, la plus épouvantable, la plus poignante, la plus hideuse des folies....

Je me rappelai alors tout ce qui m'avait attiré là, et je fus étonné de ne pas me sentir les bras liés, les pieds liés, la gorge dans un collier de force. J'étais fou furieux.

Oh ! qu'il n'avoue point sa folie, celui à qui

l'ambition bouleverse les idées ! qu'il cache avec soin son délire frénétique, celui que l'avarice, la haine, la soif de la vengeance conduisent à Charenton, à Bicêtre, ou chez le docteur Blanche ! .... Mais moi, fou d'amour, je puis le dire, je puis l'avouer sans rougir. Voyez aujourd'hui; je suis calme, je raconte mes maux passés; et il faut que la violence de mon mal ait été bien grande, pour que les plus légères impressions y aient laissé des traces si profondes. C'est un cauchemar qui brûle même après le sommeil; c'est une balle qui vous brise un membre, et dont vous ne ressentez l'atteinte que longtemps après la blessure... Aux jours de la raison, les instants de la folie se retracent comme dans un miroir. ... Ne dites point que cela ne peut être; je l'ai senti, éprouvé.

M. Blanche entra.... Je me préparai courageusement aux douches; car son langage, loin de me rassurer, glaça le peu de sang qui me restait. Il me parla de meurtre, d'assassinat, d'incendie; c'étaient les mots donnés.... Je le crus fou lui-même; et, toujours fidèle à mon naturel compatissant, je le plaignis, moi, moi que personne ne semblait plaindre.

Toute la nuit un homme cria à mes côtés; c'était un fou qui demandait sa liberté... Moi, je regardais les murs, les barreaux, et j'avais

mille vies pour souffrir, pas une main pour briser.

Cette nuit dura je ne sais combien de siècles; le plus léger mouvement de mes gardiens me faisait tressaillir dans mon lit.... Je me levai. L'on me mit dans un bain; et, pour la première fois depuis long-temps, mes yeux s'arrêtèrent sur une glace. Ma figure, entièrement bouleversée, me causa une émotion indéfinissable. Je pleurai; je sentis des larmes de feu sillonner mes joues; et quand je pensai qu'on était sans pitié pour de pareilles souffrances, la rage me saisit au cœur.... Je ne me rappelle plus rien, sinon que je revis encore madame Blanche, que ma rage s'éteignit, que mes larmes coulèrent moins amères, moins brûlantes, et que je demandai des livres. J'aurais eu du plaisir à parcourir un dictionnaire, les chiffres d'une table de logarithmes, des mots sans suite, des phrases privées de sens, comme celles des êtres qui m'entouraient, qui m'entourent encore aujourd'hui, et pour lesquels j'éprouve une pitié si vraie, hélas! et si stérile.

M. Blanche revint auprès de moi. Ses paroles de raison calmèrent un peu l'effervescence de mes idées : je ne pensai plus au suicide; et pourtant, à mes côtés, réfléchissait tristement, enveloppé dans un manteau brun, un homme de vingt-

cinq à trente ans, que le feu de deux pistolets n'avait pu tuer. Les balles avaient traversé la mâchoire supérieure et étaient sorties entre les deux yeux.... Il y a des êtres cruellement poursuivis par le destin! Cet homme vit encore.

Un autre homme, à la figure riante, à la mise soignée, au sourire gracieux, vint s'asséoir près de moi, en me demandant des nouvelles de ma santé. Je ne sais pas trop ce que je répondis; mais lui, prenant un violon, joua des variations sur un thème connu, avec une grande vigueur et une précision remarquable. Je crois que je lui adressai quelques compliments.—Oh, oh! me répondit-il, j'ai bien d'autres talents! Je suis le fils de Joséphine et de Jésus-Christ, et je me rappelle parfaitement avoir été Gengis-Kan, Mahomet et Napoléon... Et vous, monsieur, vous souvenez-vous de ce que vous avez été?... Votre cervelle, en passant dans le crâne d'un autre... Madame Blanche lui imposa silence, et il se tut en riant.

Encore un sentiment de pitié pour un malheureux! car ici il faut plaindre tout le monde.

J'eus la permission de me promener dans la cour, puis dans le jardin.... Je vis, je reconnus, j'étudiai presque; je puis décrire, car j'ai toute ma raison.

Au haut de la butte Montmartre, sur un tertre dominé par les bras gigantesques de plusieurs

moulins à vent, est un édifice irrégulier de quelque apparence, dont la façade blanche, assez élégante, appelle les regards des curieux. Un rez-de-chaussée, un premier et un second étage, quatorze croisées, dont plusieurs à barreaux, d'autres à grillages, voilà l'aspect de *l'hôtel*. Deux petites ailes latérales, dont celle de gauche est habitée par le docteur et sa famille, semblent ajoutées au principal corps de logis; un peu de verdure à côté de la grille, voilà la cour.

Le derrière de la maison a également deux étages, et donne sur un jardin à l'anglaise, petit, mais agréable. Les malades, les idiots, les fous, s'y promènent à volonté; ceux dont la folie est dangereuse sont séparés des autres par une haute palissade de planches, qu'ils ne peuvent ni franchir, ni abattre. D'un côté la douleur, de l'autre le désespoir; ici, les souffrances morales dans ce qu'elles ont de plus poignant; là, les douleurs physiques et les affections de l'âme dans ce qu'elles ont de plus triste. On répand des larmes amères dans la première enceinte; l'autre a des crises plus sombres, plus corrosives.... J'aime mieux le mal qui ôte la raison.

Presque chacune des chambres du local que je visite rappelle des drames à déchirer le cœur. Ici a gémi pendant long-temps, et gémit encore, un Portugais de naissance, dont le frère,

âgé de douze ans, fut pendu à Coïmbre, *complice d'un projet tendant à renverser la forme du gouvernement.* — Que ferons-nous de cet enfant? dit le grand-juge à une femme; il n'a que douze ans. — Douze ans! répondit-elle; tant mieux! qu'on le pende vite, il ira souper avec les anges.... mais que son frère, un peu plus âgé que lui, assiste au supplice, au pied de l'échafaud.... La femme qui commandait cet assassinat était la mère de don Miguel. L'enfant fut pendu; et le frère, témoin de cet horrible spectacle, en perdit la raison. Les soins et l'habileté de M. Blanche lui rendirent la santé, qu'il reperdit plus tard, sans cesse poursuivi par le cadavre de son frère cadet balancé dans les airs.

Voici encore une chambre historique... Elle a gémi, pendant de longs jours et d'éternelles nuits, entre ces quatre murs sans ornements, une femme héroïque, qui devint folle à force de bonheur... Madame Lavallette a pleuré là, sur cette couche de misère. Sir Robert Wilson, Bruce et Hutchinson arrachèrent le mari au plomb royal.... Gloire à eux! le comte est mort aujourd'hui, et madame de Lavalette doit à M. Blanche une guérison presque miraculeuse.

Voyez-vous cette jolie cellule, au rez-de-chaussée, donnant sur le jardin? regardez cet homme qui la parcourt d'un pas égal et précipité, c'est

le général Travot. Condamné à mort au retour des Bourbons, il dut à leur *clémence* une commutation de peine, une prison à perpétuité. Sa raison s'aliéna; il prit en haine le genre humain, et le voilà maintenant rudoyant qui le touche, heurtant qui lui parle, se fâchant aussi contre le docteur, et sifflant sans cesse les airs patriotiques de la révolution de 93... C'est tout ce qui lui reste de ses souvenirs... Ne présentez pas la main au général Travot; il vous frappera.

Ce jeune homme à la figure mélancolique, et pourtant spirituelle, est un idiot. Maître d'une fortune considérable, il se précipite avec bienveillance vers toutes les personnes qui l'entourent : *Comment vous portez-vous ?... Très-bien... Moi aussi; j'en suis enchanté...* et il vous quitte. Un peu de raison et moins de fortune, voilà un homme; aujourd'hui c'est un idiot.

Quant à son voisin, c'est le recueillement du chartreux accroupi à côté de sa fosse; c'est le dernier adieu de la vierge amoureuse, qui quitte le monde pour le cloître; c'est la stupidité de la brebis qu'on porte à l'abattoir, c'est la dernière réflexion du misanthrope qui va se suicider.... Il regarde ses pieds, et le voilà, toute la journée, le front baissé et l'œil fixe. Il lève la tête, et pendant des heures entières sa tête et son corps sont immobiles.... S'il marche, on

dirait un automate mû par des ressorts cachés; quand il s'assied, c'est que l'horloge n'est plus montée.... Ce jeune homme s'appelle Adolphe; il est riche aussi. Selon toutes les apparences, il vivra long-temps, et il mourra comme il a vécu, sans regret, sans soucis, sans amour. Qu'a-t-il fait pour être ainsi favorisé du ciel?

Pauvre femme! quelle sombre mélancolie répandue sur ses traits! Elle n'aspire qu'à se tuer; et pourtant elle joue avec des couteaux, avec des rasoirs, avec des fourchettes aiguës. Pourquoi? Ce n'est pas ainsi qu'elle doit disparaître! Elle s'est déjà deux fois précipitée dans un puits; elle ne veut mourir qu'ainsi; toutes les autres morts l'épouvantent; celle-là seule la rassure, la console. Si vous lui parlez d'un puits, elle vous sourit, elle vous caresse, elle est votre amie. Ne lui parlez pas d'autre chose, elle ne vous comprendra pas, ou elle vous fuira. Mais un puits!... Je lui parlais souvent de puits, moi; aussi j'étais son chéri, son intime. Quelle bizarrerie! J'aime jusqu'à l'affection des fous.

Je ne vous dirai que quelques mots de la sœur d'un de nos comédiens, à qui les Jocrisse ont fait une si belle réputation, et dont la probité égale le mérite. Sa folie n'est point dangereuse, mais fort originale; elle craint de mourir de faim, et seulement après ses repas. Il est rare

de voir un si petit corps engloutir tant d'aliments; et, dès qu'elle est sortie de table, ses larmes coulent en abondance, ses plaintes accusent l'avarice du genre humain, et ses cris assourdissent toute la maison.

Eh bien! je suis moins ému de ces cris et de ces larmes que des éclats bruyants de cette jeune mère qui, nu-tête, parcourt sans cesse le jardin, en sautant, poursuivie par une idée heureuse. Le rire sur les lèvres d'un agonisant ne me déchirerait pas autrement le cœur.

Voilà pourtant; tous ces êtres dont je vous entretiens, et vingt autres encore se parlent tous les jours, se croisent dans tous les sens, se donnent la main, se caressent parfois... La voix de M. Blanche les arrête au milieu de leur désordre, celle de madame Blanche les calme comme par enchantement; et c'est un spectacle consolant que celui de tant de créatures réunies dans un salon, obéissant, timides et craintives, à des ordres donnés sans rudesse, à des invitations faites d'un ton paternel. On dirait de la magie.

On déjeune à dix heures, on dîne à cinq. Des mets sains et choisis sont servis par M. ou madame Blanche. C'est un pensionnat, moins le brouhaha de nos colléges. Le maître seul a la parole; le reste se tait. Les sourds-muets n'ob-

servent pas un silence plus religieux; les frères de la Trappe ne devaient pas manger autrement. Il y a des exceptions; mais alors les gardiens font leur devoir, et les camisoles et les douches ramènent l'ordre.

Après le repas, on se réunit ordinairement dans un vaste salon, où le fils de Jésus-Christ et de Joséphine fait de la musique. Là encore vous retrouvez, étendu sur un fauteuil, et riant d'un rire malin, comme s'il venait de gagner un prix à une course de New-Market, cet Anglais blafard et bourgeonné que j'eus tant envie de souffleter le jour de mon arrivée. On dirait un pacha qui attend sa favorite; on jurerait un auteur après un premier succès au Gymnase ou au Vaudeville : mais point. Cet homme croit qu'on lui parle sans cesse à voix basse, et rit des propos qu'il entend.... Heureuse folie qui ne se nourrit que d'idées gracieuses!...

Que de douleurs corrosives ont hurlé dans ces chambres à barreaux de fer! que de misère humaine s'est dessinée avec sa hideuse nudité dans ce jardin aujourd'hui sans verdure! Il y a plus de dix ans que cet homme le parcourt chaque matin et chaque soir, à certaines heures indiquées, et de longues années encore sont promises à ses forces physiques. Son œil est vif, ses mouvements rapides, son corps robuste égale-

ment insensible aux chaleurs de l'été et aux vents glacés de l'hiver. Pour lui il n'y a qu'une saison, celle de la souffrance. Une âme ardente a dévoré sa raison. Il voulait soulager le genre humain, l'arracher à ses calamités; c'était son rêve de toutes les minutes; il devait devenir fou. Le voilà aujourd'hui; il ne caresse plus sa chimère; au contraire, il a les hommes en horreur, il les fuit, il les repousse, il les croit tous ses ennemis. Celui qui le regarde l'outrage; celui qui l'interroge irrite ses muscles, fait battre violemment ses artères. Le malheur des autres a fait son malheur... Cette folie est rare, n'est-ce pas?... Une vie séculaire attend ce misanthrope: cent ans de souffrances, quand on peut tant souffrir en une minute!!! Oh! quelle éternité de joies pourra jamais le payer!

Je voulais consigner dans cette rapide analyse une foule d'anecdotes intéressantes dont chaque mur et, pour ainsi dire, chaque pierre de la maison que j'ai habitée gardent le souvenir. Je voulais vous parler aussi de cette madame de Cal......, dont le talent sur le piano est égal à celui de nos plus habiles professeurs, et qui dépense en imprécations, sous des barreaux, depuis bien des années, une vie forte et courageuse. Elle donnait un bal; en reconduisant une de ses amies, elle fit un faux pas et roula le long de

son escalier. Le lendemain, elle cessa de sourire, de donner des fêtes... Ne pourrais-je pas aussi jeter quelques larmes sur cette bonne madame ***, mère d'un brave général, aide-de-camp du ministre de la guerre? Sa folie est périodique: pendant six mois, c'est la douceur, la bonté et la religion dans ce qu'elles ont de plus touchant et de plus suave; une heure suffit pour porter le désordre le plus épouvantable dans une tête et dans un cœur auprès desquels vous étiez à l'instant si bien à l'aise. Misère humaine!

Écoutez cependant une anecdote dont tous les personnages vous sont connus, à vous qui hantez les grandes maisons et assistez à de brillantes fêtes. Je tais les noms de mes héros; c'est tout ce qu'ils ont droit d'exiger de ma discrétion.

Rosalie (elle ne s'appelait point Rosalie) fut conduite ici, il y a quelque temps, par un homme d'une trentaine d'années et confiée aux soins spéciaux de M. Blanche. Il n'y avait point de délire dans sa tête, et la fréquence de son pouls n'était pas assez grande pour faire supposer au docteur que l'indisposition annoncée par le battement des artères, fût la cause première de l'arrivée de la jeune femme... Le lendemain, la raison de Rosalie disparut; et M ***, qui l'avait conduite la veille, pria M. Blanche d'essayer quelques remèdes. Celui-ci, étonné de la recom-

mandation, engagea le protecteur à s'en rapporter à ses soins, et commença un traitement.

Trois mois s'étaient écoulés, et Rosalie était toujours folle. M *** revint avec son frère. Certains, dirent-ils, de l'inefficacité des efforts du docteur, ils étaient d'avis d'envoyer Rosalie à Charenton, attendu qu'ils n'avaient point assez de fortune pour payer plus long-temps une pension trop forte. — Je vous réponds de sa guérison, leur répondit M. Blanche, si vous me la confiez pendant deux ou trois mois; et, pour partager avec vous une bonne action, je consens à ne recevoir de vous que mes déboursés. Mais, sur quelques représentations des deux frères, qui tendaient à enlever de cette maison celle à laquelle ils avaient paru d'abord prendre un si grand intérêt, le docteur leur déclara qu'il ne voulait point la leur livrer, et qu'il la garderait à ses frais.

Après avoir vainement combattu cette généreuse résolution, MM *** se retirèrent, et M. Blanche redoubla de soins pour obtenir un heureux résultat. Ce résultat eut lieu au bout d'un mois; Rosalie vécut et pensa.

L'œuvre charitable du docteur étant commencée, il prit à cœur de la mener à bon port. Ses attentions délicates, ses prévenances, les politesses affectueuses de madame Blanche, ar-

rachèrent enfin à la jeune fille le secret de ses tourments. Séduite par M *** cadet, et persécutée par les assiduités du frère aîné, le premier par faiblesse, le second par vengeance, ils résolurent de cacher aux yeux du monde une grossesse que Rosalie ne pouvait guère plus déguiser. Aidés dans leurs projets par un troisième complice, c'est chez ce dernier qu'ils conduisirent l'infortunée, le jour où elle mit au monde son enfant... Elle avait été portée dans cette maison, la nuit, dans un fiacre; et là aussi naquirent dans son âme les premiers soupçons d'une perfidie. C'était le frère du séducteur qui l'avait accouchée; et lorsqu'elle demanda à embrasser son enfant, on lui répondit qu'il était mort... La voilà folle.

Dès que M. Blanche l'eut rappelée à la raison, Rosalie, toujours sous l'influence de sa première tendresse, demanda à embrasser son amant... — Hélas! madame, lui dit le docteur, voilà près d'un mois qu'il n'est venu ici. — Lui! — Oui, madame; et je ne dois pas vous cacher que je suis révolté de sa conduite à votre égard. — Expliquez-vous, je suis calme. — Non seulement je ne crois pas que M *** vous aime encore, mais je suis convaincu de sa résolution de vous fuir à jamais. Vous êtes ici malgré lui, malgré son frère; et si vous me promettez d'entendre, sans que votre délicatesse en soit bles-

sée, un aveu pénible à vous faire, j'ajouterai qu'ils ont refusé de payer votre pension. — Docteur, mon enfant n'est pas mort, s'écria cette mère au désespoir. Permettez-moi de sortir, docteur; dans une heure, je saurai toute la vérité. Oh! laissez-moi sortir!

Rosalie, suivie par une personne de confiance, et guidée sans doute par ce puissant instinct qui ne trompe jamais une mère, descend rapidement la butte Montmartre, parcourt diverses rues dont elle ignorait le nom, et s'arrête un instant devant une porte cochère qu'elle franchit d'un pas sûr... Elle monte trois étages, elle s'attache au cordon d'une sonnette; un homme paraît; c'est l'ami chez lequel elle est accouchée. — Monsieur, mon enfant! — Mais, madame...— Mon enfant, vous dis-je... et toute une âme maternelle est dans sa voix et dans son regard. — Madame, votre enfant est mort. — Vous mentez; mon enfant n'est pas mort; et si, sur-le-champ, sans ajouter une parole, sans faire un geste, sans exprimer un regret, vous ne me dites où est mon enfant, vous êtes arrêté, perdu, déshonoré. — Calmez-vous, madame, calmez-vous, je vous prie; et puisque vous savez qu'il n'est pas mort, je ne vois pas d'inconvénient à vous avouer que, d'après les ordres de de M *** aîné, il a été porté, tel jour, aux

Enfants-Trouvés, où il est inscrit sous tel numéro. — Mentez-vous ? — Je dis vrai.

Rosalie est déjà aux Enfants-Trouvés... Oui, voilà bien le numéro de son fils ; la bienheureuse mère n'a pas tout perdu, son enfant lui reste... On ouvre un second registre...—L'enfant est mort peu de jours après son entrée à l'hôpital!...

L'infortunée est ramenée mourante chez M. Blanche, qui apprend alors les détails de cette hideuse persécution. L'honneur et la délicatesse de celui-ci ne balancent pas une minute. —Rassurez-vous, dit-il à sa protégée; et si vous voulez me charger de la direction de cette affaire, j'ose me flatter qu'elle aura pour vous une heureuse issue. M'autorisez-vous à agir?... Rosalie lui confia le soin de son avenir, et M. Blanche se prépara au rôle qu'il allait jouer.

Dès le lendemain matin il écrit aux deux frères *** une lettre d'une grande sévérité, et finit en leur déclarant que si, dans deux heures, ils ne sont pas chez lui, c'est au procureur du roi qu'ils auront à rendre compte de leur conduite.

Ils furent exacts. M. Blanche leur reprocha la cruauté de leurs procédés envers une infortunée qu'ils avaient voulu perdre après l'avoir déshonorée ; il accusa le plus jeune des deux

frères d'une coupable condescendance à de funestes conseils, reprocha à l'aîné ses persécutions amoureuses auprès de Rosalie, même après avoir appris qu'elle était déjà victime du lâche amour de son frère, et leur déclara que si le lendemain, à la même heure, ils ne lui apportaient pas 40,000 francs, comme un bien faible dédommagement des malheurs de Rosalie, il prendrait, lui, une détermination qu'il avait d'abord repoussée, pour ne pas vouer au mépris général un nom jusque-là recommandable. Du reste, ajouta M. Blanche, vous avez à opter entre cette proposition et votre mariage avec la jeune femme que vous avez séduite. Vous la connaissez, vous savez si elle fera céder son indignation à ses devoirs, ou peut-être encore à son amour, et je ne doute point qu'en prenant ce dernier parti vous ne me remerciiez un jour de vous l'avoir généreusement proposé.

Les conseils du frère aîné l'emportèrent sur les exhortations de M. Blanche, et le lendemain, en effet, celui-ci reçut quarante billets de banque de mille francs qu'il se hâta de présenter à Rosalie.

Non, monsieur, lui dit la jeune délaissée; je sais être pauvre et malheureuse; je ne veux point d'argent, je n'en accepterai pas. Si M *** me refuse sa main, mon parti est pris irrévocablement, je me tuerai.

Cette réponse fut sur-le-champ rapportée à M ***. M. Blanche y ajouta quelques nouveaux conseils qui déterminèrent enfin une résolution équitable. Le séducteur de Rosalie épousa sa victime; et tous deux aujourd'hui, heureux du présent, tranquilles sur l'avenir, n'interrogent le passé que pour en effacer les heures d'alarmes. Rosalie se souvient toujours qu'elle a été folle d'amour; elle le dit à ses amies, elle leur raconte ses émotions, ses minutes d'espérance, ses journées d'angoisses, et je lui ai entendu souvent répéter qu'une pareille vie n'était pas sans quelque douceur... Ne la croyez pas; elle ment pour épargner des remords à son mari.

Maintenant votre cœur ne se serrerait-il pas à la vue de cette salle triste, silencieuse, où arrivent, agités par de brûlantes convulsions, ou inaccessibles aux plus violentes secousses, une douzaine d'hommes (sont-ce des hommes?) qui se retrouvent chaque jour sans joie, sans sourire, sans pitié les uns pour les autres?... Voyez ce corps maigre et élancé, c'est celui de monsieur Four..., docteur habile et studieux, que l'amour de la science et des voyages entraîna dans les forêts et les savanes de l'Amérique, et qui, riche de ses souvenirs et de ses précieuses collections, fut arrêté par des sauvages, pillé, maltraité, laissé pour mort sur le sable. Plus

tard, il arriva à New-York, privé de sa raison. L'effroi, et le regret d'avoir perdu le fruit de tant de peines, tuèrent les brillantes facultés de Four...; il fut enfermé dans les cabanons de New-York, où le général Lafayette, dans son dernier voyage aux États-Unis, le reconnut pour le fils d'un de ses amis, et d'où il le ramena en France. Le voilà aujourd'hui, l'œil fixé vers le ciel, le sourcil menaçant, les bras croisés sur la poitrine, immobile, et dans l'attitude d'un homme de cœur qui attend le coup de la mort. Ses accès de rage sont fréquents, et la vigueur de plusieurs gardiens est nécessaire pour l'assujettir à la camisole de force... Je voyais Four... presque tous les jours; et, presque toutes les nuits, lorsque je me trouvais seul dans ma chambre, c'était lui sur qui je reportais le plus de pitié.

Un mulâtre, jeune et vigoureux, est également renfermé dans ce salon de misère et d'abrutissement; son amour désordonné pour l'architecture l'a conduit à la *maison Blanche*, d'où il ne sortira que pour être porté dans le champ voisin, semé de dalles de marbre et de petites croix noires, qu'il peut voir à toute heure de sa croisée à barreaux. La folie de cet homme est extraordinaire; il ne se plaît que debout sur une chaise, ou hissé sur l'âtre de la cheminée. L'en faire descendre, c'est exciter sa colère et vous exposer à sa fureur; laissez là cet infortuné; son

sourire est l'indice d'une douleur aiguë, ses caresses, le prélude de violences extrêmes; ne le voyez point sourire, empêchez qu'il vous tende la main.

Voici encore un jeune homme, qu'un second mariage de sa mère a arraché à la société. Il était amoureux et jaloux de celle qui lui avait donné le jour; il a mérité sa place ici. C'est un rusé adolescent sur qui l'œil des gardiens doit être constamment ouvert. Hier en passant dans la cour, il aperçut la porte de la grille entr'ouverte; aussitôt, se débarrassant de ses satellites sans défiance, il s'élance vers la rue, et se sauve dans la campagne. Mais les domestiques de la maison sont lestes aussi, et peu de temps après, le fugitif se trouva sous une douche rapide et glacée qui lui fit doublement regretter le peu de succès de son escapade. — Où alliez-vous ? lui dis-je. — J'allais me noyer. — Où donc ? — Oh ! je vois le canal tous les jours. — Et pourquoi vous noyer ? — Parce que je suis malheureux. — Vous sentez donc votre malheur ? — Que trop ! — Qui le cause ? — Des souvenirs. — Lesquels ? — Vous êtes un scélérat, si je vous tenais sous ma main, je vous étranglerais. — Vous êtes bien honnête. — Laissez-moi, je vous prie. — Je ne veux rien faire qui puisse vous affliger ; adieu. — Au diable ! — Merci...

Il y a dans le salon de Four... un vieillard

qui ne sourit que lorsqu'on lui gratte la tête. Il cesse d'être fou pendant l'opération, hors de là c'est un idiot, et parfois un furieux. Presque toujours j'ai trouvé à ses côtés un original fort paisible, sans cesse armé d'une poignée de petites verges qu'il regarde avec amour. Vous croyez peut-être que c'est un vieux maître d'école veuf de ses jeunes élèves; point. Sa folie est cela; sans but, sans souvenir, sans suite dans ses sensations, il demande en se levant une poignée de baguettes, et il y aurait de la cruauté à les lui refuser, puisque sans elles il est bruyant, brutal et quelquefois même dangereux.

D'autres fous sont là, sur des chaises, sur des canapés. Le fils de Jésus-Christ, qui se dit depuis quelques jours le père de Dieu, vient les voir souvent, et les égayer par les accords de son violon. J'ai remarqué que les fous sont sensibles à la musique; à moi elle me déchirait le cœur.

Curieux, détournez vite vos regards de l'appartement des femmes! ma plume se refuse à retracer tant de misère, tant de douleurs. Si vous allez visiter la *maison Blanche*, fuyez d'un pied rapide cette salle hideuse, où la faiblesse se trouve aux prises avec ce que les passions ont de plus corrosif...

Croyez-vous aussi que je veuille vous conduire dans tous les sentiers de cette maison de deuil pour quelques-uns, d'espérance pour beaucoup d'au-

tres? Non; la *maison Blanche* a ses secrets que tout le monde ne doit pas connaître, et je ne peux pas trahir des secrets confiés à ma raison, car ma raison revint tout entière un beau jour. Un seul remède avait la puissance d'opérer le miracle : ce remède, c'est *elle* qui me l'apporta; et depuis lors, sans honte, sans regrets, j'ai dit tout ce que j'avais éprouvé.

JACQUES ARAGO.





LES TROIS LECTURES.



I.

—« Eh bien ! quand nous liras-tu donc ta pièce ? disait, au foyer de l'Odéon, Gabriel Dercy au jeune Amaury Prévannes.

—« Mais quand vous voudrez, mes amis, ou plutôt quand mon poêle sera posé ; car vous pourriez courir le risque d'être doublement gelés, dans mon temple aérien.

—« Voilà bien le vrai poète, s'écria Stanislas, le

prosateur le plus fécond de l'époque; le grenier n'est pour lui qu'un temple aérien, dont le poêle est l'autel, et la fumée, l'encens. Nos pères avaient bien raison de le laisser vivre ainsi près du ciel, de cette patrie des inspirations vers laquelle leurs yeux ne s'élèvent jamais sans en rapporter quelque image. Cela valait mieux pour le talent que la bourgeoise opulence de nos auteurs d'aujourd'hui. La verve ne vit que de luxe ou de misère; le bien-être l'étouffe. Je m'étonne qu'Amaury échappe à ce malheur, lui dont le père est riche.

— « Sans doute, il est riche, reprit Amaury; mais, comme il ne me donne rien, je me trouve absolument dans la même position que ceux qui manquent de tout.

— « Ne t'en flatte pas, dit Gabriel; tu peux faire des dettes, et ce plaisir-là vaut une fortune.

— « Hélas! cette noble ressource, je l'ai déjà épuisée, c'est pourquoi je cherche à me faire un revenu avec mes ouvrages. A quoi servirait l'esprit par le temps qui court, s'il ne servait à gagner de l'argent?

— « Voilà qui nous révèle votre sujet, dit un jeune publiciste, que l'étude de l'économie politique rendait prompt à saisir les résultats, comme à deviner les moyens. Vous venez sans

doute de mettre en scène une de ces aventures scandaleuses dont les noms propres font l'intérêt principal, et assurent le succès? C'est maintenant la seule exploitation qui rapporte.

— « Dieu m'en garde, s'écrie Amaury; spéculer sur la publicité d'un secret de famille, d'un malheur, du suicide d'une jeune femme, de la démence d'une autre, dont les parents et amis sont là, dans la salle, témoins de l'accusation ou de la profanation de toutes les célébrités qu'ils honorent! Non, jamais; ma plume se refuserait à trafiquer de semblables noms, et j'aime trop l'art dramatique pour contribuer à le perdre par une telle dégradation. Je vous l'affirme, encore quelques succès de ce genre, et les théâtres sont morts; car ces représentations scandaleuses ressemblent aux convulsions d'une prochaine agonie : c'est le noyé qui s'attache aux bords les plus fangeux pour résister au torrent qui l'entraîne; mais c'est en vain; un bras secourable peut seul le sauver.

— « Eh bien! sois ce sauveur dramatique, dit l'élégant Alfred; fais-nous quelque bon ouvrage bien neuf, bien triste, bien gai, écrit et pensé à la mode, et nous t'applaudirons de manière à décourager toutes les cabales; mais point de ces expositions par demandes et par réponses; plus de ces rêves obligés, où le cinquième acte

apparaît tout entier; plus de ces reconnaissances prévues, de ces victimes qui se moquent de la mort, et veulent que je m'intéresse à la leur; plus de ces générosités de convention, de ces remords bavards, de ces rimes banales qui assoupissent l'oreille de leur bruit monotone; enfin, choisis dans le vrai sans tomber dans le grossier, emploie la terreur sans donner dans l'horrible, et je te garantis de nombreux applaudissements; car le public n'a pas si mauvais goût que messieurs les auteurs le prétendent.

— « C'est bien mon avis, reprit Amaury, et tu verras que j'ai cherché à m'approcher le plus possible de ce vrai, qui est aujourd'hui la première condition d'un ouvrage; mais le malheur est, mon ami, que le vrai d'une coterie n'est pas le vrai d'une autre, et qu'il n'est pas toujours facile de distinguer lequel est le faux. Enfin, vous avez tous des talents remarquables, un esprit éclairé, et une sincère amitié pour moi, vos conseils me guideront. Je me soumettrai à votre jugement, si sévère qu'il puisse être; et je vous fais d'avance les arbitres de ma destinée littéraire. »

Alors tous les membres de ce nouveau jury dramatique se rapprochèrent d'Amaury, pour lui donner l'assurance du vif intérêt qu'ils portaient à l'auteur et à l'ouvrage; on prit jour

pour l'entendre; c'était à qui montrerait le plus d'impatience, et M. Prévannes eut peine à obtenir deux jours pour donner au fumiste le temps de mettre sa chambre à un degré de température supportable.

A peine Amaury fut-il rappelé dans la salle par le bruit des applaudissements qu'on accorde toujours aux beaux vers de M. Soumet, que ses amis, restés dans le foyer, se mirent à discourir sur le jeune talent qu'ils venaient de flatter.

— « Un drame en cinq actes et en vers! disait l'un; cela me paraît bien fort pour ce pauvre Amaury! Parce qu'il a fait quelques jolis articles dans les journaux, il croit pouvoir tout entreprendre; mais il verra la différence qu'il y a entre la facilité d'amuser des badauds qui déjeunent à la fourchette, et le talent d'intéresser un parterre qui a mal dîné.

— « Ils sont tous comme cela, disait le seul classique du groupe; ils prennent le dédain pour de l'inspiration, et se croient plus de talent que nos vieux tragiques, parce qu'ils font *bien* rimer des mots qui vont mal ensemble.

— « J'ai dans l'idée que ce sera ennuyeux à périr, dit Gabriel; mais n'importe, nous aurons des huîtres et du vin de Champagne : cela nous maintiendra éveillés pendant deux actes; le troi-

sième est ordinairement le moins mauvais d'un mauvais drame, et si nous nous sentons prêts à succomber au quatrième, nous ferons venir du punch. Maintenant c'est la mode; on multiplie les moyens pour arriver à l'effet.

— « Du vin de Champagne et du punch! dit Alfred; la pièce sera fort supportable, j'en réponds. » Et ils se séparèrent en se donnant rendez-vous au surlendemain.

Il était à peine jour quand le portier d'Amaury, un balai sous le bras, et une falourde à la main, vint allumer le poêle et nettoyer la petite chambre, érigée tout à coup en salon de lecture. Les vestiges de plusieurs toilettes, faites à la hâte, furent enfouis dans une grande armoire, parmi des livres, du linge, des cahiers de musique, et par dessus un bouquet de fleurs artificielles, souvenir amoureux, qui se trouva étouffé sous le poids d'une robe de chambre à ramage.

Une jolie voisine, couturière de son état, et complaisante de sa nature, avait prêté les chaises de sa modeste chambre pour ajouter à celles où devaient s'asseoir les membres de l'aréopage dramatique, romantique, et critique. Une table, chargée du pâté fondamental, et des seaux où la glace irrite le feu pétillant du vin de Champagne, était dressée au milieu de la chambre;

la portière venait de succéder à son mari, comme plus versée dans le service de table; elle mettait le couvert pendant qu'Amaury achevait de s'habiller; les yeux tantôt sur son miroir, et tantôt sur son manuscrit, il déclamait tout haut en attachant sa cravate; et, comme on ne répète jamais ainsi que les endroits les plus chauds d'un ouvrage, les imprécations les plus éloquentes, la pauvre portière prit toute cette colère pour elle, et se confondit en excuses sur ce qu'elle ne pouvait pas aller plus vite; enfin, rassurée par Amaury, qui fut obligé de lui expliquer la cause de sa méprise, elle lui dit à voix basse que la femme de chambre était venue la veille. — Quelle femme? demanda Amaury, à qui sa prochaine lecture faisait tout oublier. — Mais la personne qui vient si souvent avertir monsieur de tout ce que fait sa jeune maîtresse, de l'heure où elle va à la messe, du spectacle où sa mère la mène, que sais-je, moi?

— « Ah ! oui! reprit Amaury, comme sortant d'un rêve; Ernestine, la femme de chambre de mademoiselle... » Il s'arrêta tout à coup, effrayé de l'indiscrétion qu'il allait commettre. « Eh bien, que vous a-t-elle dit? » ajouta-t-il.

— « Que madame irait ce soir au bal de l'ambassadrice de... de... ma foi, j'ai oublié l'autre nom.

—« L'ambassadrice d'Angleterre, n'est-ce pas ?

— « C'est cela, d'Angleterre.

— « Et moi, qui n'ai pas encore mon billet » reprit Amaury avec humeur, « je devais envoyer au jeune sécretaire d'ambassade mon adresse, et faire mettre des cartes; en vérité, ce maudit drame me fait perdre la tête; il me tarde que son sort soit décidé pour n'y plus penser. »

Comme il achevait ces mots, Gabriel entra, suivi de deux peintres lettrés, dont le talent original et l'esprit piquant étaient fort recherchés par tous les disciples de la nouvelle école; bientôt après, arriva le reste des élus qui devaient prophétiser le succès ou le revers.

D'abord on procéda au déjeuner avec un ensemble merveilleux; tout le temps qu'il dura, la politique, les femmes, et l'opéra nouveau, fournirent à la conversation. L'auteur de plusieurs volumes, où la grâce et l'esprit font souvent pardonner l'horreur du sujet, avait déja raconté deux aventures d'un extrême intérêt, dont il avait été témoin pendant ses voyages sur mer; lorsque le roi du récit, l'éloquent conteur de nouvelles qui font frémir, le vif Stanislas de... prit la parole pour soumettre à la bruyante assemblée le plan d'un ouvrage philosophique, qui ferait indubitablement crever de rire et de dépit le pauvre genre humain. Chacun se ré-

cria sur la grande pensée de l'ouvrage en herbe, et sur le procédé nouveau qui fesait tourner la philosophie, cette consolation des anciens, au désespoir des modernes. Les sophismes, les épigrammes, les bons mots, les extravagances se croisèrent, s'immolèrent mutuellement à l'effet, à cette divinité des gens d'esprit et des jolies femmes. Sous l'influence d'une gaîté soutenue par le vin de Champagne, les convives commençaient à oublier complétement le motif qui les avait réunis. Amaury lui seul en était occupé, et cherchait un moyen d'y ramener ses amis; mais les insinuations fines, les phrases modestes, les regrets d'interrompre une conversation si étincelante pour une lecture sérieuse, rien n'était compris; l'heure s'avançait, et personne n'avait l'idée de parler du drame de l'amphitryon. Enfin, n'espérant plus rien de leur souvenir, Amaury se décida à ce qu'on appelle un *coup d'auteur*. — « Vous oubliez, mes amis, dit-il, que vous n'êtes point ici pour vous amuser, mais pour écouter et censurer mon ouvrage.

— « C'est ma foi vrai, » dit Alfred en posant son verre, « il a parbleu bien fait de me le rappeler; car ce diable de Stanislas, avec ses contes fantastiques, me ferait oublier le plus saint des devoirs. Allons, messieurs, trêve de folies, et reprenons la gravité convenable à des juges. »

Cet avis rendit à la raison jusqu'aux plus bruyants convives. Une teinte de tristesse se répandit sur l'assemblée ; comme au moment où la cloche apprend aux joyeux écoliers la fin de la récréation ; on se leva de table, et chacun se plaçant le mieux possible pour échapper aux regards du lecteur, on entendit ces mots dits à voix haute :

La tour de neige, ou *Mathilde d'Olsberg.*

— « Ah ! tu as pris ton sujet dans les chroniques des bords du Rhin, dit Gabriel ; le moyen âge, c'est cela, maintenant que l'antique est épuisé, et que l'actualité est dangereuse, on ne peut s'en tirer qu'avec des hauts barons et des châtelaines. » Amaury répondit à cette réflexion, par une espèce de poétique sur l'art de choisir un sujet approprié au goût, et même aux besoins de l'époque. Cette digression imprudente faillit retarder la lecture d'une heure, car chacun voulut donner son avis, et le pauvre auteur se repentit vivement d'avoir ranimé la conversation, et risqué de perdre à jamais le silence qu'il avait obtenu avec tant de peine.

Enfin, après avoir relu deux fois inutilement le nom des personnages ; il parvint à se faire écouter.

— « Bon style, exposition parfaite, cela cause à merveille, point de tirades ; des enjambe-

ments hardis, une couleur vraie des temps et des lieux, cet acte-là ira tout seul; continuez. »

Ce premier jugement rendu par les convives reconnaissants, encouragea l'auteur, et il reprit sa lecture avec toute l'assurance que donne un futur succès.

—«De mieux en mieux,» s'écrièrent-ils tous à la fin du second acte; le troisième fut accueilli avec transport, car tous avaient déjà jugé que l'ouvrage appartenait à leur école, et la nécessité de le soutenir ne leur permettait pas d'en contester le mérite.

Au quatrième, il s'éleva une discussion qui réveilla en sursaut le mélancolique auteur d'un nouveau recueil d'élégies, dont la première commence ainsi :

« Le sommeil a fui de mes yeux. »

Ce bon jeune homme, entraîné par l'exemple à se plaindre de la vie, en menait une fort joyeuse, qui l'obligeait souvent à se reposer le jour des plaisirs de la nuit; quelques personnes étant survenues, il leur avait poliment cédé sa chaise, et s'était assis sans façon sur le lit d'Amaury, position dangereuse pour tout auditeur; là, penché mollement, il venait de céder au charme de sa situation, se confiant dans l'habitude qu'il avait contractée au Palais de justice de

balancer sa jambe, pendant qu'un assoupissement profond engoûrdissait le reste de sa personne; mais un ronflement délateur l'accusait déjà, lorsque le bruit d'une vive discussion dramatique vint à son secours.

—« Je ferais commettre le crime sur la scène, disait l'un; au théâtre, on ne comprend bien que ce qu'on voit.

—« Y penses-tu, répondait l'autre; le parterre ferait de beaux cris!

—« Le parterre! ah vraiment, c'est bien lu qui s'effraie de quelque chose aujourd'hui! Grace au ciel, nous l'avons amené, comme Orgon, à tout voir, tout entendre, sans se révolter de rien.

—« Mais les loges, et cette galerie remplie de jeunes femmes, de mères qui amènent leurs filles au spectacle, sur la foi du vieux *Castigat ridendo mores*, quelle figure veux-tu qu'elles fassent pendant....

—« Je veux que les jeunes filles restent chez elles. Ce n'est pas pour un semblable public que le drame *shakespearien* est écrit. Quant aux femmes, que vos scènes les fassent frissonner; elles ne penseront pas à en rougir.

—« De la terreur ou de la farce, je ne connais que cela, dit Alfred, et quand on peut les réunir toutes deux comme dans l'*Auberge des Adrets*, c'est la perfection. »

A ces différents avis, qui ressemblaient pour la plupart à des condamnations, l'auteur répondait par quelques-unes de ces phrases conciliantes, de ces condescendances modestes, auxquelles on ne se résigne jamais que pour obtenir d'être écouté jusqu'au bout.

— « Je crois, messieurs, disait-il humblement, que mon cinquième acte répond à presque toutes vos objections. » Et par ce détour ingénieux, il parvint à reconquérir l'attention des auditeurs, dont chacun était empressé de reconnaître l'endroit qui devait le satisfaire.

Alors, profitant de la bienveillance de tous ces amours-propres ravis de dicter des lois au talent, Amaury redoubla de voix, de gestes, de chaleur, et cette verve brûlante, secondée par quelques scènes dramatiques, enleva tous les suffrages; on tomba d'accord qu'en ajoutant deux ou trois effets terribles à ce dénoûment déja fort pathétique, on arriverait à un succès digne du théâtre moderne; le jeune auteur enchanté de ce jugement, plein d'avenir, s'engagea à faire toutes les additions indiquées, les meurtres décidés, l'empoisonnement indispensable; et, de peur d'oublier aucune des horreurs qui devaient parfaire son ouvrage, il s'enferma le reste de la journée pour mettre à profit les conseils de ses amis.

II.

Peu de temps après avoir fini ses corrections, Amaury vit arriver chez lui Charles Maubert, le neveu du riche banquier de ce nom. Il venait l'engager au nom de son oncle et de sa tante, à faire chez eux une lecture de son drame, et cela très-prochainement.

— « Comment savent-ils que j'ai fait un drame? demanda Amaury; ils me connaissent à peine, et je les croyais plus qu'indifférents pour tout ce qui tient à la littérature.

— « Ils ne sont pas très-forts, j'en conviens, sur ces intérêts-là; mais, en récompense, ils entendent bien les autres; et c'est un fort bon patronage à s'assurer. Le créancier fourmille cette année, et il faut se faire des amis qui prêtent. Le bonheur veut que la *prima donna* qui était l'ame du concert projeté, est malade, et que mon oncle ne sait que donner à ses invités.

— « Eh bien qu'ils les fassent danser.

— « La mort d'une vieille parente ne le permet pas. Ils sont en deuil.

— « Ainsi, c'est en désespoir de plaisir qu'ils ont recours à moi. Je les remercie de tout mon cœur.

— « Tu as tort. Il y a des trésors attachés à

cette complaisance de ta part, et peut-être un succès; car mon oncle est entêté, et, si une fois il a dit ta pièce bonne, excellente, il est homme à dépenser mille louis pour prouver qu'il avait raison de la juger ainsi. D'ailleurs, tu la liras devant un cercle de jolies femmes, qui te regarderont si elles ne t'écoutent; et si ta muse ne recueille pas tout l'encens qu'elle mérite, la bonne grâce du lecteur sera fort appréciée, et peut-être bien récolteras-tu davantage des distractions de l'auditoire que des émotions produites par l'ouvrage. Quoi! tu hésites encore? Allons, je vais te décider. Ma tante attache un grand prix à avoir une lecture chez elle, pour se donner un air littéraire; si tu m'aides à satisfaire ce caprice, elle me fera prêter par son mari l'argent dont j'ai besoin. A présent, décide.

— « Attraper l'argent d'un oncle! mais c'est comme une affaire d'honneur; mon ami, il n'y a pas moyen de s'en dispenser. Allons, je lirai. Je serai pour un jour le Trissotin de la Bourse; on se moquera de moi, de ma pièce; mais il y va d'un intérêt qui l'emporte sur toutes ces misères. Tu peux compter sur moi. »

Trois jours après, Amaury fut conduit par son ami dans les salons dorés de son oncle Maubert; une table, où deux candélabres et le verre d'eau classique annonçaient le genre de

plaisir qui menaçait l'assemblée, le fit frémir. Un cercle de fauteuils de velours entourait cet autel dramatique. A la richesse des ornements, au feu des lumières que répétaient les glaces, les cristaux, à tout ce luxe royal, Amaury se figurait Molière lisant chez Louis XIV, mais la nombreuse compagnie de M. Maubert vint prendre place, et l'illusion cessa même avant qu'il eût commencé sa lecture.

Au milieu de tant de jolies personnes, Amaury aurait voulu découvrir le visage noble et la taille élégante de mademoiselle de Norvel, mais plusieurs raisons lui en interdisaient l'espoir.

Pour cette fois, il n'eut pas à réclamer l'attention d'une foule de bavards spirituels, dont les idées abondantes se font jour à travers toutes les entraves; un silence de plomb régna tout d'abord dans l'assemblée. Le grand *cercle*, banni des salons fashionables, se forma d'après le même ordre que sous l'empire: les jeunes femmes au premier rang, les vieilles au second, les hommes entassés par derrière, et regardant d'un air triste toute la place perdue au centre, et comme immolée à l'étiquette de tradition.

Le premier acte s'écoula comme un ruisseau paisible sur un terrain plat : nulle observation, encore moins d'exclamations; les maîtres de la maison, tout occupés des invités qui leur man-

quaient, n'écoutaient que le bruit des voitures s'arrêtant à leur porte; les autres, en contemplation de ceux qui arrivaient, ne s'inquiétaient pas davantage des malheurs dont une exposition ingénieuse leur donnait l'espérance.

Même calme, même indifférence pour le second acte; seulement Charles Maubert, craignant que son ami ne perdît courage, interpellait de temps à autre quelques vieux amateurs du Gymnase... « N'est-ce pas que cette scène est « fort belle? disait-il... Convenez que c'est écrit « à merveille... » Et un gros sourire approbatif, ou la répétition exacte du même éloge, répondait seul à la question flatteuse, et le silence régnait de nouveau. Charles espérait que cette froideur soutenue céderait à l'intérêt répandu dans le troisième acte; mais le malheur voulût que l'arrivée de la femme à la mode de ce salon, car chaque salon a la sienne, causât un tel dérangement, et produisît tant d'effet, que la péripétie la plus forte n'y pouvait résister. Un beret nouveau, orné de chefs d'or, et surmonté de plumes rouges; une robe de satin, brodée de grosses fleurs, imitant les ramages des garnitures de nos grand'mères; enfin, une de ces parures hardies qu'une femme ne hasarde jamais qu'avec la conscience de l'envie qu'elle inspire, et la connaissance du goût des gens de sa société, devait

captiver l'attention générale. Amaury s'aperçut bientôt qu'on ne l'écoutait plus; et il cessa de lire pour en être plus sûr.

Alors chacun se retourna de son côté, croyant la pièce finie; et l'on se disposait déjà à le combler d'éloges sur son dénoûment, lorsque Charles, confus de cette méprise insultante, avertit l'auditoire à moitié levé qu'il avait encore deux actes à entendre.

L'arrêt qui les eût tous condamnés aux galères n'aurait pas jeté plus de consternation dans l'assemblée. Les jeunes femmes se rassirent avec le regret de ne pouvoir coqueter, et la plus grande partie des hommes profitèrent du moment où l'on servait les glaces pour passer dans le salon voisin, où plusieurs tables de jeu les attendaient. Alors le bruit des jetons, le son de l'argent et les exclamations des joueurs remplacèrent le silence glacial.

Ce dangereux exemple d'indépendance sociale fut aussitôt suivi par les politiques du salon. Réfugiés dans la chambre à coucher de madame Maubert, dont le lit, d'une richesse si voluptueuse, contrastait singulièrement avec sa personne courte et grosse, ces messieurs se mirent à causer librement de la séance du jour, de l'influence des nouvelles étrangères sur la bourse du matin; et c'est entre ce bourdonnement po-

litique et les éclats de rire des gagnants, que le malheureux auteur continua et termina sa lecture.

Là finit son supplice; car, le dernier vers prononcé, chacun s'empressa autour de lui pour le combler de politesses, de prévenances, de remercîments. On se montra aussi reconnaissant pour son procédé, aussi sensible à sa complaisance, qu'on avait été indifférent pour son ouvrage. Il fut l'objet des coquetteries les plus gracieuses; et si les femmes, qui minaudaient pour lui avec tant de gentillesse, avaient bien voulu ne pas lui dire un mot de son drame, il en aurait eu la tête tournée; mais malheureusement elles entremêlaient leurs propos flatteurs de lieux communs, d'ignorance prétentieuse, et tout le charme de leurs regards, de leur doux sourire, succombait sous le poids de ce langage assommant.

Au souper, Amaury fut placé entre la maîtresse de la maison et la jeune élégante dont l'arrivée tardive avait porté le coup mortel à sa lecture : elle était jolie, bavarde sans esprit, rieuse sans gaieté; mais elle avait un vif désir de plaire, et il était impossible de ne pas être touché de la peine qu'elle prenait pour y réussir. Aussi Amaury ne conserva-t-il point la moindre rancune de la manière dont elle l'avait emporté sur lui dans cette soirée, bien qu'il se fût flatté d'en

être un moment le héros. « L'auteur n'a rien à gagner ici, pensa-t-il; mais le jeune homme peut y obtenir quelques succès, et, à tout prendre, ceux-ci sont les meilleurs, quoiqu'ils ne mènent point à l'Académie. »

III.

Si un très-petit nombre de personnes avait écouté la pièce de M. Prévannes, toutes avaient parlé de la lecture; c'était une innovation marquante dans la société de madame Maubert; une solennité qui ferait époque, et à laquelle chacun était fier d'avoir été admis. C'était comme un brevet d'intelligence accordé à tous les invités; et, si dédaigné que soit l'esprit par la richesse, elle est toujours bien aise d'en être soupçonnée.

Le bruit de cette pompeuse lecture parvint dans les salons où la nouvelle d'une œuvre dramatique est encore de quelque intérêt.

— « Vous ne m'avez point parlé du succès de votre ami, dans je ne sais quelle maison, dit madame de Ramesay à son fils, et pourtant vous savez que je m'intéresse à ce jeune homme;

M. de C... lui trouve de l'esprit et de très-bonnes manières; son père était général, je crois?...

— « Il l'est bien encore, répondit Fernand; mais, comme il vit depuis quinze ans dans ses terres, on oublie qu'il existe. Ah! si nous avions la guerre, on se souviendrait de lui.

— « Son fils aura de la fortune.

— « Une très-belle, mais à la mort de son père, seulement. Car le vieux soldat est si fier d'avoir conquis ses grades et sa fortune à la pointe de son épée, qu'il veut que son fils fasse, ainsi que lui, sa carrière tout seul; et, partant de ce principe, il lui donne une pension misérable, qui le met dans la nécessité de faire des dettes. Et voilà comme la plupart des parents sont cause de la...

— « Faites-moi grâce de cette singulière morale, interrompit madame de Ramesay, et répondez tout bonnement à mes questions sur votre ami : j'ai cru m'apercevoir que Laurence rougissait lorsqu'on prononçait le nom d'Amaury; vous l'avez vue, l'autre soir, elle était dans un trouble extrême pendant qu'on racontait la lecture qu'il avait faite dernièrement, et que chacun blâmait ou approuvait le parti qu'il avait pris de se faire auteur. Je ne sais si madame de Norvel s'est aperçue comme moi de l'émotion de sa fille, mais je suis depuis trop long-temps son amie pour ne pas

l'avertir, et la seconder dans ses intentions à cet égard, soit qu'elle veuille ou non protéger cet amour.

— « Ah! ma mère, s'écria Fernand d'un ton suppliant, ne faites pas de chagrin à ce cher Amaury. Il est si aimable, si bon camarade, si empressé à rendre service, le meilleur témoin dans une affaire, le plus prompt à offrir son argent...

— « Dites donc celui de ses créanciers. Mais n'importe, s'il mérite tout le bien que vous en pensez, et que son père veuille faire un sacrifice pour l'unir à une ancienne famille, ce mariage pourrait avoir lieu, et je me prêterai volontiers à traiter cette affaire avec madame de Norvel. Mais il faudrait auparavant lui faire connaître M. Prévannes plus particulièrement, sans pourtant qu'elle soupçonnât son amour pour Laurence. Car c'est une personne excellente, mais qui commence toujours par soupçonner un intérêt peu noble dans tous les sentiments qu'elle découvre.

— « Rien de plus facile que de lui montrer Amaury dans toute sa valeur, et cela le plus naturellement du monde. Vous êtes connue pour aimer l'esprit, le talent. Votre maison offre souvent la réunion de toutes nos célébrités littéraires; les ouvrages les plus marquants du siècle y ont été lus avant d'être publiés; et si vous

vouliez permettre à Amaury de vous soumettre son drame... ce serait une occasion...

— « Vraiment, je ne demande pas mieux; dans ce moment-ci, les maîtresses de maison accueillent vivement tout ce qui peut empêcher la conversation; la plus mauvaise pièce vaut encore mieux à entendre, que ces causeries où la contrainte et l'aigreur se font sentir à chaque propos, et qui menacent sans cesse de tourner à l'injure. Ah! quand la même classe n'est pas du même parti, le monde devient insupportable, ce n'est plus qu'un commerce de dédains, d'épigrammes; autant vaudrait vivre chacun dans son camp, en attendant la bataille ou la paix.

— « Sans doute; mais, puisque les partis ennemis ont la rage de vouloir s'ennuyer ensemble, il ne faut pas leur refuser cette petite satisfaction. Et puis, cette fois, la réunion de tant de malveillances réciproques aura du moins un but charitable. Que vous êtes bonne, ma mère, et que ce pauvre Amaury sera content! Je vais, de ce pas, lui apprendre ce que vous voulez faire pour lui.

— « Gardez-vous bien de lui donner une fausse joie. Songez donc que tout dépendra de l'effet que produira l'ouvrage et l'auteur, et qu'avant de hasarder un mot de mariage, il faut que je m'assure d'une prévention favorable.

— « Il leur plaira, ma mère, j'en suis sûr; je vais lui faire la leçon: beaucoup d'assurance, comme homme, beaucoup de modestie comme auteur. Un gilet charmant, une cravate bien mise; de la docilité pour tous les avis, des regards pour toutes les femmes. Il aura un succès fou, et c'est à moi qu'il le devra! Ah! j'en serai charmé, car je médite un certain volume qu'il protégera à son tour. Il connaît tant de journalistes! »

Et madame de Ramesay, fort zélée pour tout ce qui pouvait servir le jeune talent de son fils, consentit à fixer le jour de la lecture. Un grand nombre d'invitations partirent, et, le mardi suivant, l'élite de la bonne compagnie de Paris et plusieurs des princes de la littérature se trouvèrent rassemblés chez madame de Ramesay pour y prononcer sur la double destinée d'un poète et d'un amant.

Pour mieux encourager le jeune auteur, et l'acclimater au salon où sa voix devait retentir, madame de Ramesay l'avait engagé à dîner ce jour-là avec plusieurs hommes spirituels, qui fesaient le fond de sa société quotidienne. Classiques par éducation, mais vieux desservants de la mode en esprit comme en tout, ils étaient assez tolérants pour les innovations adoptées par elle, et s'érigeaient en protecteurs des jeunes hommes, pour en être protégés à leur tour.

Amaury, séduit par le naturel de leur conversation, et par cette curiosité flatteuse qui rend les gens du monde si affables, sentit son esprit à l'aise, et causa avec tant de supériorité, dit des mots piquants avec une nonchalance si gracieuse, qu'il prévint tous les convives en sa faveur.

— « Voilà déjà un public gagné, lui dit madame de Ramesay en sortant de table ; l'autre est moins difficile à conquérir.

— « C'est pourtant celui qui me fait le plus de peur, madame. Ah ! si Fernand ne m'avait assuré de votre bienveillance, je crois que je n'aurais pas le courage de vous ennuyer ce soir. Je me sens d'une timidité qui ressemble à un remords de conscience.

— « Bon, vous en triompherez ; d'ailleurs il n'y a plus à délibérer. Voici votre cabale qui arrive, et je vous en souhaite une pareille à votre première représentation. »

Alors madame de Ramesay, forcée de s'occuper des gens qui arrivaient, livra M. Prévannes à toutes les réflexions inquiétantes d'un auteur modeste. A chaque personne qu'on annonçait, Amaury croyait entendre le nom de madame de Norvel, et il frémissait de crainte et de joie. — « En vérité, disait-il à son ami, je tremble d'une manière étrange ; et s'il fallait choisir entre me battre avec tous ces gens-là, ou me livrer à eux

comme je vais le faire, je te jure que je n'hésiterais pas. Encore si j'avais eu le temps de revoir mon manuscrit! »

En effet, le trouble qu'éprouvait Amaury lui ôtait jusqu'au souvenir de sa pièce.

Le moment qui précède celui où l'on va fixer l'attention dénigrante d'un grand nombre d'auditeurs, est une espèce d'agonie d'amour-propre qui ferait pitié aux envieux eux-mêmes. Ce moment se prolongea pour Amaury; car madame de Ramesay exigeait qu'on attendît la marquise d'Ernanville, vieille femme d'esprit, contemporaine des succès des La Harpe, Marmontel et Collin-d'Harleville; n'ayant jamais exposé son admiration à leur être infidèle, car elle n'était retournée à aucun spectacle depuis la première révolution; et son goût littéraire n'avait subi nulle altération. C'était toujours un ouvrage froidement conçu, symétriquement conduit, bien écrit, et mal rimé, qui était resté dans son souvenir, comme le seul modèle à suivre pour s'attirer les applaudissements du parterre et le suffrage des gens comme il faut. L'analyse de certaines pièces, lue par elle dans son journal, lui donnait bien l'idée de quelques innovations introduites à la scène; mais on en faisait trop souvent la critique pour quelle leur supposât le moindre succès. Qu'on juge d'après cela de la surprise qui l'attendait à la lecture d'une pièce romantique!

Pour occuper son public pendant l'arrivée des retardataires, madame de Ramesay mit la conversation sur la détresse de la plupart de nos théâtres aujourd'hui. — « Cependant, ajouta-t-elle! ce n'est pas la liberté qui leur manque...

— « Non, répondit M. de Saint-Brice, car c'est elle qui les étouffe. On sait si bien qu'ils peuvent tout représenter et tout dire, que, malgré la licence dont plusieurs font preuve, on ne les trouve pas encore assez neufs, assez amusants dans leurs conceptions; mais le mal n'est pas là; car un public spirituel comme celui de Paris finit toujours par faire justice des mauvais moyens qu'on prend pour l'attirer. Ce qui ruine nos théâtres, c'est la vieille routine qui les empêche de se conformer à nos mœurs nouvelles: dans ma jeunesse, les bourgeois de Paris dînaient à deux heures, les gens du monde à trois heures précises; les grands spectacles commençaient à six, et l'on avait tout le temps convenable pour y arriver. A neuf ou dix heures au plus tard ils étaient finis, et rien n'empêchait l'homme studieux ou matinal de rentrer chez lui pour y travailler ou pour se coucher. Les oisifs du monde élégant allaient, sans crainte d'arriver trop tard, de l'Opéra au bal, ou dans les brillants salons, où la conversation et le jeu occupaient alternativement un nombre d'invités, propor-

tionné à la grandeur de l'appartement; là on discutait sur la pièce qu'on venait de voir; la musique, les acteurs, tout devenait un sujet sur lequel s'exerçaient la malice et l'esprit. L'attention prêtée pendant une demi-soirée à un ouvrage sérieux ou gai, n'avait point absorbé l'esprit, on n'en était que plus disposé à causer. Maintenant une représentation à la Comédie-Française est un événement qui bouleverse toute une journée; il faut dîner à la hâte et souvent même ne pas dîner, pour se trouver au lever du rideau. Encore si l'on était libre à neuf heures et demie, comme autrefois, où la plus longue pièce ne durait qu'un temps raisonnable! Mais les auteurs ne nous en tiennent pas quittes à si bon compte; et il n'est pas rare d'entendre sonner minuit au milieu d'un dernier acte. Que résulte-t-il de cette gêne pour arriver, de cette obligation de rester cloué sur un tabouret ou une chaise rembourrés comme les banquettes de colléges, dans un espace où l'on ne peut faire un mouvement pendant cinq mortelles heures? Il en résulte, qu'on se résigne bien une fois à subir une telle corvée, pour quelque célébrité dramatique; mais qu'un plaisir trop long, et qui dérange les habitudes, ne se recommence point.

—« Comment faire? dit un académicien que la discussion intéressait vivement. On a accou-

tumé le public à des représentations de dix ou douze actes; il se croirait volé si on ne lui en donnait plus que six pour son argent!

— « Essayez d'une bonne pièce, bien jouée, dans une salle commode; faites commencer le spectacle à huit heures pour donner le temps aux personnes que la durée des chambres ou des affaires de bourse empêchent de dîner avant six heures passées. Excepté le parterre et le paradis, mettez toutes les places au même prix pour qu'elles soient à la portée de toutes les fortunes, sans que la recette y perde; qu'à onze heures le spectacle soit terminé pour donner aux gens du monde l'envie de revenir, et aux acteurs la possibilité de rejouer le lendemain; enfin, créez un théâtre qui puisse s'accorder avec nos mœurs, et vous verrez s'il sera suivi. »

L'arrivée de madame et de mademoiselle de Norvel interrompit cette conversation, ou du moins ne permit plus à M. Prévannes de l'écouter. Bientôt après, la maîtresse de la maison conduisit madame de Norvel vers la place qu'elle lui réservait, sur un canapé, puis, se retournant vers Amaury, elle l'engagea, de la manière la plus gracieuse, à commencer sa lecture.

Pendant que l'auteur déroulait son manuscrit en portant sur mademoiselle de Norvel un timide regard qui demandait plus que de l'indul-

gence, madame de Ramesay donnait à ses gens l'ordre de ne point interrompre la lecture, et de faire passer par une petite porte silencieuse les deux ou trois hommes importants que leurs graves occupations obligeaient ordinairement à venir, ou à paraître ne pouvoir venir qu'après tout le monde.

Tant de soins annonçaient une sorte d'intérêt bienveillant qui parut d'un heureux présage à l'auteur. Il avait entendu dire à un vieil amateur du théâtre qu'il n'était point de pièce ennuyeuse quand elle était bien écoutée; et cet adage lui revenait à la pensée comme une assurance contre le revers. Et puis, Laurence était là, les yeux fixés sur lui comme toutes les autres, autorisée par la circonstance à ne regarder que lui toute la soirée, à ne s'occuper que de lui! Quel bonheur enivrant! et combien il s'augmenta des éloges accordés au premier acte. Être applaudi devant la femme qu'on aime, acquérir par son talent la considération des parents dont elle dépend, s'établir pour ainsi dire dans sa prétention par un succès, légitimer ainsi l'ambition de son amour, c'est de quoi perdre la tête.

Amaury s'enivra de cette joie céleste pendant les trois premiers actes de son ouvrage. Car, malgré quelques observations d'une critique bienveillante, et la nouveauté du genre qui décon-

certait beaucoup les esprits routiniers, l'intérêt du sujet, le naturel, le piquant du dialogue, la poésie répandue sur toutes les descriptions, avaient ravi l'assemblée; et, dans l'impatience d'apprendre ce qu'allaient devenir tant de personnages attachants, on ne laissa point Amaury mettre d'intervalle entre le troisième et le quatrième acte. Il fut obligé de continuer pour obéir aux émotions que son ouvrage faisait naître.

L'enthousiasme était à son comble; dans le délire du succès il oublia la scène *hardie* qu'il avait ajoutée d'après les conseils de ses amis, et ce ne fut qu'au moment d'en dire les premiers vers qu'elle lui apparut dans toute sa nudité. Par un mouvement involontaire il leva les yeux sur Laurence; la candeur répandue sur ce front pur, ce regard à-la-fois si tendre et si chaste, cet ensemble charmant d'une jeune personne belle, élégante, spirituelle, que l'habitude de vivre en bonne compagnie, et de causer avec les vieux amis de sa mère, rend confiante, et qui ne craint pas de montrer ses impressions, sûre de n'en éprouver que de nobles; enfin, cet aspect imposant de la femme dont on adore l'innocence, intimide Amaury. Une rougeur subite colore son visage en pensant à celle qui couvrirait le beau front de Laurence en entendant cette scène indécente. Il sent expirer sur ses lèvres ces mots

vrais, ces phrases à la Shakespeare qui, fort convenables au goût de son siècle, ont droit de révolter la délicatesse du nôtre. Amaury s'interrompt tout à coup.... En vain il cherche un moyen de passer ou d'atténuer les endroits qu'il redoute, la marche de l'ouvrage s'y oppose; en vain il s'exhorte au courage en se rappelant plusieurs scènes de ce genre applaudies au théâtre; il sent qu'il ne pourra jamais surmonter l'embarras, disons mieux, le respect qui l'arrête; et, préférant le ridicule attaché à un homme qui se trouve mal au milieu de sa lecture, au tort de blesser la pudeur et le bon goût des femmes parmi lesquelles se trouve Laurence, il s'excuse de ne pouvoir continuer.

En effet, la pâleur qui succède à son trouble prouve assez qu'il est souffrant. L'expression du plus vif intérêt, d'une douce pitié, se peint alors dans les yeux de Laurence; on le presse de continuer.—« Ah! n'insistez pas, dit-elle, avec un accent qui fait tressaillir Amaury; voyez comme il a l'air de souffrir!—Eh bien, lui répond madame de Ferville, qu'il cède sa place à Fernand, il connaît la pièce, et je suis sûre qu'il la lira aussi bien que l'auteur. A ces mots qui le font frissonner, Amaury se jette sur son manuscrit, comme une femme coupable sur la lettre qui doit la perdre, et, prétextant le besoin de res-

pirer au grand air, il se soustrait le plus vite possible aux soins qu'on veut lui prodiguer.

Mais à peine rentré chez lui, où Fernand a voulu le suivre, il jette au feu son manuscrit. — « Que fais-tu? s'écrie Fernand en se précipitant pour retirer des flammes l'ouvrage de son ami. — Je lui fais justice, répond Amaury en s'opposant au geste secourable. — Mais songe donc aux applaudissements qu'on vient de te donner, l'ouvrage est excellent. — Non, te dis-je, reprit Amaury en voyant s'éteindre la dernière feuille de son manuscrit, elle ne saurait être digne du public la pièce qu'on ne peut lire devant la femme qu'on aime. »

Nous apprenons que mademoiselle de Norvel a récompensé M. Prévannes de ce grand sacrifice.

Mme Sophie GAY.





SAINTE-PÉLAGIE.

(DÉTENTION POLITIQUE.)



Je conçois Bicêtre et ses cabanons étroits, sombres, infects, où l'homme recueille sa dernière énergie, et boit ces longs tourments qui le préparent à une mort violente;

Je conçois les hautes tours, vieilles et perdues en l'air avec leurs murs noirs, criblés de noms et de légendes;

Je conçois les souterrains humides de la Conciergerie, ces caveaux d'où l'eau suinte, ces

secrets dont rien n'interrompt la hideuse monotonie, où l'on est seul, tout seul! avec les forces de son âme, appelant à soi ou la méditation qui protége, ou l'injustice qui révolte, ou la conscience qui absout.

Dans toutes ces situations, il y a prise pour un caractère énergique. La philosophie peut être de mise, et il fait bon dire: Je suis fort!...

Mais à Sainte-Pélagie, rien de semblable. —

Sainte-Pélagie, c'est le supplice par la langueur, la torture par l'ennui, l'homicide par la consomption. — C'est une espèce de machine pneumatique appliquée au cerveau qui pompe goutte à goutte toute sa sève, et l'hébète, et l'alanguit, et l'épuise. — Ce n'est pas l'agitation et ce n'est pas la paix. — Ce n'est pas Paris et ce n'est pas la solitude. — C'est un mélange de toutes choses; de l'air, un peu; de l'espace, presque pas; des amis, quelques-uns; des importuns, à foison; c'est une prison qui tient du monde; c'est un monde qui n'est pas fait pour une prison; c'est un directeur humain et qui a des formes aimables; ce sont des gardiens qui ressemblent à des ouvreuses de loges; ce n'est pas dur et c'est triste; c'est une espèce de police civilisée; c'est quelque chose de perpétuellement faux... Sainte-Pélagie est insupportable.

Concevez-vous Sainte-Pélagie?

Avant la révolution de juillet, il y avait aussi des écrivains en prison, mais il n'y avait pas de Sainte-Pélagie politique. Tout a changé aujourd'hui, car il est écrit que rien ne dure, ni les trônes ni les prisons!... Il n'y a jamais que des peuples qui espèrent et des hommes qui souffrent... et ceci à toujours!...

Sainte-Pélagie politique n'est donc plus aujourd'hui cette maison où MM. Jouy et Jay avaient déposé leur capuchon, et payé d'un mois de captivité les hardiesses d'opinion qu'ils savaient rendre alors si piquantes!

Ce n'est plus cet ancien couvent, tissu de petites cellules, et où des voleurs à longue barbe jurent et fument à la place de jolies nonnes qui auraient rêvé d'amour et prié;

Ce n'est plus le bâtiment où Béranger, Cauchois-Lemaire, Lapelouze, Chatelain, Bert, Fontan, Magalon, Achille Roche, Dubois, Barthélemy, et plusieurs autres que j'oublie sans le vouloir, ont expié des ouvrages, ou puissants de génie, ou forts de conscience, de talent et d'opposition hardie et ferme;

Alors les politiques n'avaient qu'un corridor réservé pour eux. Depuis juillet, il a fallu une maison entière, car l'humanité est en progrès; elle regorge déjà : nous allons bien!

Cette maison s'appelle le pavillon politique:

elle a sa cour, ses grilles, son guichet, son parloir, son directeur et sa façade.

Horrible façade! car la maison tout entière lui a été sacrifiée; — grâce à la façade, vous trouvez ici des chambres qui ont dix pieds de haut, et des chambres qui en ont cinq à peine; vous avez des cachots au troisième étage et des places publiques au premier. Et cela s'explique: on bâtit d'ordinaire les maisons pour la commodité de ceux qui les habitent. Mais une prison n'est faite que pour le bon plaisir de l'architecte, qui arrange ses lucarnes et ses grilles au profit de l'art!... Sainte-Pélagie a donc été construit pour être vu de dehors...

O passants, soyez satisfaits! et n'entrez pas, je vous en prie!

Ici, rien n'est beau, je vous assure; quoique la maison soit jeune, elle n'est déjà plus fraîche, tant elle a servi!... Deux mois après juillet, Hubert et Thierry lui donnèrent le baptême du patriotisme, et depuis ce temps, qui pourrait compter tous ceux qui sont venus plonger leurs fronts dans ces eaux lustrales!

Cavaignac, Trélat, Raspail, Blanqui, Danton, Sambuc, Lennox, Philippon, Mané, Bascans, Thouret, Gervais, Duchâtelet, Delaunay, Galois, Kersausie, Sarrut, et tant d'autres au cœur généreux, aux veines brûlantes, les uns qu'on

voulut compromettre dans je ne sais plus quelle conspiration de pluie et de boue, les autres, tour à tour pris et repris par le parquet, qui les accable sans les ébranler !

J'en cite peu, bien peu, vous le croirez sans peine, quand vous saurez que le grand registre des écrous porte le chiffre de quatre cent cinquante *prévenus*, sans compter les condamnés, et tout cela depuis l'ère du 9 août. Il est vrai que le premier procès politique est du mois de septembre suivant, et la première incarcération du mois d'octobre.

L'ordre de choses n'a pas, comme on voit, perdu de temps.

A l'heure où j'écris, Sainte-Pélagie renferme cent vingt détenus politiques, et la maison n'avait guère été disposée que pour en contenir cent. Quelle imprévoyance ! Aussi la Force et la Conciergerie sont obligées d'ouvrir leurs flancs. Les voleurs et les filous y mettent heureusement la meilleure grâce !

Quant à la population de Sainte-Pélagie, c'est le pêle-mêle de toutes les idées, l'entassement de toutes les opinions ; c'est une espèce de pandémonium politique. La *Caricature* heurte la *Quotidienne;* le *Courrier de l'Europe* coudoie la *Révolution;* la *Gazette* pivote entre la *Tribune* et le *Courrier Français;* l'Ami du Peuple frôle le

Suisse; le décoré de juillet fume à côté du Garde-du-corps; les Chouans y rencontrent de vieux Soldats : toutes les races, toutes les couleurs et tous les âges, toutes les langues..........

C'est une Babel! c'est un camp d'amis et d'ennemis après une déroute! c'est un asile après la tempête à des corps qui ont toutes les formes! c'est singulier à voir comme une absurdité! c'est curieux comme une anomalie! Mais c'est triste comme un monstre!

Et tous ceux qui souffrent là sont-ils condamnés du moins!...

Plût à Dieu! car alors nous n'aurions à déplorer que la sévérité des juges, tandis qu'il faut accuser l'injustice odieuse de la loi!...

Combien de prisonniers en effet qui sont retenus et déclarés ensuite innocents! Combien pour lesquels l'instruction prouve qu'il n'y a lieu à suivre! Combien qu'on enferme cinq, six semaines, et qu'on relâche ensuite sans même les avoir interrogés!

Montez à ce pavillon à votre gauche, jusqu'au second étage; entrez dans ce corridor sur lequel sont ouverts trois grands dortoirs : ces écussons à fleurs de lys vous indiquent assez que vous êtes au milieu des carlistes. Presque tous ceux-là sont des Suisses!

Eh bien! il y a neuf mois qu'ils sont arrêtés!

Aussi, voyez comme toutes ces figures sont jaunes, défaites, malades! Vous ne leur entendez répéter qu'un seul cri : *Quand serons-nous jugés?* Mais les jours s'écoulent; mais l'instruction ne se termine pas...

Alors la nostalgie les prend! Alors les souvenirs de temps meilleurs, puis les soucis, les rides sur des fronts encore jeunes, puis l'accablement, le dégoût, et enfin ces noires pensées de la mort qui arrivent d'abord comme filles du désespoir, et qui, à force de revenir au milieu de poignantes douleurs, vous apparaissent comme une consolation et vous sourient comme une espérance!

Un de ces Suisses, le pauvre Zanoff, avait été arrêté au mois de juillet 1831, bien loin de Paris. On lui fit faire deux cents lieues à pied et avec les menottes. Souvent, sur sa route, il entendait dire derrière lui : *C'est quelque grand voleur!* Et tout son corps devenait froid de colère. Il arriva enfin, harassé, brisé. On le jeta sur la paille à la Conciergerie d'abord, puis à la Force... Il obtint pourtant, après six mois, d'être placé avec ses camarades à Sainte-Pélagie.

Zanoff avait une femme qu'il adorait, et un enfant tout jeune, dix-huit mois à peine. Tant qu'il avait été libre, son travail avait suffi amplement à les nourrir. Il avait même fait quelques

économies ; mais l'enfant fut malade, bientôt la mère aussi, lui, en prison !. . . Tout fut dépensé ! Comment faire ?

Parmi les carlistes détenus à Sainte-Pélagie, un ancien garde-du-corps, M. de Laplain, paraissait surtout avoir la confiance de tous les Suisses. On l'avait impliqué dans le même complot ! c'était une raison pour qu'il partageât souvent sa bourse avec ceux dont il partageait le malheur.

Zanoff avait reçu de lui quelque argent ; mais il n'osait pas lui exposer de nouveau à quelle misère sa femme était réduite. Celle-ci dissimulait aussi son affreuse position. Elle avait sollicité de l'ouvrage partout ; mais partout elle avait été repoussée. « *Les temps sont si durs !* » disait-elle ; « *on ne trouve pas d'ouvrage ; ou bien : On voudrait que je me sépare de ce pauvre enfant !....* « *Il mourrait sans moi !* » Et elle pleurait, et l'enfant pleurait aussi.... Zanoff se déchirait la poitrine.

Cette scène s'était plus d'une fois répétée au parloir. . . On a su tout après.

Chaque jour cette femme revenait, et le malheureux Suisse l'attendait pour partager avec elle le pain noir de la prison, et la nourriture dont il se privait pour sa famille. Mais cette abstinence le pâlissait ; et sa femme, qui s'en aperçut, ai-

mait mieux souffrir la faim... Lui, se désolait!

Tout cela était insupportable. Zanoff aborde M. de Laplain, et lui demande s'il espère que le jour du jugement arrivera bientôt... « Eh, mon « Dieu! répondit-il, on vient encore de retarder « d'un mois!.. — Oh! il y a trop long-temps que « cela dure... je n'y tiendrai pas... » Puis, après un moment de silence, « Monsieur, reprit-il, si « l'un d'entre nous mourait, est-ce que notre « parti abandonnerait sa femme et ses enfants? « — Allons donc!... quelle pensée avez-vous « là, Zanoff! Vous savez bien que les hommes de « cœur n'abandonnent jamais leurs amis... Mais « seriez-vous malade? — Beaucoup, capitaine! « — Eh bien! couchez-vous, reposez-vous, et « dites-moi ce dont vous avez besoin. »

Zanoff se coucha en effet... Il eut la fièvre toute la nuit. Le lendemain matin, à cinq heures, il fit appeler M. de Laplain. Il était agité; il renouvela encore sa demande : « Si je mou- « rais, ma femme aurait-elle du pain? — Mais « oui; soyez tranquille. — Oh! je vous en ré- « ponds, dit-il alors d'un air ferme et résolu... « je suis tranquille! »

Deux heures après, le jour commençait, ses camarades sortaient de leur lit; Zanoff se dirige vers la planche sur laquelle étaient ses habits; il fouille, retire aussitôt un rasoir à large lame

et se coupe la gorge... Ses camarades courent à lui... Il était nu, brandissait encore le rasoir: le premier coup n'avait pas bien porté; il s'en donne un second avec plus de force, et refait le mouvement pour se frapper une troisième fois... On le saisit, et, pour le désarmer, on est obligé de le jeter par terre. Il mordait alors ceux qui le retenaient : «Mais je veux mourir! » leur disait-il...

Cependant le sang jaillissait de son cou ouvert à la profondeur de trois pouces... Le bruit se répand dans la prison; nous accourons tous... Zanoff se débattait sur le carreau; mais ses forces s'épuisaient. On le replace sur la toile grise-noire de son matelas. Un interne de la Pitié fait un premier pansement. La blessure était affreuse; mais pourtant la mort n'avait pas suivi immédiatement, il y avait une lueur d'espoir... Le malheureux prisonnier recevait de chacun des témoignages d'intérêt, et des consolations... Il paraissait plus calme; pourtant une sourde agitation roidissait sa face et cavait ses yeux... A peine le pansement est-il terminé, que Zanoff, recouvrant un peu de force, dégage ses bras retenus sous une couverture, et arrache le bandage et tout l'appareil... On fut obligé de le garder à vue et de lui mettre une camisole. Il parlait peu; pourtant il dit à son meilleur ami : « En-

« fermé ici. je ne peux pas travailler pour nourrir « ma femme, ni mendier toujours de l'argent; « mais, moi mort, on aura pitié d'elle, c'est pour « ça que je me suis tué....»

Voilà le peuple! Cherchez dans votre société abâtardie, blasée, ossifiée d'égoïsme, une telle moralité et un tel dévouement!

La femme de Zanoff se présenta à l'heure ordinaire. On lui dit que son mari était malade... Elle voulait entrer; elle se jette aux pieds de cet excellent docteur Bourgeoise, qui pleurait comme elle, et qui fut obligé de fuir pour ne pas céder.

Le malheureux suicidé souffrit encore quarante-huit heures; au bout de ce temps il expira.... Le spectacle de la mort est toujours triste; mais la mort, et cette mort, dans une prison, quelle froide horreur!... Carlistes et républicains visitèrent religieusement ce corps privé de vie. Tous sortaient de là animés de la même douleur, et, il faut le dire, pleins de la même colère.

Pourtant la haine des partis s'éteint auprès d'un cadavre!... C'est le propre des grandes calamités de la nature de nous replonger tous dans le gouffre commun de notre misère, de notre néant! Mais ce n'est pas du néant que la conscience; et jugez quelle fut la surprise de tous,

quand on trouva sur la poitrine de Zanoff une fleur de lis d'or, débris d'un ancien drapeau, et d'une valeur considérable, que cet homme n'avait pas voulu vendre, même afin de venir au secours de sa femme, pour laquelle cependant il se donnait la mort...

Certes, on connaît nos sentiments, et l'on nous croira quand nous dirons que, tous, nous avons été vivement touchés d'une fidélité dont la pureté et la constance nous pénétrèrent d'autant plus que l'objet nous paraissait le mériter moins.

Zanoff n'a pas été la seule victime des arrestations préventives, et des détentions qui tuent avant le jugement.

Un homme appartenant à la même opinion, mais à une autre position sociale, M. Laurent de Saint-Julien, a contracté, dans la cour humide et noire de Sainte-Pélagie, la maladie de poitrine qui l'a emporté au bout de cinq jours... Il est vrai que, douze heures avant sa mort, on lui fit la grâce de permettre qu'il fût transféré dans une maison de santé.

Vous le voyez, la prévention n'est pas seulement un marteau qui frappe : c'est aussi un poignard qui tue.

La plupart des malades sont aussi carlistes. Le carliste, sauf les exceptions naturelles, a les

mœurs si peu faites à la solitude et au dénûment de la prison ! il y est si novice ! sa résignation est une douleur, son calme une souffrance. A part certains jours où il s'exalte de compagnie, il est silencieux et triste.

Mais descendez d'un étage.... Voyez-vous ce drapeau tricolore avec cette devise : LIBERTÉ OU LA MORT ?... Vous êtes chez le patriote prolétaire, chez le prolétaire républicain... Ici tout est changé, ce sont d'autres frontières, un autre ton, une langue opposée.

Le républicain est en possession, depuis seize ans, de retremper en prison son patriotisme. Il y trouve toutes les traditions de ses amis. Vif, brave, dévoué, sa vie est pure et légère : car rien n'y pèse, ni les fautes, ni la dépendance, ni la fortune; le mot de patrie l'enivre, celui de liberté le fait tressaillir. Parlez-lui politique, il est franc, énergique, audacieux, cassant. Il se confie en sa force; il ne connaît du passé que ses victoires ou celles de ses pères; il parle du présent comme d'une illusion; de l'avenir, comme de sa conquête.... Hier n'est presque plus; aujourd'hui, rien : c'est demain qui est tout....

Aussi, il chante, il fait sa propagande, il improvise sa constitution, il organise, il règle l'état, il lit le journal, il critique, il fume, il condamne, il boit, il absout, il dresse sa liste

pour le Panthéon; il décide la paix ou la guerre, traite l'Europe du bout du pied. Sa famille, il l'aime; mais il la confond avec sa patrie: son existence est aventureuse, ondoyante, rayonnant partout; existence de bivouac ou de Bohémiens, mais toujours fixe et prête aux balles quand la liberté le veut; son bras est fort, son cœur incorruptible, et sa main, dure comme ses principes.

Il est tout dévouement pour les autres; aussi sème-t-il le dévouement autour de lui. L'un vous raconte qu'il n'a jamais voulu faire savoir à sa mère où il est; elle pourrait l'aider sans doute, mais elle mourrait de chagrin peut-être; son fils aime mieux manger moins, boire à peine, et espérer beaucoup.—Un autre vous apprend qu'il était le neuvième enfant d'une pauvre veuve, laquelle mourut, et les laissa tous bien jeunes et dans un dénûment complet. Son oncle le charron, qui avait trois enfants pour sa part, adopta les neuf de sa sœur, et il en eut douze... Il n'y a que les gens de rien qui entendent ainsi la famille. — Un autre, bien jeune, m'avait frappé; je lui demandai son histoire. « J'avais arrivé « pour la première fois à Paris, me dit-il; ça « vint alors en juillet... lorsqu'on se battit. « C'était pour la liberté, et mon père, qui est « un ancien de l'autre révolution, m'avait ap- « pris que, lorsqu'on fit le 10 août d'alors, il

« en était un. Moi je dis, faut que je fasse « comme mon père, faut que je me batte; et « depuis, quand l'émeute revenait, j'y allais en« core, parce que nous ne sommes pas con« tents; ils m'ont empoigné. — Mais, lui dis« je, l'émeute n'est pas une révolution. — Dam, « répondit-il, j'étais des premiers en juillet, « et ça avait commencé quasi tout d' même. « — Est-ce que tu crois à une autre révolution? « — Eh! eh!... »

Mais entre ceux-là, un des meilleurs, un des plus braves, était un ouvrier imprimeur, nommé Lebon. C'était la probité de cœur la plus noble, le caractère le plus digne, le plus délicat et le plus fier. Chacun l'aimait. On lui avait offert de sortir, pourvu qu'il promît de fuir les groupes. « Quand je suis dehors, répondit-il, je ne de« mande que du travail; quand je suis dedans, « je ne demande que justice. »

Lebon avait une femme jeune, jolie, proprette, dont la bonté adoucissait encore les traits. Elle n'était pas venue depuis huit jours; il paraissait absorbé; il apprit qu'à soixante heures de distance il avait perdu un enfant, et que sa femme lui en avait donné un autre. Le lendemain, la nouvelle accouchée était au parloir; elle était venue à pied, par un temps froid, apporter elle-même le nouveau-né : on l'avait

prise pour la nourrice. Il y avait là de quoi tuer cent petites maîtresses. La femme du prolétaire est plus forte. *La mère et l'enfant se portent bien.*

J'ai parlé des femmes : il est impossible qu'elles n'occupent pas toujours une grande place partout où il faut prendre sa part d'un sacrifice, d'une douleur, d'une infortune ; partout où il faut relever un courage qui fléchit, soutenir un cœur tombant, réchauffer une âme éteinte.

Il en vient à Sainte-Pélagie de tous les âges, de toutes les conditions, de tous les costumes ; des mères, des femmes, des filles, des sœurs, des amies !... élégantes, simples, négligées, gentilles, bonnes, laides, gaies, tristes ; elles passent vite, regardant à peine ; carlistes ou républicaines, prolétaires ou aristocrates...

Car il y a aussi à Sainte-Pélagie un pavillon réservé à l'aristocratie. Ces aristocrates sont des condamnés politiques ; c'est-à-dire, pour la plupart, des écrivains, des journalistes, M. Bascans ou M. Genoude, M. Thouret ou M. Leduc, M. Lapelouze ou M. de Brian. Le pavillon aristocratique a aussi ses mœurs à part ; il s'y conserve un peu d'étiquette, le temps s'y traîne plus lentement, la vie y est moins bruyante et l'escalier plus propre.

Cependant on y fait de la musique, on y re-

çoit ses amis, on s'y réunit, on y cause, on y rit même parfois...

Comment en serait-il autrement ? Grandville et Forest y viennent souvent; et, là, se trouve aussi ce Juvénal de Philippon qui inventa la caricature.

Le jour où Philippon est entré, nous avons ri; Philippon et Thouret prisonniers inamovibles ont une gaîté plus inamovible encore. — Philippon et Thouret avaient un ménage... celui de Thouret très-légitime : celui de Philippon... je vais vous dire; si vous voulez. —

Tous les jours montait chez lui une jeune femme brune et vive, mais excellente, avec une petite fille de cinq ans. Je crus que c'était sa femme, je crus que la petite était sa fille. Il n'en était rien, Philippon m'expliqua tout.

A l'époque où il était à Lyon, il connut Agathe, Agathe qui avait seize ans, qui était piquante comme nos filles du Midi, qui avait, comme elles, le cœur si franc, si bon, et la tête si prompte.

Je ne sais combien de roués, jeunes et vieux, menaçaient son innocence. Philippon voulut la préserver de très-bonne foi, il gagna sa confiance, il l'aima, il la respecta même longtemps... Mais il avait vingt ans... elle en avait

seize à peine!... D'ailleurs, elle avait perdu sa mère, et son père, *licencié de la Loire*, l'avait retrouvée déjà grande, déjà jolie, si jolie, hélas! qu'un autre amour que l'amour paternel s'était emparé d'une tête affaiblie par les blessures qu'elle portait, tête malade, égarée, presque perdue. Agathe n'avait donc pas dans sa maison un appui; elle demandait à Philippon de la sauver de tout ce qui l'entourait... Philippon la sauva, il la sauva beaucoup... trop peut-être, car la nécessité d'un avenir à préparer, d'un état d'artiste à se faire, força le jeune homme à voyager. Agathe lui était toujours chère... mais les voyages offrent tant de distractions!...

De son côté, Agathe, après avoir beaucoup pleuré, se consola, les séductions l'entourèrent, un jeune homme, surtout, suivait ses pas depuis long-temps, un jeune homme assez agréable de figure, riche, et très-amoureux!... Le temps s'écoulait... trois ans s'étaient passés... Il redouble de constance, d'hommages; il offrit sa main; il réussit trop tôt, il fut heureux, il devint père...

Alors Philippon revint à Lyon, et deux jours après son arrivée, une femme se précipite à ses pieds en pleine place publique; elle lui demande pardon; elle pleure, elle s'accuse, elle l'accuse. La scène fit grand bruit, mais la position était

changée, les devoirs l'étaient aussi; Philippon repartit pour Paris; Agathe attendait le jour de son mariage avec le père de son enfant.

Mais la famille du jeune homme songeait à augmenter par une alliance opulente une fortune déjà considérable. La cupidité est hydropique. D'abord on néglige Agathe; bientôt on la délaisse, son père devient complètement fou, sa petite fille tombe malade.

Elle apprend alors qu'un autre mariage est préparé, et qu'elle est trahie.

Pendant plusieurs jours elle dévore sa douleur, sa petite fille se rétablit un peu. Un soir, elle se dirige vers la maison de l'homme qui l'abandonne, elle l'attend à sa porte extérieure jusqu'à minuit : bientôt il monte sans la voir; elle le suit au quatrième étage où était son appartement; elle n'ose plus entrer, le cœur lui manque. Mais le jeune homme était avec son cousin, et tous deux, ils riaient d'elle...

Elle ouvre brusquement la porte de cette chambre : « Je viens vous recommander votre fille, dit-« elle: quant à mon père, il n'a besoin ni de moi, ni « de vous, il est mort hier, et moi que vous tra-« hissez, je ne supporterai pas la honte qui m'at-« tend. »

Alors elle court vers la croisée et se précipite. La fenêtre donnait sur une ruelle derrière

laquelle était un bras de la Saône, et sur ce petit canal, quelques planches.

On croyait la trouver morte... un miracle, une combinaison inouïe, fit qu'elle tomba sur une de ces planches qui amortit la chute... on devine cependant dans quel état on la releva.

Eh bien, cet accident qui avait paru faire une grande impression sur ce jeune homme, ne le ramena pas à de meilleurs sentiments. Il crut pouvoir tout racheter avec un peu d'or... mais il ne voulait pas donner un nom à sa fille, et Agathe refusa tout.

Philippon apprit à Paris cette tragique histoire. Un jour il voit entrer chez lui cette pauvre Agathe avec sa fille, il est bientôt informé qu'elle manque de tout, et frémit, en songeant où peut la conduire son désespoir.

Il va la chercher et lui dit : « C'est moi qui t'ai « le premier entraînée dans cette voie malheu- « reuse ; c'est moi qui dois venir à ton aide. Tu as « un enfant dont le père s'est indignement con- « duit ; j'adopte cet enfant : je travaillerai pour « elle. Quant à toi, si tu veux partager ma vie, je « serai trop heureux de te faire oublier les torts « que j'ai pu avoir envers ta jeunesse. »

Depuis ce moment la petite fille d'Agathe appelle Philippon son père ; Agathe est enchaînée à lui par un amour qui n'avait jamais été ef-

facé, et que la reconnaissance rend plus vif encore.

Dans l'autre pavillon les deux partis se placent parallèlement, gardant leur distance, et frémissant à la seule pensée d'une alliance possible entre leurs opinions.

Dans celui-ci, les scrupules sont moins grands, les lignes plus obliques, on ne se confond pas, mais on n'affecte pas l'isolement.

Il en résulte quelquefois des rencontres assez bizarres.

Un jour, par exemple, que j'étais descendu chez le docteur Gervais, M. de Laplain, dont j'ai déjà parlé, vint le voir, et m'adressant la parole : « Monsieur, me dit-il, puisque vous « êtes rédacteur de la *Tribune*, pourriez-vous, « je vous prie, me dire quel est l'auteur malen- « contreux de cet article qui m'a fait arrêter ? » Il montra alors le numéro du 9 juillet 1831, signé de ces initiales : A. M. — « Hélas, monsieur, « lui dis-je, vous avez le coupable devant les « yeux. — Oh !... — Oui, mais ce qui doit un « peu réparer ma faute, c'est que par suite de « ces dix lignes placées à la fin de ce même arti- « cle, je suis condamné à six mois de prison et « à 3,000 francs d'amende. — Quoi ! vous, mon- « sieur ? — Oui, monsieur. — Et pour cet article

« qui nous a fait arrêter en Vendée ? — Pour ce « même article. — Vous allez faire six mois ? — « Six mois entiers. — Il y en a déjà juste six aujour- « d'hui que je suis en prévention. — En vérité ?... « — Oh ! monsieur, convenez que vous avez eu « bien tort. — C'est selon, monsieur. — Mais enfin, « vous le voyez, votre présence ici est bien la « preuve qu'il y a une providence ! — Eh pas du « tout, c'est la preuve qu'il y a un *juste milieu !* »

Cette preuve, au reste, est partout à Sainte-Pélagie. Mais une chose non moins bizarre, c'est que les carlistes eux-mêmes empruntent quelquefois à Béranger leurs consolations et les charmes de leur solitude : l'un mutilant quelque peu de beaux vers, chantait un jour :

Comme l'oiseau, libre sous la feuillée,
Même en prison, j'aiguiserai mes chants !
Car de grandeur la France dépouillée
Courbe son front sous le joug des méchants.

Un autre prenant au sérieux une chanson ironique du même poète, faite aussi à Sainte-Pélagie, fredonnait souvent :

Plus de vaines louanges
Pour cette déité
Qui laisse en de vieux langes
Le monde emmaillotté.
Fi de la liberté !
A bas la liberté.

De son arbre civique
Que vous est-il resté ?
Un bâton despotique,
Sceptre sans majesté !...
Fi de la liberté !
A bas la liberté.

Et les républicains, prolétaires ou non, chantent aussi du Béranger : bien souvent ils répètent ces vers qui semblent créés pour cette existence toute d'abnégation, d'indifférence ou de mépris du présent qu'ils se sont faite :

Nos premiers pas sont dégagés
Dans ce monde
Où l'erreur abonde,
Nos premiers pas sont dégagés
Du vieux maillot des préjugés.

. . . .

Oui, croyez-en notre gaîté,
Noble ou prêtre,
Valet ou maître,
Oui, croyez-en notre gaîté,
Le bonheur, c'est la liberté !

Mais ce ne sont là que des distractions de petit comité, et des fredons sans importance.

Il y a un autre chant plus grave pour nous.

Quand la nuit est tombée, quand approche l'heure où les grosses portes vont séparer les prisonniers, où les verrous épais vont empê-

cher les communications, quand déjà les voleurs, dont les cellules donnent sur notre cour, montrent à travers les barreaux de fer leurs têtes pâles, fatiguées, immobiles, à la morne lueur du reverbère, alors c'est pour tous les républicains un moment solennel et religieux :

La prière du soir !...

L'usage s'en introduisit quelque temps après la révolution de juillet. La tradition le conserve puissant et vénéré.

A cette heure, les prolétaires détachent respectueusement le drapeau tricolore, l'accompagnent dans la cour, et se placent en cercle autour de lui. Tous les républicains descendent; réunis par la religion de l'égalité, et venant avec joie lui rendre hommage, tous placés au hasard; s'animant au souvenir d'un autre temps, et répétant en chœur les inspirations de nos poètes révolutionnaires.

Un des assistants entonne le *Chant du départ*, bientôt toutes les voix s'élèvent de concert pour en répéter le refrain. On passe ensuite à d'autres hymnes de liberté : qu'elles paraissent nobles, élevées, sublimes! Le patriotisme s'échauffe, le cœur s'anime et se passionne, l'âme s'élève... rien ne trouble cet enthousiasme!

Toutes ces voix fortes et mâles, ce silence, ces lieux, cette liberté vantée, exaltée, cette

présence des trois couleurs, tous ces hommes dont la foi déborde, dont la conviction accentue la parole, et rend les vœux si fermes et si vibrants; tout cela forme une solennité touchante, une espèce de fête où l'espérance dresse l'autel, un culte où chacun apporte son corps pour sacrifice!

C'est beau! c'est grand!

Puis vient *la Parisienne*, dont on supprime quelques vers.

Quand on arrive à ce couplet : *Tambour du convoi de nos frères*, tout le monde se découvre. Le mouvement se ralentit, la douleur, et une douleur vraie, profonde, adoucit et attriste la voix... car de ceux qui chantent là, combien dont les frères sont morts en juillet! Combien dont les palpitations se pressent, et dont la voix se brise quand on rappelle ces trois grands jours, et ces tombeaux délaissés, et cette gloire éteinte, et ce soleil refroidi, et ces espérances si brusquement refoulées!

Puis la *Marseillaise!* et la dernière strophe :

Amour sacré de la patrie,
Arme, soutiens nos bras vengeurs;
LIBERTÉ, LIBERTÉ CHÉRIE!!

Tout cela se chante gravement, du fond de l'âme, et tout le monde est à genoux!

Quand l'hymne est fini, le porte-drapeau fait le tour du cercle, chacun baise les trois couleurs, puis on se relève, le drapeau est reconduit avec la même cérémonie, et, bientôt, on entend au bas de chaque pavillon une grosse voix s'écrier avec force : LA FERMETURE!! Les portes roulent sur leurs gonds, et chacun rentre chez soi.

ARMAND MARRAST.





L'APPRENTI JOURNALISTE.



Dans ces temps de révolution où les journaux ont tant d'influence sur les esprits, je crois utile de raconter naïvement au public comment, épris de la littérature, je me fis auteur par circonstance et apprenti journaliste par nécessité. Les évéuements de ma vie n'ayant rien de romaues-que, je n'ai pas besoin d'avertir mon lecteur que mon récit ne contiendra que la plus exacte vérité.

On me nomme Alfred de R***, et je dois la

naissance à un juge de la ville de B..., qui, à sa mort, me laissa quelque fortune. Parvenu à ma majorité, ennuyé de la vie monotone que je passais dans ma petite ville, je pris la résolution, malgré les remontrances de ma mère et de tous mes parents, de venir habiter Paris. Convaincu de plus par les éloges de mes amis, par les prix nombreux que j'avais remportés au collége, que je devais être un jour un homme célèbre, et qu'il ne me manquait qu'un grand théâtre pour me faire connaître, j'arrangeai mes affaires ou plutôt je les dérangeai par le désir que j'avais de jouer un grand rôle dans le monde. Je vendis donc mes terres, et après avoir assuré le sort de ma mère d'une manière conforme à ses désirs, je pris la route de la capitale. Je me croyais très-riche et je l'étais en effet; riche de mon bien d'abord, puis encore des connaissances que j'avais acquises, et d'un fonds d'amour-propre qui surpassait à lui seul toutes mes autres propriétés.

Je n'ai pas besoin de dire qu'en arrivant à Paris je m'établis sur un pied, qui convenait non à ma fortune, mais à la grande idée que j'avais de moi-même. En meublant un joli appartement, en me faisant traîner dans un élégant cabriolet que je croyais indispensable à mon importance future, je ne fis aucune réflexion sur

l'avenir, je me croyais certain de trouver dans la ressource de mes talents les moyens de soutenir et même d'augmenter mon train. Avant de songer à les employer, je voulus prendre connaissance du nouveau théâtre sur lequel j'allais me produire, et je visitai, comme de raison, tous les lieux publics où les heureux du jour doivent se rencontrer.

D'après les idées que je m'étais faites de Paris, il m'arriva ce qui arrive toujours à tous les gens de province qui débarquent; rien ne me parut digne de mon admiration... excepté les danseuses de l'Opéra. Comme avant de songer à entrer dans la carrière qu'on se propose de parcourir, on est bien aise d'essayer ses forces dans une région moins élevée que celle à laquelle on prétend parvenir, je fis la connaissance de quelques jeunes gens qui contribuèrent beaucoup à me débarrasser de certains préjugés provinciaux qui nuisaient beaucoup au développement de mes belles qualités. Guidé par mes nouveaux amis, j'appris à employer mon temps avec cette promptitude épicurienne, qui ferait croire que toute notre vie n'est composée que de quelques années. Introduit, je ne sais comment, dans une société plus aimable que sévère, qui réunissait au charme des arts tous les agréments de l'esprit, je m'y fis un nom par ma gaieté et quel-

ques brillantes reparties. C'est ainsi que je parvins à pénétrer dans le sanctuaire de plusieurs théâtres; j'avais ma voix au sanhédrin comique, tous les auteurs étaient mes amis, et souvent à ma table, après le vin de Champagne, ils me trouvaient des idées dignes d'être transmises à la postérité. A mes joyeux propos, à mes vers improvisés, à ma mémoire foudroyante, ils prédisaient que j'étais destiné à devenir l'homme du siècle; ils stimulaient mon indifférence, ils accusaient ma paresse, ils juraient par tous les dieux de notre temps, par Molière et Shakespeare, que je dérobais les plus vives jouissances à mes contemporains, et ma gloire à la postérité, en n'ouvrant pas un cratère à ce volcan, qui bouillonnait dans mon cerveau.

Tous mes amis étaient de si bons amis! ils avaient tant de plaisir à dîner chez moi afin de m'encourager à entrer dans la carrière des lettres, que je crus devoir, pour m'initier davantage dans les mystères de l'art dramatique, me lier d'une étroite amitié avec la seconde actrice de l'un de nos grands théâtres. Je ne vous parlerai pas, mon cher lecteur, de ses charmes, de son esprit; toutes ces dames sont toujours d'une perfection achevée aux yeux d'un amateur. Mais ce qui me charma le plus dans cette aimable personne, lorsque je fis cette heureuse connais-

sance, c'est cette idée qu'elle avait déjà de ma célébrité à venir. A peine avais-je fait paraître dans les journaux et dans les revues quelques fragments de prose et de poésie, que l'on parlait déjà de mes futurs grands ouvrages. Comment cette jeune fille, ou plutôt cette jeune femme ne m'aurait-elle pas charmé dès le premier coup-d'œil? c'est par elle que j'appris que j'étais un grand auteur, que mes bons mots, mes épigrammes légères, mes calembours malins circulaient dans les coulisses. Une auréole de gloire m'environnait, et je l'ignorais; et pas un de ses rayons n'était encore venu frapper mes yeux. Cette fois pourtant, je ne pouvais plus douter du sort glorieux qui m'était réservé. Puisque tout me parlait d'un brillant avenir, ne devais-je donc pas abandonner l'autre avenir provincial, qui se bornait à obtenir un emploi dans l'administration, pour débuter sur la scène du monde par le premier pas d'un grand homme?

Je dis donc adieu à tous les anciens amis de mon père qui pouvaient m'être utiles. L'un de mes jeunes compatriotes, que ses talents avaient porté au rang de conseiller d'état, et qui me montrait le plus vif intérêt, fut délaissé par moi de la manière la moins polie. Je me concentrai dans le cercle étroit de mes aimables artistes; et, afin de mieux me pénétrer des con-

naissances du théâtre, je me chargeai des frais du ménage de ma Thalie du second ordre, de la tendre admiratrice des ouvrages que je n'avais point encore faits.

Comme j'étais certain d'avance de devenir un homme célèbre, je ne me pressais pas trop de travailler; je me contentais de jeter sur le papier quelques idées destinées à une comédie qui devait, en me portant d'un seul élan au sommet du Pinde, faire également la réputation de ma bien-aimée. Car je dois convenir que si ma belle amie l'emportait sur sa rivale par la jeunesse et la beauté, elle était bien loin de l'égaler par le talent; cette rivale faisait son désespoir. Quoi qu'il en soit, les muses et l'amour occupaient doucement ma vie, et si elle n'était pas tout-à-fait régulière, au moins était-elle bien remplie.

J'avais enfin terminé l'immortel ouvrage que l'on attendait de moi avec tant d'impatience; les fragments que j'en débitais aux comédiens, vers la fin des excellents dîners que je leur donnais fréquemment, les mettaient en extase. Jamais vers ne leur avaient paru plus énergiques ou plus comiques; et leurs éloges que je devais croire bien mérités, me faisaient goûter par avance toute l'ivresse d'un prochain succès; enfin le grand jour de la lecture arriva. Tous les acteurs se réunirent pour m'entendre, et je me

présentai devant eux avec cette confiance que donne la certitude d'une réception faite par enthousiasme.

En entrant, je parcourus des yeux le cercle brillant qui devait m'écouter, je dis brillant, car il me semblait que toutes les dames du théâtre s'étaient mises en frais de négligés les plus charmants pour me faire honneur. Toutes les figures des personnes qui composaient le comique aréopage avaient un air radieux. On pouvait les comparer à des convives gourmands qui, connaissant d'avance le grand talent du cuisinier de leur amphitryon, n'attendent que le moment de se mettre à table, pour jouir de tout le plaisir d'un repas délicat.

A l'instant où je me disposais à prendre la place qui m'était destinée, chacun des acteurs me dit une chose aimable sur le talent qu'ils me connaissaient déjà, les dames m'adressaient d'agréables minauderies, tandis que ma princesse affectait un air d'autant plus triomphant, que sa rivale jetait sur elle des regards dédaigneux. Afin de me rendre ma lecture moins fatigante, plusieurs de ces messieurs et de ces dames s'empressaient auprès de moi; l'un me disposait mon siége de façon à n'être pas dans mon jour; l'autre arrangeait mon manuscrit sur le pupitre, tandis qu'une jolie main agitait des morceaux

de sucre dans l'eau qui devait rafraîchir mes lèvres desséchées : enfin ce n'était autour de moi que légers services, que petits soins, que preuves de bienveillance.

Je commençai ma lecture, et le silence succéda bientôt à cette douce agitation qui avait tant de charmes pour moi. Mon premier acte ne parut pas leur faire une grande impression ; et je m'aperçus bien que ce n'était point une erreur de ma part, à ce mot que dit ma bien-aimée qui répondait à quelques chuchotements : « *Mais, messieurs, un premier acte n'est jamais* « *qu'une exposition.* » Un peu découragé, je commençai le deuxième acte. A quelques traits assez piquants et qui furent sentis, je repris courage ; mais bientôt le froid gagna l'assemblée, et vers le milieu d'une grande tirade que je croyais superbe, j'entendis un long bâillement, qui me prouva trop que tout le monde n'était pas de mon avis. Cependant je réunis toutes mes forces pour leur faire sentir les beautés de mon troisième acte ; mais j'avais beau crier, gesticuler, suer dans mon harnois, certain bruit sourd venait troubler ma lecture, et les mots : *Oh ! que c'est long ! que c'est insipide ! je n'y comprends rien*, m'arrivaient de tous les côtés. Eh puis, les femmes qui s'amusaient à se faire des niches ! L'une faisait une grimace à sa cama-

rade, l'autre tirait la queue du petit chien de sa voisine pour le faire aboyer ; enfin, tout-à-fait démonté par la gentillesse des dames et la distraction impertinente des hommes, je portai les yeux devant moi. Que vis-je alors ? La figure ironiquement riante de la grande coquette qui m'annonçait, par son regard malin, et son triomphe et mon malheur... Irrité contre elle, contre moi, contre tout le monde, je m'écriai : *Il est malheureux, messieurs, que cet ouvrage ne vous plaise pas, car c'est du Térence tout pur...* — « Monsieur, me dit le premier acteur avec une gravité théâtrale, nous trouvons beaucoup de mérite dans votre comédie, nous rendons justice à votre talent ; mais le temps de Térence est passé. Le public en est venu à ne plus s'amuser d'une plaisanterie fine, d'une scène filée avec art. Il lui faut maintenant des situations fortes, des mots plus grotesques que comiques, des tableaux plus érotiques que gracieux ; il lui faut enfin tout autre chose que votre ouvrage. C'est pourquoi, comme à notre ami, comme à l'un des soutiens futurs de la scène, nous vous conseillons de céder au goût du temps, d'imiter nos maîtres modernes, en exploitant l'histoire depuis les rois jusqu'aux bourreaux. » — Cela dit, il me fit une profonde révérence : ce qui fut le signal du départ pour tous ses camarades. Je

n'étais pas encore revenu de l'étonnement que m'avait causé l'abandon de tous mes bons amis; je ne comprenais point que la salle se trouvât vide et qu'il ne restât près de moi que ma jeune Thalie, qui m'offrit plutôt le visage d'une femme irritée que celui d'une tendre consolatrice.

De retour à la maison, ma compatissante amie, loin de dissiper ma tristesse, me chercha querelle sur des bagatelles. Je crus voir qu'elle désirait augmenter ma mauvaise humeur, ce qui me détermina à la quitter assez brusquement.

Rentré chez moi, je fis de sages réflexions sur ma jeune princesse. Son changement m'avait frappé, et je craignais avec raison que sa passion pour les bons rôles ne me coûtât une grande partie de son amour. C'est ce que je voulus savoir dès le lendemain matin en allant lui rendre visite. Mais quel fut mon étonnement! elle me reçut avec tous les dehors de la plus sincère amitié. Nous déjeunâmes ensemble, et après le déjeuné, elle ne craignit plus de me parler de mon aventure de la veille. Elle me dit que, pendant ma lecture, sa situation était devenue bien pénible par l'air triomphant de sa rivale. Elle m'assura en avoir versé des larmes de dépit. Puis, après tous ces détails qui ne faisaient que rouvrir mes blessures, elle me fit des questions sur ma famille. Elle me parla de la douleur de

ma mère quand elle saurait que je m'étais dérangé du chemin que mes parents m'avaient tracé. « N'espérez pas, me dit-elle, pouvoir réussir dans une carrière d'où la nature semble vous repousser : il faut, pour faire une comédie, une connaissance du monde que vous n'avez point. Cette carrière, d'ailleurs, n'offre aucune perspective pour la fortune; et quand bien même, après beaucoup d'efforts, vous parviendriez un jour à obtenir une espèce de succès, quel avantage pourriez-vous en retirer? A quoi peut mener un de ces succès comme on en voit tant? Si votre pièce n'annonce point un assez grand talent pour effrayer vos confrères, ils vous en laisseront jouir tranquillement; mais les comédiens, après quelques représentations, vous prouveront, en l'abandonnant, qu'elle n'est d'aucune valeur à leurs yeux. Si, au contraire, votre ouvrage attire la foule et vous promet une fortune, les journaux se déchaîneront contre votre triomphe et empoisonneront votre vie de tous les tourments d'une injuste et maligne critique. Non, mon ami, ajouta-t-elle en me prenant la main, il faut abandonner dès aujourd'hui une route qui ne vous conduirait qu'à la honte et à la misère; il faut rentrer dans cette vie bourgeoise si douce et si estimable. Ah! combien je regrette d'avoir contribué,

pour ma part, à vous en faire sortir! mais il n'est jamais trop tard de revenir à la raison. Laissez donc là pour jamais le théâtre et les actrices, reprenez le cours des études sérieuses que vous aviez commencées avant de me connaître, et devenez un jour, par vos talents administratifs et de nobles vertus, un père de famille honorable, un citoyen utile à votre patrie. »

J'avais été si étonné de son langage ridiculement solennel et de sa morale si imprévue, que je n'avais pas même songé à l'interrompre ; mais quand je vis qu'elle ne m'adressait cet admirable verbiage que pour me dire en résultat qu'elle me quittait, il m'échappa tout-à-coup un grand éclat de rire qui parut la déconcerter.

« Eh quoi! ma chère amie, lui dis-je, faut-il tant de façon pour me prévenir que vous me donnez mon congé. Eh pardieu! je l'accepte de bon cœur. S'il faut vous dire même toute la vérité, je m'étais déjà aperçu à l'état de mes finances que notre rupture devenait indispensable. Si, à l'instant de notre séparation, vous m'avez régalé, avec toute la dignité qui vous convient si bien, d'un sermon admirable, vous conviendrez du moins que votre éloquence n'est pas à bon marché. Car la morale que vous me débitez si à propos me coûte, soit dit sans vous en faire

un reproche, une trentaine de mille francs. Je sens que, dans votre intérêt, ce congé m'est bien dû. Je sais que vous ne tenez point à l'argent, que vous n'avez qu'un but, que ce but est la gloire; mais comme vous ne pouvez y parvenir qu'en vous faisant connaître du public dans un nouvel ouvrage, vous me congédiez, moi, l'auteur malheureux, pour ouvrir la lice à tous les hommes de lettres. Eh bien, soit; qu'ils viennent au même prix briguer votre conquête, je leur laisse le champ libre, en vous adressant un éternel adieu... » Cela dit, je lui tirai ma révérence. Je ne me trompai point dans mes conjectures : huit jours après avoir quitté ma belle, j'appris que j'avais pour successeur un auteur de mélodrame, qui lui avait fait accepter tout à la fois un rôle dans sa pièce et l'hommage de son cœur.

Je ne vous raconterai pas, mon cher lecteur, de combien de folies du même genre fut suivie cette première liaison. Jeté dans un monde plus amusant que sage, je prouvai, par mon expérience, qu'une fois lancé sur la pente d'un précipice, il est bien difficile de s'arrêter. Que vous dirai-je enfin, il me manquait un vice, et je ne tardai pas à le connaître dans toute son effroyable horreur. Je veux parler du jeu. Cette passion s'empara de moi avec plus de force

encore que celle du théâtre. Je payai de toute ma fortune mon initiation dans la nouvelle société que je m'étais formée. Prêt à céder au désespoir de me voir ruiné, trop fier pour recourir à la bourse de mes amis, je fus sur le point d'attenter à mes jours. Cependant, en repassant les événements de ma vie, je vis que si j'avais eu le malheur de me ruiner comme un sot, au moins aucune action déshonorante ne pouvait m'être imputée. Je songeai que si j'étais devenu pauvre par ma faute, je pouvais retrouver une nouvelle fortune dans mes talents. C'est alors que je conçus le grand projet de composer un roman et d'y peindre nos mœurs.

Encouragé par cette idée, je réunis les débris de ma fortune, hélas! bien peu considérables, et je m'établis dans une petite rue, au sixième étage. Là, je m'occupai avec ardeur de mon roman, et, grâces aux idées riantes ou passionnées que me fournissait mon imagination, les heures du jour, si longues autrefois, même au temps de mon opulence, passaient avec une extrême rapidité. C'est tout au plus si, provoqué par la nécessité de reprendre des forces, je pouvais me décider à quitter ma chambre pour aller dévorer dans la gargote voisine un modeste repas. Enfin, après six mois d'un travail suivi, je dirai même d'un plaisir qui n'est connu que des gens

de lettres, je portai chez un écrivain public, qui déjà m'avait fait quelques copies, le roman qui devait réparer mes fautes et devenir pour moi une souree de gloire et de fortune.

Ah! mon cher lecteur, que cette fois je fus encore trompé dans mon espérance! Plusieurs libraires lurent mon ouvrage et tous le refusèrent. Ils trouvaient que mon roman n'était point écrit pour des hommes forts; qu'il ne pourrait leur inspirer ces sensations vives qu'ils vont chercher à notre moderne théâtre, ces sensations indispensables à de jeunes hommes qui veulent marcher sur les traces de Bonaparte et de Robespierre.

Que pouvais-je répondre à ces honnêtes libraires? Il fallait leur former des destructeurs de l'espèce humaine, et moi j'apprenais à nos jeunes gens à ne pas s'écarter des règles du devoir, à ne pas tromper l'innocence, à respecter l'hymen, et à n'espérer pour récompense à tous ces sacrifices vertueux que l'estime de soi-même.

Le dernier chagrin qui venait de me frapper ne me porta cependant point au désespoir, mais il me causa un tel abattement, qu'il aurait eu pour moi le même résultat; car, si je ne me donnais pas la mort, je devais m'attendre à mourir, dans mon galetas, de misère et de honte.

Cependant un hasard vint retarder encore ma triste fin. Le maître écrivain, à qui je devais le prix des copies de mes ouvrages, vint réclamer son juste salaire. Ne pouvant le payer dans le moment, je lui fis part de ma situation, et je lui offris comme indemnité de travailler pour lui, de rédiger les lettres et les mémoires qu'on viendrait lui demander. Il accepta ma proposition, et, grâces au talent que j'avais en calligraphie, talent dont j'avais dédaigné d'user pour moi, je trouvai une existence dans l'exercice de ma plume, car cet honnête écrivain ne voulut retenir qu'une petite partie de mon salaire pour acquitter mes dettes passées.

Cette ressource qui suffisait à mes premiers besoins, s'augmenta peu à peu par mon assiduité à remplir mes devoirs. Certes, j'étais bien loin d'être heureux; mais enfin, quelque modeste que fût mon traitement, je trouvais une consolation à ne le devoir qu'à moi-même, et je sentis, pour la première fois de ma vie, que le pain qu'on doit à son travail n'est jamais amer.

Un jour, en sortant de mon bureau, par distraction, je traversai le Palais-Royal que j'avais toujours le soin d'éviter par la crainte d'y rencontrer quelques-unes de mes brillantes connaissances. L'amour-propre me les faisait fuir. Ma parure plus que simple leur eût trop fait con-

naître ma triste situation : une cravate noire mise si artistement qu'elle pouvait faire croire qu'il n'était plus de mode de porter du linge, un chapeau que l'absence d'un parapluie avait tout-à-fait déformé, un pantalon et un habit que l'habitude que nous avions d'être tous les jours ensemble avait considérablement fatigués, formaient toute ma parure. Aussi, lorsque j'étais forcé de traverser un lieu public, c'était vraiment un supplice pour moi : « Que vais-je devenir, me disais-je, quelle rougeur ne viendra pas couvrir mon front, si j'ai le malheur d'être aperçu par ceux à qui je donnais le ton par l'élégance de mes habits, par le goût de mon cabriolet, si je suis vu de ces hommes que j'ai cent fois enivrés des vins les plus exquis, et qui, au milieu des festins que je leur prodiguais sans nécessité, se déclaraient mes amis à la vie et à la mort?... Oh! que j'aille maintenant réclamer leur amitié !... Un salut froid et un regard de pitié seraient le prix de mon humiliation... Non, non, mourir de faim près d'une borne plutôt que d'implorer l'assistance de ces égoïstes qui forment ce qu'on appelle le monde. » Tout en marchant le long d'une galerie du Palais-Royal, je faisais ces tristes réflexions, quand tout à coup, à vingt pas de distance, je reconnus l'un des intimes amis que m'avait procurés ma fortune

passée : il se nommait Édouard de V***. En le retrouvant, je me troublai. Pour éviter qu'il ne me vît, j'entrai dans le jardin et me cachai derrière un pilier. Je croyais lui avoir échappé et je m'en réjouissais, quand j'entendis une voix qui me disait : « Eh, pourquoi donc, Alfred, me fuis-tu de la sorte ? Moi, je cours tout Paris pour te rencontrer. Ah ! je devine, c'est par orgueil, c'est parce que ta garde-robe se trouve en mauvais état. En effet, ajouta-t-il en me regardant des pieds à la tête, je vois que tu n'as pas crédit chez ton tailleur; cela m'étonne, car c'est la meilleure pâte de fripon.... mais nous remédierons à cela. Et dis-moi, que fais-tu maintenant ?

— Eh bien ! puisque tu veux le savoir absolument, je gagne un petit écu par jour à faire des écritures.

— Je ne m'étonne pas maintenant de te voir en si triste équipage; mais il m'est réservé de changer ta fortune comme j'ai changé la mienne.

— Elle me semble en effet bien différente de ce qu'elle était autrefois ; cette élégance dans tes habits et dans tes manières, un certain air qui sent l'opulence... Aurais-tu donc hérité de quelque vieille tante ? aurais-tu gagné un terne à la loterie ?

— Rien de tout cela, mon cher ami. Je me

suis associé avec un capitaliste pour faire un journal. Il a fourni les fonds et moi l'esprit, et notre journal a pris à merveille. L'or pleut dans ma caisse, la considération le suit, les gens de lettres me caressent, les comédiens tremblent devant moi, les actrices me font la cour, les hommes d'état me saluent; enfin, je suis une puissance du jour qui, la verge haute, me fais redouter des petits et des grands. Il ne me manquait plus qu'un collaborateur capable de soutenir la réputation de mon journal, et je l'ai rencontré. C'est à toi, mon ami, que je destine cet honneur. Tu gagnes par jour un petit écu chez un écrivain, eh bien! moi je te donne vingt francs, en attendant que ton travail te fasse participer à ma fortune, en t'acquérant le titre de mon associé.

— Mais suis-je donc capable de te seconder, tu sais que ma pièce a été refusée?

—Je sais de plus que tu as fait un roman dont les libraires n'ont pas voulu; mais c'est à cause de cela que je te préfère à tout autre. D'abord, dans tes jugements, tu te souviendras qu'on a méprisé tes ouvages, et tu n'en seras que plus malin en critiquant ceux de tes rivaux. Ensuite, je sais ce que tu es capable de faire. Ta mémoire est étonnante, ton esprit est porté vers l'épigramme, aucune des connaissances humaines

n'a échappé à tes études, tu peux parler de tout enfin et tu peux en parler bien. J'espère que tu n'as pas conservé ces préjugés de province que nous t'avons réprochés tant de fois, que ta visière n'est plus obscurcie de ces mots : Justice, raison et décence; mais, au reste, quelque instruction de ma part et la jouissance de nos priviléges t'auront bientôt fait sentir tout l'avantage de ta position. Ainsi, c'est une chose décidée, tu quittes ton écrivain, je t'attache à mon journal, et je fais ta fortune en augmentant la mienne. Mais à propos, c'est aujourd'hui que je dîne avec nos gens de lettres et mon lourd associé : il faut que je te présente aujourd'hui même à la bande joyeuse. Tu feras un bon dîner, je te le promets, et je vois à ta mine pâle qu'il arrive à propos. Il faut que tu changes de régime; oui, je prétends qu'avant trois mois tu sois porteur d'une face aussi pleine et aussi rubiconde que la mienne.

— Hélas! comme tu dis. Depuis bien longtemps je n'ai fait un bon repas; mais je n'oserai jamais me présenter dans ta société sans avoir remédié au délabrement de mon costume que les outrages du temps ont considérablement endommagé.

— Oh! j'avais déjà songé à cet inconvénient. Dieu me garde de te présenter à mon associé

dans ce piteux accoutrement! Mon financier, qui est un sot, à tes vêtements plus que modestes, ne verrait en toi qu'un imbécile. Il est convaincu, et, je le dis à regret, je commence à penser comme lui, qu'on n'est jamais un homme d'esprit quand on n'a pas trouvé dans soi-même les moyens d'avoir un bon habit. Dans un instant à ses yeux tu vas être un homme comme il faut. Nous sommes de même taille, et lorsque je vais t'avoir équipé de la tête aux pieds, tu retrouveras tout à coup, dans l'influence de mes habits, ta malice et ta gaieté. » En finissant ces mots, il me prit sous le bras, me fit monter dans son cabriolet, me conduisit à son logement qui était très-élégamment meublé, m'installa dans une chambre, et me fit apporter par son domestique tout ce qui pouvait être nécessaire à ma toilette, en me faisant dire qu'il me rejoindrait, à six heures, à la Rotonde du Palais-Royal.

Tout étourdi de ce qui venait de se passer entre Édouard et moi, je commençai à m'habiller. J'étais tout surpris de la générosité d'un jeune homme qui ne m'avait toujours paru qu'un ami comme on en trouve tant dans le monde; je croyais même avoir quelque preuve de son égoïsme au moment où la fortune m'abandonna tout-à-fait. Mais enfin, quel que fût le motif de ses espérances, je dus accepter ses bienfaits,

puisque j'avais l'espoir de les reconnaître un jour par mon travail.

Ma toilette terminée, je restai surpris de la métamorphose qui s'était faite en moi, il me sembla que je renaissais pour une autre vie. Mes traits, un peu amaigris par le jeûne, donnaient à ma physionomie plus d'expression et de finesse. Ainsi que je l'avais promis à Édouard, je me rendis au Palais-Royal bien avant l'heure à laquelle il devait me rejoindre. En l'attendant, je me promenais avec cet air heureux qui me donnait pour l'avenir l'assurance d'un sort brillant. Je savais, il est vrai, que, dans le journal auquel j'allais travailler, on cherchait plutôt la malice et l'esprit que le talent de l'écrivain; cependant, me disais-je, je trouverai bien le moyen de me faire distinguer des autres collaborateurs. Édouard en convient lui-même, je possède mille connaissances qui sont étrangères à presque tous les gens de lettres. Malgré moi toutes ces idées puisées dans l'antiquité se répandront dans cette quantité d'articles que je vais livrer au public; et, pour peu que je donne un air de nouveauté à toutes ces vieilles pensées, j'aurai bientôt frappé les regards de la multitude. Ma réputation s'étend, les propriétaires des grands journaux m'apprécient et me choisissent comme un de leurs rédacteurs; arrivé à cet excès d'honneur,

c'est sur ce nouveau théâtre que j'augmenterai de réserve dans ma conduite. Mon style sera toujours conforme au genre du livre qu'il me sera permis de juger. Je n'emploierai point avec l'auteur cette amère ironie qui ne montre dans un critique que l'impuissance du talent. Je reprendrai les défauts du livre avec politesse; j'en ferai sentir les beautés avec chaleur et conviction, et, pour qu'on n'accuse point mon jugement d'être l'effet de la crainte ou de la sécurité que donne l'anonyme, je ne me cacherai pas, même sous le voile d'une lettre de l'alphabet : j'aurai le courage d'imiter Charles Nodier. Comme cet élégant écrivain dont la juste et l'adroite critique se dérobe sous les formes d'une bienveillante politesse, je signerai mon nom tout entier. Après m'être fait une réputation dans le genre littéraire, je me lancerai dans la politique. Soit que j'embrasse le parti de l'opposition ou celui du ministère, ma polémique sera toujours noble et consciencieuse. Ainsi que les Fox, les Shéridan, les Canning, les Benjamin Constant, les Châteaubriand, je puis devenir à mon tour une puissance dans les journaux. Déjà mon influence est révélée, on m'entoure, on me prévient, on me flatte, on m'appelle enfin à la chambre des députés. L'habitude de discuter les plus hauts intérêts m'a rendu faciles les succès de l'o-

rateur. Comme aucune question ne m'est étrangère, ma seule opinion décide toutes les questions... Enfin, le roi m'appelle en son conseil, un ministère devient vacant...

En ce moment Édouard me frappa sur l'épaule, en me disant; « Allons mon ami, on nous attend chez Véfour. » Le cruel, en me réveillant, me priva de tous mes honneurs; mais je m'en consolai par l'espoir de faire un succulent dîner, ce qui ne m'était pas arrivé depuis bien long-temps.

Nous nous trouvâmes bientôt chez le restaurateur où un somptueux repas nous attendait. Plusieurs jeunes rédacteurs et notre financier bailleur de fonds formaient avec Édouard et moi tout l'esprit ou plutôt tout le personnel du journal. Après avoir été présenté au gros propriétaire de cette mince feuille, et avoir reçu de lui un accueil bienveillant que je ne devais sans doute qu'aux éloges qui m'étaient prodigués par mon ancien ami, les convives se mirent gaiement à table, et arrosèrent d'excellentes huîtres vertes avec du vin de Champagne à la glace. La conversation, après quelques moments du silence que l'on observe toujours au commencement du dîner, tomba nécessairement sur le journal, le nombre de ses abonnés, et le genre de scandale qu'il produisait dans le public. On passa bientôt en revue toutes les actrices des grands théâtres.

On vanta surtout les talents de mademoiselle D***. — « J'en conviens, dit un de nos jeunes gens, elle a beaucoup de talent; mais cela ne m'empêchera pas d'en dire du mal, aussi long-temps qu'elle appartiendra à l'ambassadeur d'A... Je ne veux pas que ces demoiselles conservent dans un temps d'égalité des coutumes aristocratiques. Il faudra bien que cette Terpsichore de distinction tombe à son tour dans le domaine public. — Tu veux dire dans le domaine des journaux, lui répliqua Édouard; si j'étais à ta place, il y aurait parbleu long-temps que je lui aurais prouvé qu'elle ne sait pas faire un rigodon. Vous êtes tous des enfants, vous n'y entendez rien. Vous ne savez pas tirer parti de cette branche de mon administration que j'ai bien voulu vous abandonner. Est-ce par le compte que vous rendez des spectacles que vous espérez faire fructifier notre ferme? Vous n'avez que des éloges à donner, et vos critiques sont si timides, qu'elles ne sauraient amuser nos lecteurs, pourquoi ne m'imitez-vous pas, je vous prêche d'exemple. En m'emparant de la haute société, j'ai connu tout de suite l'étendue des devoirs que j'avais à remplir, et je puis prouver que, depuis trois mois à peine que j'exploite cette féconde mine, j'ai considérablement augmenté le nombre de nos abonnés. Voyez si personne peut m'échapper.

J'ai déjà *enfoncé* trois conseillers d'état et cinq députés ministériels. Ils m'ont toujours à leur suite, je ne les laisse pas respirer, et quoique mes épigrammes ne soient le plus souvent que des jeux de mots, j'y reviens sans cesse, et je les retourne de tant de manières, qu'elles paraissent toujours nouvelles au lecteur. La chambre et la haute administration vont m'offrir un fonds inépuisable. Le mois prochain je reprendrai les ministres en sous œuvre. Si je les ai abandonnés quelque temps.....

—C'est.... (lui répondit vivement un des convives) qu'on t'avait promis la croix d'honneur, et qu'on ne te l'a point donnée.

—Non, non, c'est tout autre chose; car moi je ne songe qu'à l'intérêt du journal, et monsieur doit savoir (en désignant le financier), que depuis qu'il m'a associé à ses bénéfices, j'ai au moins doublé le prix de ses actions.

—Mais tu n'as point doublé nos appointements, dit un autre jeune homme en riant.

—Que voulez-vous que j'y fasse. A vos théâtres vous ne vous occupez que de vos bonnes fortunes; et quand il s'agit de mordre un peu, je ne trouve en vous que des moutons. Soyez lions, déchirez votre proie, et je vous payerai comme des lions. »

Le financier qui n'avait pas encore dit un mot,

prit à son tour la parole, et nous baragouina dans un français en usage dans la tribu de Lévi: — «M. Édouard a raison; lui seul sait faire son métier. Il a déjà flétri dix ou douze réputations, et ces douze réputations, en les estimant mille francs pièce, sont entrées dans ma caisse en espèces sonnantes.

—Peste! m'écriai-je, déjà à demi étourdi par tous les vins qu'ils m'avaient fait boire, l'honneur des hommes est d'un bon rapport, et je te fais mon compliment, mon cher Édouard, d'en avoir tiré si bon parti sans qu'il t'en ait coûté bras ou jambes.

—Oh! quant à cela, dit-il en riant, nous avons un gérant responsable, et toutes ces petites discussions ne me regardent pas. —Mais à propos, messieurs, j'ai une petite aventure scandaleuse à vous raconter, qui va servir d'aliment, au moins pendant huit jours, à notre journal. Imaginez que j'ai aperçu la jeune femme de ce conseiller d'état si dévoué au gouvernement... Comment le nommez-vous donc... le baron de... le nom ne fait rien à l'affaire. Je le désignerai si bien, que tout le monde le reconnaîtra... Eh bien, j'ai rencontré sa femme, cette petite prude si jolie, qui baisse toujours les yeux quand on la regarde d'une certaine façon; je l'ai rencontrée, dis-je,

à l'Ambigu-Comique, seule dans une loge avec un beau jeune homme à moustache. La grille était baissée, je dois en convenir; mais c'est ce dont il sera inutile d'avertir le public. Comme je savais que cette gentille bégueule donnait de jolis concerts, exécutés par nos premiers artistes, j'avais prié l'un d'eux de m'y présenter. Croiriez-vous bien que cette impertinente s'est refusée à ma demande, sous le prétexte qu'elle ne me connaissait pas... Ah! parbleu! elle va me connaître, et elle me payera cher l'affront qu'elle m'a fait éprouver.

—Mais, es-tu certain, Édouard, lui dis-je très-sérieusement, que ses amis prendront bien la chose?

—Mon cher ami, nous ne signons jamais nos articles; et puis, comme je te l'ai dit, nous avons un gérant responsable.

—S'il doit répondre de toutes vos sottises, c'est un homme à qui vous serez forcé de donner les invalides au premier jour.

—Mais j'oubliais encore une chose, dit Édouard en m'interrompant. J'ai conçu ce matin, en lisant les journaux de l'opposition, une excellente idée. Ces braves du mouvement exploitent maintenant la misère publique, je veux les imiter. Cette misère-là peut devenir pour nous une

source de richesse. Dans mon premier article je ferai un parallèle du dîner du pauvre avec celui du riche.

—Avant de commencer, lui dis-je d'un grand sang-froid, veux-tu que je te serve de ces filets de chevreuil piqués? ils sont excellents.

—Je montrerai, s'écria Édouard avec chaleur, le misérable ouvrier, encore fatigué de ses travaux, mangeant à peine un pain grossier, tout trempé de ses sueurs...

—Peut-être préfères-tu cette poularde aux truffes? je vais t'en servir. » Mais il me repoussa la main, en me disant: — « Non, j'aime mieux l'aile que la cuisse, » puis après il continua...

—Je peindrai avec la plus vive éloquence la misère de cet infortuné. Je le représenterai couché sur la paille, tandis que l'opulent étendu sur un mol édredon...

— A propos de cela! ton appartement est charmant, qui te l'a donc meublé si richement?

—C'est Darac, répondit étourdiment Édouard, il me coûte plus de 15,000 fr.; » puis revenant à sa première idée. « Oui, messieurs, je représenterai cet ouvrier aussi malheureux que le serf du douzième siècle, plus esclave que lui, et beaucoup plus à plaindre. Si le dimanche, pour se reposer de ses cruelles fatigues, il veut se per-

mettre de boire un verre de vin, il est obligé de sortir hors les barrières... Et quel vin boit-il?

—Oh! à coup sûr, Édouard, il ne vaut pas celui-ci, dis-je en lui présentant la bouteille.

—Mais verse donc tout plein, me dit Édouard avec humeur...

—Non, non, c'est assez. Parlons de la misère publique. Disons du mal de tous ces hommes qui ne songent qu'à eux seuls, plaignons le pauvre, défendons-le contre ce gros financier, ce fastueux propriétaire qui dévore en un repas la subsistance de vingt malheureux. Vouons au mépris et à la mort tous ces infâmes riches qui sont toujours des méchants; mais en attendant que nous les ayons écrasés sous le poids de nos éloquentes censures, garçon! encore du vin de Champagne! bonne chère et bon feu, buvons sec et surtout buvons frais.

—Ah le traître! s'écria Édouard en éclatant de rire, il se moquait de moi, et je ne m'en apercevais pas. Quand je vous disais, messieurs, qu'il était digne d'entrer *in nostro docto corpore*. Vous le verrez à l'œuvre.—Mais il est temps de se séparer. Il faut que je fasse connaître Alfred au théâtre comme mon remplaçant, et le moment est venu de nous y rendre. » En effet, après une orgie bien complète, la société se sé-

para, la tête un peu troublée par les fumées du vin et les projets philantropiques qui avaient animé nos graves discussions.

Ce ne fut pas sans étonnement que je vis Édouard arrêter son cabriolet devant le théâtre, jadis témoin de mes plaisirs et de ma honte. Dans un instant je me rappelai mes amours et ma pièce refusée. — Ah ! dis-je en moi-même, MM. de la comédie, je vous tiens donc à mon tour. Vous m'avez condamné à huis clos, et moi je vous jugerai publiquement. Oui, c'est moi-même qui rédigerai votre arrêt, et qui vous fustigerai selon mon bon plaisir. — Édouard m'interrompit dans mes réflexions pour me donner des conseils. Il prit à cet effet une gravité si plaisante, que c'était tout au plus si je pouvais m'empêcher de rire. « Écoute, me dit Édouard, songe à l'importance des fonctions que tu vas remplir à ce théâtre. Ne te laisse point séduire par les coquetteries des actrices, ou par les éloges des comédiens. Exerce avec sévérité, mais avec justice, ton emploi de critique ; songe qu'il y va de ta réputation d'homme intègre et de la prospérité du journal. Seulement je te demande beaucoup d'indulgence pour la petite B... Tu peux tomber sur mademoiselle C... tant qu'il te plaira. Tous les hommes, je te les abandonne. Quant à la grande coquette, comme je suis presque un

commensal de sa maison, toujours les plus grands éloges. Je suis même convenu avec elle, et je t'en préviens d'avance, que la pièce nouvelle qu'elle jouera demain, et dont tu rendras compte, sera trouvée bonne, quelle que soit la manière dont le public la traite. Te voilà bien instruit maintenant, vole à la gloire aux dépens de qui il appartiendra. Ah! encore un mot. Tu vas m'accompagner dans les coulisses; là, ne va pas au moins compromettre ton rang par des familiarités qui te placeraient un jour dans une fausse position. Garde une gravité diplomatique, et cherche plutôt à te faire craindre qu'à te faire aimer. » Après ces mots nous entrâmes dans le sanctuaire, et il me présenta aux acteurs qui jouaient en ce moment la comédie, comme l'homme d'esprit qui devait le remplacer, et les guider dans leur carrière.

Je ne puis vous peindre, mon cher ami, l'effet que produisit cette nouvelle sur ces messieurs et sur ces dames. Tous froncèrent le sourcil ou se pincèrent les lèvres. Cependant, comme ils savaient, par expérience, quelle était la puissance d'un journaliste, ils vinrent bientôt vers moi me rappeler nos anciennes amitiés. Enfin, ils firent si bien par leurs caresses et leurs flatteries, que nous finîmes par nous quitter les meilleurs amis du monde.

Le lendemain de cette soirée, Édouard me fit connaître au rédacteur principal, comme ayant le droit de faire insérer tous les articles qu'il me plairait de donner au public. En effet, ce jour-là même, je devais rendre compte de la pièce nouvelle qui n'eut aucun succès. Et quoique Édouard m'eût averti qu'il protégeait l'auteur, je ne fis pas moins une critique très-juste, mais très-méchante de l'ouvrage. L'épigramme y dominait tellement, que ce jugement ressemblait à une vengeance. Hélas! je me ressouvins, malgré moi, qu'on avait refusé ma pièce, qu'on m'avait préféré celle de mon rival, et que ce rival était mon successeur.

Ma tâche remplie, j'allai me coucher; et le matin, je venais de m'éveiller, quand tout à coup je vois Édouard entrer dans ma chambre le journal à la main.

—Qu'as-tu fait, malheureux? me dit-il. Tu viens de tirer sur nos troupes. L'auteur que tu as dépecé si cruellement, et malheureusement avec trop d'esprit, est de notre coterie. Nous voulons faire adopter sa littérature, et tu viens de démentir nos principes, et de renverser nos projets.

—Ma foi! mon cher ami, le genre de littérature m'a paru détestable et je l'ai dit: Je ne vois pas

trop d'ailleurs quel intérêt peut avoir votre journal à soutenir des absurdités.

— Comment, quel intérêt! mais celui de varier nos plaisanteries et d'être tous les jours piquants. En nous moquant aujourd'hui de la vieille littérature, nous avons un fonds inépuisable de bons mots à faire tomber sur les vieux académiciens ; quand ce genre classique sera anéanti, et que nous aurons porté très haut la nouvelle école, les jeunes-gens qui la composent, feront nécessairement des extravagances d'un genre nouveau; ils fouleront aux pieds toutes les règles du bon sens; ils manqueront de goût, de décence, de morale; et alors, nous tournerons contre eux les armes qui les ont défendus. Cela est si vrai, que je vais au premier jour commencer les hostilités contre la *littérature chèvre*.

—Mais, qu'arrivera-t-il de tout cela? c'est que vous n'aurez à l'avenir ni ancienne ni nouvelle littérature.

— Vous n'aurez plus que les petits journaux, et il faut que vous n'ayez que cela pour former votre esprit. Le génie qui domine à nos rédactions a un but encore plus élevé; nous espérons bien, à force de ridicule, rapetisser tous ces grands intérêts qui agitent maintenant les

hommes. Que nous font à nous des constitutions, des lois, un gouvernement? Nous ne voulons, nous, qu'un mouvement général dans la société, qui nous offre de nouveaux traits à la satire. L'ordre et la raison nous tueraient infailliblement. Pourquoi recherche-t-on notre journal? parce qu'on y trouve un aliment à des passions. Maintenant, nous poursuivons le gouvernement, nous livrons au mépris tous les ministériels; mais, aussitôt que la chance cessera d'être favorable aux hommes du mouvement, eh bien, mon cher ami, nous rentrerons dans la bonne voie jusqu'à ce qu'un nouvel événement nous en fasse sortir pour le plus grand avantage de notre spéculation. Nous devons tout dire et tout faire pour avoir des abonnés. Les abonnés donnent de l'or, et au temps où nous vivons, il ne faut que de l'or pour être heureux et considéré.

—Moi, jusqu'à ce jour, j'avais cru le contraire. Je m'imaginais qu'une vie irréprochable...

— Une vie irréprochable ne vaut pas une once d'or.

— Mais pourtant, l'homme d'honneur qui se respecte...

— Mourra de faim s'il n'a pas d'or.

— Tu n'as donc pas de religion politique? car

enfin, il faut une opinion, et la raison est d'un côté ou de l'autre.

— Elle est toujours du côté de l'or.

— Combien tu m'étonnes ! moi qui te croyais le plus zélé patriote, et même un peu républicain...

— Tu peux ajouter constitutionnel, henriquinquiste, et Saint-Simonien si j'y trouve de l'argent à gagner. Ah ! mon cher ami, que tu me laisses encore de préjugés à déraciner de ta pauvre tête; mais j'y parviendrai; et j'espère bien qu'un jour mon élève surpassera son maître. L'article que tu as fait hier, quoiqu'il me contrarie très-fort, me donne sur toi les plus grandes espérances ; non, je ne ferais pas mieux moi qui m'en pique; aussi c'est cet article qui me détermine tout à fait à te faire partager mes plus secrets travaux. Commence d'abord par prendre ces vingt louis dont tu peux avoir besoin, nous compterons à la fin du mois. Je te le répète, j'ai juré de faire ta fortune et tu peux m'en croire, car tu nous aideras bien à faire la nôtre, et, comme le dit Figaro, *mon intérêt te répond de moi.* — Maintenant je viens au fait; voici une liste de quelques députés et de plusieurs hommes d'état qu'il faut châtier rudement dans nos premiers numéros. J'ai mis des com-

mentaires à chaque nom, qui t'indiqueront la manière dont il faut les livrer au ridicule; ton esprit fera le reste; d'ailleurs il ne s'agit pas de frapper juste, mais de frapper fort. Adieu, mon cher Alfred, je t'ai mis sur la route de la fortune, c'est à toi maintenant de faire ton chemin...» A ces mots il me quitta, et me laissa tout surpris et même épouvanté de ses odieux principes et de l'emploi qu'il me destinait.

Après son départ je restai tout pensif, je ne sais quel sentiment régnait dans mon cœur; mais je me trouvai tout mécontent de moi-même; il me semblait qu'en acceptant l'or qu'il m'offrait et que je devais gagner, je faisais une mauvaise action; cette idée me tourmenta toute la journée. Après mon dîner, j'allai me promener sur les boulevarts pour rêver au genre d'épigrammes que je devais lancer à des gens qui m'étaient inconnus. En vain je ramenais ma pensée sur l'objet de ma rêverie, j'en étais aussitôt détourné par un sentiment que je ne puis exprimer, il me semblait enfin qu'on me payait pour faire une mauvaise action. Tout en m'occupant de ce travail, le hasard me conduisit tout près de la maison de mon ami le conseiller d'état, que, depuis mes malheurs et mes folies, j'avais complètement délaissé. Arrivé à sa porte, il me prit une palpitation causée par mes souvenirs. La

belle-sœur de mon ami, une jeune personne charmante, m'avait fait éprouver l'amour le plus vif et le plus secret. Si elle devina l'état de mon cœur, au moins n'ai-je-pas à me reprocher de le lui avoir découvert. Hélas! sans le vouloir, sans le savoir, mon aimable Cécile était devenue la cause de ma perte; après ma rupture avec cette actrice qui me parlait si bien morale, je m'étais montré très-assidu dans la maison de mon ami; comme on ignorait mes erreurs, et que l'on me croyait encore riche de mon patrimoine, j'espérais que, protégé par le hasard, je pourrais recouvrer ma fortune entière, et par amour, je devins le joueur le plus effréné. Mon lecteur sait déjà quel fut le résultat de cette dernière folie, et que, honteux de ma misère, je m'éloignai pour jamais de la société.

Cependant, ce soir-là, je me trouvais si près de la maison du baron de B*** que je ne pus résister au désir d'apprendre des nouvelles de la famille. Comme j'étais vêtu d'une manière à me présenter partout, je n'hésitai plus à monter l'escalier; ne rencontrant personne dans l'antichambre pour m'annoncer, j'ouvris la porte du salon. Quel spectacle s'offrit à mes yeux? je trouvai toute cette bonne famille dans le désespoir. Un ancien militaire, le vieux père de madame B*** infirme, goutteux, cloué sur son fauteuil,

s'agitait en s'écriant avec fureur : — « Et je ne tirerai pas vengeance de cet infâme journaliste ! — Oh mon père ! disait la jeune baronne, calmez-vous, je vous en prie, vous allez encore augmenter vos souffrances.

— Ah ! si mon frère était ici ! s'écria la jeune Cécile en s'approchant de moi, il nous vengerait de cette atroce calomnie.

— Oh ma sœur ! que parles-tu de notre frère ? quoi ! compromettre sa vie contre des calomniateurs ?

— Mais de quoi est-il donc question ? m'écriai-je à mon tour.

— Tenez, lisez, me dit Cécile en m'attirant dans un coin de l'appartement. Nous ne sommes point abonnés à cet affreux journal, eh bien, par un raffinement de barbarie, on a eu l'insolence de nous envoyer ce numéro, afin de ne pas nous laisser ignorer le coup qu'on nous portait. » Elle me présenta alors le journal, et je reconnus tout de suite celui auquel je m'étais engagé, celui-là même qui contenait mon article sur la pièce nouvelle. Ah ! pourrai-je vous exprimer, cher lecteur, quel fut mon trouble, ma honte... En prenant le journal des mains de ma Cécile, je tremblai, la rougeur couvrit mon front, et je suis convaincu que toute autre personne qu'une jeune fille aurait pu me croire le

coupable. En lisant l'odieux article qui jetait toute cette famille dans la douleur, j'en eus bientôt reconnu l'auteur. Je me rappelai la vengeance qu'Édouard méditait contre une femme estimable qui n'avait pas voulu l'admettre à ses concerts. Quand j'eus fini la lecture de cet infâme article, il me prit un tremblement si excessif, mes lèvres pâlies s'agitèrent avec une telle expression de colère, que la jeune personne s'en effraya, et courut vers sa sœur en lui disant: « Ah ! ma chère amie, retiens Alfred, je vois ce qu'il va faire. » Moi, sans attendre de réponse, je balbutiai d'une voix troublée par toutes les émotions pénibles que j'éprouvais :— « O femme de mon ami ! femme aussi bonne que respectable ! je m'empare de tous les droits de votre frère, vous serez vengée. » Cela dit, je disparus avec une promptitude qui ne permit à personne de m'arrêter.

Je parcourus l'espace qui me séparait de la maison d'Edouard, avec la rapidité d'un homme qui a perdu l'esprit; aux yeux des passants, je devais avoir l'air d'un véritable fou, tant la colère m'agitait. Oh ! quand je réfléchissais surtout que j'avais pu consentir à devenir le complice d'un pareil homme, il me prenait des mouvements de rage. J'arrive enfin à la maison d'Édouard; je m'attendais bien à ne pas l'y trou-

ver, à cette heure il était toujours absent, mais je voulais savoir où je pourrais le rencontrer. Son domestique que j'interrogeai à cet effet, me dit qu'il ignorait où son maître avait dîné, et qu'il ne croyait pas que, ce jour-là, je pusse le rejoindre à aucun spectacle. Après avoir été quelque temps à me remettre de mon trouble, je pris un parti plus sage, ce fut celui d'écrire à mon digne ami la lettre suivante :

Monsieur,

« Je rentre chez vous pour la dernière fois, et j'y rentre l'âme indignée.

« En acceptant la proposition que vous m'avez faite de travailler à votre journal, j'ai plutôt considéré la position misérable dans laquelle mes extravagances m'avaient conduit, que le genre de travail auquel vous me destiniez. Jusqu'à ce jour, je n'avais vu dans votre entreprise littéraire qu'un moyen spirituel et léger de venger la morale et le goût, en corrigeant les méchants, et en ridiculisant les sots. Maintenant, votre journal s'offre à mes yeux sous un tout autre aspect; il n'est plus que l'écho perfide d'un parti, qu'un dépôt d'injures, de mensonges et de calomnies. Vous avez abandonné vos joyeux attributs; et si vous agitez encore quelquefois les grelots de la folie, c'est afin d'étouf-

fer les plaintes des malheureux que vous faites. Au trait de l'épigramme vous avez substitué un fer aigu, vous ne piquez plus, vous poignardez; rien n'est sacré pour vous, ni le rang, ni le sexe, ni l'âge. Les services rendus à la patrie sont oubliés, le caractère le plus noble est lâchement outragé; quand vous n'osez pas attaquer l'honneur, vous humiliez la personne, vous la punissez des torts de la nature en lui reprochant sa laideur; vous pénétrez dans sa famille, vous calomniez jusques aux femmes... Vous faites enfin tout ce que la loi défend, et vous le faites lâchement... car vous vous mettez à l'abri sous le voile de l'anonyme, et de la crainte qu'éprouve toujours un honnête homme à se commettre avec des méchants.

« Je sais, monsieur, que ce langage dans ma bouche doit vous surprendre. Vous n'avez toujours vu dans moi que le joyeux compagnon de vos folies; et, dans nos orgies, parce que je me livrais à ma gaieté naturelle, et parce qu'en discourant avec vous, je ripostais à une épigramme par un trait de satire, vous avez imaginé qu'il ne devait y avoir dans mon cœur ni morale ni probité. Convaincu de cette idée, vous vous êtes dit: Achetons cet esprit pour quelques habits et quelques écus, et employons-le à perdre, à flétrir, à déshonorer les plus honnêtes gens de la

société. Vous en avez agi avec moi comme un chef de brigands, qui, après avoir recueilli un jeune misérable encore novice dans son métier, le protége, l'instruit et l'arme, et lui dit après: *Va, sous ma direction, assassiner sur les grands chemins.*

« Ne vous révoltez pas, monsieur, de cette comparaison, car je mets un assassin des grands chemins bien au-dessus de vous; celui-là du moins risque sa vie pour attaquer; et l'on peut l'éviter en prenant des précautions, en ne marchant pas la nuit; et puis, le brigand ne vous prend que votre or; et vous, c'est à l'honneur que vous en voulez. En vain vous me direz: la loi peut vous défendre; non, la loi ne fait que punir le calomniateur; mais elle n'efface pas la trace de la blessure; et cette loi même protége si peu, que lorsqu'on l'implore et qu'elle agit, elle devient un nouvel attentat au repos de la victime.

« Vous allez me demander, monsieur, quelle est la cause qui m'a fait changer si subitement d'opinion sur votre journal, et qui me fait vous écrire sur ce ton injurieux et provoquant. Cette cause, vous la devez au hasard heureux qui m'a sauvé du précipice où vous m'entraîniez, en me révélant l'un des crimes que vous commettez tous les jours... A ce mot crime, je vous vois sourire... Eh quoi, des plaisanteries, dites-vous,

de malignes interprétations, un trait d'épigramme sur monsieur un tel ou madame une telle, sont des crimes? Oui, vous répondrai-je, car vos malignes interprétations peuvent porter la défiance dans un ménage, le désespoir dans une famille; et cela seul est un délit qui appelle la vengeance: où il y a vengeance, souvent il y a mort; où il y a mort, il y a crime.

« La suite de ma lettre va vous prouver ce que j'avance. Vous avez calomnié une femme que vous ne connaissez pas, dont le mari vous déplaît, parce qu'il n'a pas votre opinion politique du moment; car vous me l'avez dit vous-même, vous en changez selon les circonstances; mais que dis-je, vous n'avez d'opinion sur rien, ou plutôt vous n'en avez qu'une seule, celle de vous procurer de l'or, et, pour y parvenir, tous les moyens vous sont bons.

« Mais j'en reviens à votre calomnie sur la respectacle madame de B***. Vous ne pouvez nier que vous en soyez l'auteur; car au dîner de la réunion vous avez annoncé, sans nommer votre victime, tout le mal que vous alliez faire. Réjouissez-vous, monsieur, tous vos coups ont porté. J'ai trouvé la famille de madame de B*** dans le désespoir; j'ai entendu lancer sur votre tête les malédictions d'un vieux militaire impotent. J'ai vu une jeune femme irréprochable verser

des pleurs causés par la crainte que produirait sur le public une pareille attaque à sa réputation.

« Vous avez osé dire dans votre dernier numéro, que vous aviez vu à l'un des petits spectacles du boulevart madame de B*** tête à tête avec un beau jeune homme à moustache, se cachant au fond d'une loge grillée. Vous avez appuyé cette calomnie de tous les commentaires qui peuvent éveiller les soupçons du public et de tous les mots piquants qui peuvent humilier un mari et le blesser dans son honneur. Vous avez fait enfin, pour satisfaire votre haine politique et votre ressentiment contre madame de B***, tout ce qu'il y a de plus vil et de plus bas. Eh bien! monsieur, jugez-vous maintenant: ce beau jeune homme à moustache est le propre frère de madame de B***.

« Vous ne doutez pas que si ce frère n'eût point été obligé de rejoindre son corps, que s'il était en ce moment à Paris, il ne vînt vous demander satisfaction de cet outrage. A son défaut, c'est moi qui remplirai ce devoir. L'estime dont m'honore cette bonne famille, l'attachement et le respect que je lui porte, tout me fait un devoir de la venger, et je la vengerai. C'est vous dire, monsieur, que j'aurai votre vie ou que vous aurez la mienne.

« Mais en attendant que vous m'ayez indiqué le lieu et l'instant de notre rencontre, je cours au journal rétracter en votre nom l'injure odieuse dont vous vous êtes rendu coupable. Triste moyen qui ne réparera qu'à demi le mal que vous avez fait!

« Maintenant je n'ai plus besoin de vous dire que je renonce à l'infâme emploi que vous m'avez donné... En littérature, je veux bien que l'on soit spirituel et malin ; mais je ne concevrai jamais qu'un honnête homme puisse consentir à remplir le vil métier d'un journaliste qui, par intérêt, se fait méchant, lâche, et calomniateur.

« Avant de quitter votre appartement, je dépose dans l'un des tiroirs de votre bureau tout l'argent que vous m'avez avancé. Je dépouille de même les habits élégants dont vous m'avez couvert. Je reprends mes haillons et ma misère, et je retourne chez mon écrivain. C'est là, monsieur, que j'attends votre réponse. Elle sera, je l'espère, conforme au désir de vengeance qui me possède. Vous me l'accorderez cette satisfaction qui m'est due, ou vous aurez tout à craindre de ma haine et de mon mépris pour vous. »

Cette épître ne m'attira du lâche et misérable Édouard que cette réponse.

« Pauvre Alfred! que je te plains! avec tes « principes tu mourras à l'hôpital. Quant aux

« suites des erreurs qui peuvent se glisser dans
« mon journal, adresse-toi, si cela te convient,
« au gérant responsable.

« ÉDOUARD. »

Confondu de tant de lâcheté, je remis au lendemain la visite que je me promettais de lui faire; mais ce jour même l'événement le plus inattendu changea subitement ma fortune. Un homme de lettres, puissant dans l'état, dont j'avais précédemment copié un important ouvrage sur l'histoire, et auquel j'avais osé faire remarquer, par une note détachée, une grande erreur (il s'agissait d'un fait qu'il avait avancé et qui se trouvait démenti par deux historiens contemporains que je citais), est devenu la cause de mon bonheur présent. Ce savant recommandable, éclairé par la justesse de mes observations, me fit prier de passer chez lui.

Je m'empressai de me rendre à son invitation. Après s'être entretenu long-temps avec moi, et avoir entendu l'histoire de ma vie, il approuva ma conduite avec Édouard. — « Mais, ajouta-t-il, il ne faut pas, mon jeune ami, que pour quelques hommes qui déshonorent l'utile emploi de journaliste, vous jugiez trop sévèrement tous ceux qui travaillent à des écrits périodiques. Comme presque tous les gens de lettres, j'ai commencé ma carrière par écrire dans les jour-

naux, et j'ai toujours eu pour confrères les hommes les plus recommandables. Presque tous sont devenus mes amis, ils pourront aussi devenir les vôtres. Je vais vous associer à leurs travaux, dans une feuille qui jouit de l'estime publique. C'est là que vous commencerez à faire connaître vos talents, et à mériter l'emploi que je pourrai bientôt vous faire obtenir. Cet emploi, en vous donnant des droits à la main de votre Cécile, vous prouvera en même temps qu'avec l'amour du travail, un esprit juste et un cœur droit, un jeune homme peut toujours réparer les folies de sa jeunesse. »

ALEXANDRE DUVAL.



CONSTANTINOPLE
ET PARIS,

PAR MM. MICHAUD ET A. BAZIN.



NOTE DE L'ÉDITEUR.

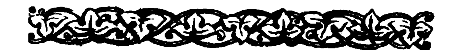


Le sujet de notre livre n'est pas tellement renfermé dans l'enceinte de Paris, qu'il ne puisse permettre quelques excursions, même lointaines, surtout quand le résultat du voyage doit fournir un terme de comparaison ou un objet de contraste avec nos mœurs et notre civilisation. Lorsque nous avons prié M. Michaud d'inscrire son nom parmi ceux des écrivains qui voulaient bien venir à notre aide, nous n'ignorions pas qu'au retour de son voyage en Orient, l'historien des Croisades consacrait tout son temps à rassembler les souvenirs de ce

nouveau pèlerinage, inspiré par la religion de la science, et qu'on pourrait appeler la croisade de l'historien. Nous respectons trop cette honorable préoccupation de l'homme érudit et consciencieux pour avoir essayé de l'en distraire, et nous avons pensé que, de ces études même qui le rendent étranger au mouvement des passions parmi lesquelles il est venu se reposer, nous pouvions tirer quelque chose d'intéressant. M. Michaud a bien voulu nous communiquer une lettre écrite de Constantinople à l'un de ses jeunes amis, et dans laquelle il décrit les principaux monuments de cette ville. Nous aurions laissé à nos lecteurs le soin des rapprochements et des réflexions que fait naître ce tableau, si, dans la correspondance même où M. Michaud nous a permis de fouiller, nous n'avions trouvé une réponse à cette lettre, réponse écrite de Paris, et qui nous a paru le complément nécessaire pour justifier le titre que nous avons donné à ce chapitre.

LADVOCAT.





CONSTANTINOPLE.



A M. BAZIN.

Péra, 1er octobre 1830.

. . . .

. . . .

Pour voir Constantinople dans toute son étendue et d'un seul coup d'œil, je suis monté plusieurs fois à la tour du sérasker. L'escalier de cette tour, bâtie sur la troisième colline, a quatre-vingts marches ou degrés. On voit de là toute la ville, comme nous l'avons vue, il y a quelques années, au Panorama. Je pourrais vous citer ici tous les lieux que l'on aperçoit

dans le lointain, tels que le Bosphore de Thrace, la mer de Marmara, la mer Noire, le mont Olympe, etc. Comme je ne puis vous donner une représentation exacte de ces lieux et vous les montrer tels que je les vois, je vous ferai grace de ma géographie, et vous ne trouverez point ici une nomenclature qui ne dirait rien à votre imagination et à votre esprit.

La capitale de l'empire ottoman ne ressemble à aucune capitale de l'Europe; à peine offre-t-elle l'aspect d'une grande cité. Il me semble voir une vaste campagne couverte de bourgs et de villages réunis ensemble; des maisons peintes en rouge, en vert, en gris, en blanc; des cimetières plantés de cyprès; des espaces très-étendus où l'on ne voit que des débris enfumés et des pans de murailles noircies par le feu des incendies; de magnifiques mosquées avec leurs dômes couverts de lames de plomb; des minarets qui s'élancent dans l'air comme nos clochers de paroisse; des jardins et des terres incultes autour des grands édifices : tout cela présente un spectacle dont je n'aurais pu me faire une idée avant de l'avoir sous les yeux. Ajoutez à ce tableau le mouvement du terrain sur les sept collines, un havre immense couvert des vaisseaux de toutes les nations, la mer de trois côtés, et le beau ciel de l'Orient; voilà ce qu'il

faut admirer, et ce que le temps ni les Turcs ne peuvent détruire. Ainsi Constantinople doit tous ses avantages et toute sa magnificence à sa position, au soleil qui l'éclaire, aux sites et aux eaux qui l'environnent. Ce sont des prodiges que le génie de l'homme ne saurait enfanter; on n'y reconnaît point les œuvres de ceux qui remuent ou alignent des pierres, mais les merveilles de la nature et de la création.

Dans cet amas confus d'édifices et de maisons, on aperçoit peu de constructions qui méritent d'être vues séparément. Les détails sont peu de chose, et rien n'y fixe l'attention du spectateur. La majesté est dans l'ensemble et dans la variété des objets. Si vous traversez une rue, vous n'y voyez qu'un pavé dégradé et fangeux, des boutiques étroites et malpropres, des maisons mal bâties, presque jamais un monument digne d'attirer vos regards, excepté les grandes mosquées et quelques belles fontaines. Mais placez-vous dans un lieu élevé et découvert; vous ne verrez que des tableaux ravissants. Lorsqu'on veut jouir de la vue de Constantinople, il ne faut pas porter les yeux autour de soi. Si vous êtes à Péra, il faut regarder la pointe du sérail, la rive de Scutari. Si vous êtes dans la cité impériale, regardez le quartier de Galata, les collines de Saint-Dimitri et d'Eyoub (*Eioup*), le canal si animé du Bosphore. Tous les lieux

qui se présentent à quelque distance frappent l'attention. En quelque endroit que vous portiez vos pas, les points de vue se multiplient; de nouvelles scènes se présentent à vos yeux; vous changez à chaque instant d'horizon; vous marchez entouré de toutes les illusions de l'optique. Ces beautés-là ne s'usent pas, car on ne les voit jamais de près; et quand vous vous approchez d'un tableau qui vous a ravi, le tableau se trouve remplacé par d'autres qui se montrent dans le lointain, et qui vous enchantent également. Toutes ces merveilles qui disparaissent lorsqu'on en approche, et qui sont l'ornement d'une cité encore barbare, ne ressemblent-elles pas un peu à l'espérance qui fuit toujours dans l'avenir, et nous sourit de loin au milieu des misères du présent? N'est-ce pas plutôt l'image de ces bosquets célestes, de ces jardins fantastiques, de ce paradis des Turcs, vus de notre monde grossier? Vous voyez, mon cher ami, que je fais de la morale, et je pense que vous reconnaîtrez dans cette disposition d'esprit le premier effet du beau spectacle que j'ai devant moi.

Lorsque les voyageurs arrivent à Constantinople, ils visitent d'abord Sainte-Sophie. Nous avons commencé par là nos promenades dans la ville impériale. L'église de Sainte-Sophie a été décrite mille fois. Élevé par Constantin, brûlé

par une secte fanatique, au temps d'Anastase, rebâti par Justinien, ce temple célèbre a été tour à tour consacré au culte des catholiques et à celui des Grecs, puis à celui du prophète des Arabes. Les réparations qu'il a subies, les additions et les changements qu'on y a faits, donnent à son extérieur quelque chose de compacte et de massif, qui ne m'a pas permis d'y reconnaître les formes élégantes et aériennes que lui prêtent les historiens et les antiquaires. Nous aurions voulu pénétrer dans l'intérieur de l'édifice, mais on ne peut y entrer sans un firman du Grand-Seigneur, et ces firmans ne s'accordent pas volontiers, surtout depuis la dernière guerre. C'est une satisfaction qu'on a voulu donner au fanatisme populaire, qui souffre bien qu'on envahisse le territoire ottoman, mais qui n'entend pas que le parvis des mosquées soit souillé par les pas des infidèles. Les Turcs ont d'ailleurs un pressentiment que Sainte-Sophie retombera un jour dans les mains des chrétiens, et ce pressentiment ou cette prédiction ajoute encore à leur humeur ombrageuse et jalouse. Il faut donc renoncer à voir l'intérieur du temple, ou bien attendre que la prédiction s'accomplise. Jusque-là, je m'en tiendrai aux volumineuses descriptions que nous ont laissées Pierre Grelot et d'autres savants voyageurs.

Je vais vous entretenir d'un autre édifice où les étrangers ne peuvent pas non plus pénétrer. Mais les avenues en sont du moins accessibles et peuvent intéresser la curiosité : il s'agit du sérail du Grand-Seigneur. Le sérail est le point le plus apparent de Constantinople. C'est là que se portent tous les regards quand on arrive dans la capitale des Osmanlis. C'est là que se dirigent toutes les pensées lorsqu'on s'occupe de la Turquie et de l'empire ottoman. Le sérail du sultan n'est pas seulement une demeure impériale ; on peut le regarder comme une cité au milieu de la grande cité. C'est une ville qui a ses lois, ses usages, et son gouvernement.

Nous voilà devant la Porte Impériale ou Sublime Porte (Babi-Humaïoun). Flanquée de deux vieilles tours et sans aucun ornement extérieur, son aspect ne répond guère au nom qu'on lui donne. On entre d'abord dans une cour de forme irrégulière, non pavée, assez semblable à celle d'un de nos châteaux du moyen âge. On nous a fait remarquer, à gauche de la porte, l'ancienne église de Sainte-Irène. Cette église est maintenant un dépôt d'antiques armures. Les Turcs y conservent des casques, des lances, des boucliers, qui ont appartenu à des guerriers chrétiens. Quelques voyageurs nous apprennent qu'on trouve dans ce dépôt les machines employées au siége de Nicée dans

la première croisade. Ces machines furent fournies par l'empereur Alexis, qui les fit revenir à Constantinople lorsque Nicée eut ouvert ses portes. Nous pensons que ce dépôt de vieilles armes remonte au temps des Grecs, et qu'il a été conservé et augmenté par les Turcs. Je regrette beaucoup de n'avoir pu pénétrer dans ce lieu où j'aurais vu les cuirasses, les épées, les arcs, les drapeaux de nos vieux chevaliers, confondus avec ceux des Barbares. L'église de Sainte-Irène m'aurait offert à la fois un monument de l'empire grec, et un chapitre curieux des annales de la guerre. Dans tout autre pays, on s'empresserait de montrer les dépouilles des peuples qu'on a vaincus; mais les Osmanlis ont pour maxime qu'il faut tout cacher aux étrangers, même leur propre gloire.

Nous sommes entrés, près de l'église de Sainte-Irène, dans un édifice assez vaste et mal distribué. C'est là qu'on fabrique ou plutôt qu'on altère la monnaie blanche, sur laquelle est exactement écrit le mot *Adli*, qui signifie *juste*. Cette altération des monnaies est un des plus grands fléaux de l'empire, et le mal va toujours en augmentant. Les piastres turques qui valaient, il y a $\frac{1}{2}$ siècle, trois francs de notre monnaie, valent à peine six sous aujourd'hui. Les pièces qui sortent de la fabrication impériale ont si peu de valeur réelle, qu'on leur préfère celles des faux

monnayeurs. L'administration des monnaies a déjà fait couper bien des têtes. Il y a quelques années que trois Arméniens, les frères *Doos-Oglou*, chargés de cette direction lucrative et périlleuse, furent pendus à la porte de leur maison du Bosphore. Deux autres Arméniens, qui ont succédé aux premiers, en ont été quittes pour la confiscation et pour l'exil. Celui qui les a remplacés, Cassas-Arsine, appartient aussi à la nation arménienne. Il passe pour partager les bénéfices de l'altération des monnaies avec tous les hommes en crédit. Cette précaution ne le garantira pas du sort qui l'attend. Mais les choses en iront-elles mieux? La monnaie du sultan sera-t-elle d'un meilleur aloi? Une remarque qu'on peut faire très-souvent chez les Turcs, c'est que les rigueurs et les supplices ne remédient à rien. On s'en prend aux hommes et jamais aux choses; au jour de la justice ou plutôt de la colère, les têtes tombent, mais les abus restent.

Derrière l'hôtel des monnaies, du côté de la mer, est un autre édifice dont le nom seul réveille des idées sinistres, et qu'on peut regarder comme appartenant aux finances impériales. On y *bat* aussi *monnaie*, pour me servir d'une expression trop fameuse; je veux parler de la prison du bostandji-bachi, où sont mis à la torture les malheureux qu'on a condamnés, et dont on veut avoir les trésors. Sultan Mahmoud a

renoncé, il est vrai, par un firman, aux confiscations; mais le firman de Sa Hautesse fait une exception pour les *richesses mal acquises.* Je n'ai pas besoin de vous dire tout ce qu'on peut faire encore avec une pareille restriction, sous un gouvernement et dans un pays comme celui-ci.

En entrant dans la seconde porte, on voit suspendus à la voûte des drapeaux et des trophées militaires. Ces signes de victoire devraient rappeler aux Turcs qui vivent dans le sérail des souvenirs glorieux pour leur nation. Mais d'autres souvenirs attristent leurs pensées, lorsque, sous ce passage ténébreux, ils voient ce qu'on appelle le *djellad-odassi*, la chambre des bourreaux. C'est là qu'on arrête, et souvent même qu'on exécute les grands officiers qui encourent la disgrâce du souverain. Les publicistes ont donné la terreur pour principal mobile au despotisme; il est tout naturel qu'on la trouve aux avenues du sérail, et qu'elle y remplisse, en quelque sorte, l'office de concierge. Préoccupé de tout ce que j'avais entendu dire sur la justice ottomane, j'ai cherché la place où sont exposées les têtes qui tombent par l'ordre du sultan ou de *l'ombre de Dieu.* On nous a conduits sur la place et devant la muraille extérieure du sérail; c'est là qu'on expose les têtes et même les cadavres de ceux que la justice impériale a frap-

pés. Un tchiaoux préside à ces expositions, tenant une baguette ou un bâton blanc à la main; chaque tête a son *yafta* ou écriteau, énonçant les motifs pour lesquels elle est tombée. Ces *yafta* sont ordinairement fort laconiques, et ne portent pas toujours sur des faits positifs. Je me rappelle celui d'Halet-Effendi; ce favori de Mahmoud était accusé vaguement d'avoir parcouru toutes les voies de la perversité, et de s'être couvert du manteau de la fidélité et de la vertu pour corrompre et diviser les musulmans. Puis on lisait comme dans un post-scriptum : « *Voici la tête du perfide étranglé dans son exil.* Une condamnation ainsi motivée est souvent la seule pièce du procès, et le public turc s'en contente, car il est persuadé que ceux qui meurent par la volonté du maître ont toujours tort, et que Dieu lui-même les a effacés du livre de vie! Lorsqu'il tombe des têtes de visirs, de pachas ou de ministres, on leur fait l'honneur de les exposer sur un pilier de pierre ou de marbre, et dans un bassin de bois ou d'argent. On traite avec moins de cérémonie les têtes vulgaires, qui sont quelquefois placées sur un pieu, ou jetées confusément à terre. Toutes ces têtes appartiennent au sultan ou plutôt au djellad (bourreau). Celui-ci les livre ou les vend aux familles des décapités, quelquefois même à des étrangers; la tête d'Ali, pacha de Janina, fut d'abord mar-

chandée par un Anglais, puis vendue à un derviche qui l'a fait ensevelir près de la porte de Selivrée. Celle du malheureux Halet-Effendi, objet de la fureur populaire, avait été jetée à la mer; on la retira de l'eau, pour la déposer chez les derviches Mewlewis de Pera; elle a été ensuite enlevée de son mausolée, et si on veut savoir où elle repose maintenant, il faut le demander aux anges du sépulcre.

J'ai cru m'apercevoir que l'herbe commençait à croître sur le terrain réservé au terrible appareil des expositions. Les personnes qui m'accompagnaient m'ont dit qu'on n'avait pas exposé de têtes au sérail depuis plusieurs mois. On doit en louer la modération de Mahmoud. Malheureusement la modération n'est pas ce qui réussit le plus en Turquie. Il ne faut pas croire que cette justice qui nous révolte produise le même effet sur les Turcs. Elle ne frappe d'ailleurs que des gens en place qui, selon l'expression commune, *mangent le pain du sultan*, et qui, en se mettant à son service, *n'ont plus ni tête ni biens*. La plupart ont abusé de leur crédit ou de leur pouvoir, et ne sont que d'odieux instruments du despotisme. Dans ce cas, le despotisme frappe sur lui-même, et c'est une satisfaction donnée par lui aux peuples qu'il opprime. Il faut ajouter que la sévérité du sultan est très-souvent provoquée par les passions populaires. Toutes

les fois que le peuple se soulève, ce sont des têtes qu'il lui faut, de telle sorte que la multitude est presque toujours de moitié dans l'exercice violent du pouvoir. N'allez pas, d'après cela, crier à la barbarie des Turcs, car vous avez maintenant à Paris une multitude qui demande aussi des têtes de ministres, et dont la joie serait grande, si elle pouvait voir tout un conseil de roi dans un bassin de bois ou d'argent.

Mais revenons au sérail. Après la seconde cour se trouve une troisième porte qu'on appelle la porte de la Félicité, *bab-us-sçadet*; au-delà sont plusieurs palais, celui du sultan, celui des princes, qu'on appelle *la cage*, et celui des *hassekis* ou sultanes. Je ne vous parlerai pas aujourd'hui de cette bibliothèque impériale, l'un des mystères du sérail, et qu'aucun voyageur n'a pu voir. Vous savez qu'on espère encore y retrouver les décades de Tite-Live, et plusieurs autres chefs-d'œuvre que nos savants d'Europe ont laissé perdre, et que les Turcs nous auraient précieusement conservés.

Ceux qui aiment les contrastes n'ont qu'à venir au sérail. D'un côté, des barbaries qui font frémir d'horreur; de l'autre, de beaux jardins et le riant séjour des voluptés. L'histoire nous a fait connaître ce qui se passe dans les premières cours; pour le reste, il a bien fallu, jusqu'à présent, s'en rapporter à l'imagination des

poètes et des romanciers. Quelques voyageurs, cependant, ont pu pénétrer dans l'intérieur des jardins; ils y ont vu des allées de cyprès, des pavés de mosaïque, des grillages dorés, des parterres entourés de buis, des serres chaudes, des jets d'eau, le harem d'hiver, le harem d'été, le kiosque magnifique qu'habite le sultan dans la belle saison. C'est ici que vous attendez des détails, et que vous comptez peut-être sur quelques chapitres de la chronique scandaleuse. Je dois vous avouer naïvement que j'ose à peine m'informer de ce qui se passe dans ce lieu que la terreur environne. Tour à tour entraîné par la curiosité, et retenu par la crainte, je pourrais m'appliquer ce vers d'un de nos grands poètes :

Je brûle de savoir et crains d'interroger.

Je vous dirai seulement, d'après les plus graves autorités, que trois ou quatre Géorgiennes, belles comme les houris, ont été aperçues naguère par un gentilhomme suédois[1], caché dans la cabane d'un jardinier allemand, et que, semblables à la Galatée de Virgile, elles se sont enfuies derrière les arbres, en désirant toutefois être vues. Je vous dirai encore, et toujours d'après les témoignages les plus respectables, qu'un voyageur anglais a découvert, dans le harem

[1] Tous ces détails sont rapportés gravement par plusieurs voyageurs anglais.

d'été, plusieurs flacons avec des étiquettes portant ces mots: *Eau-de-vie d'Andaye*, *eau-de-vie de Dantzick*. Le docteur Clarke, dans la relation de son voyage en Orient, se vante d'avoir vu aussi beaucoup de merveilles, entre autres la chambre à coucher des odalisques, et les pantoufles jaunes des sultanes. Il a couru, pour cela, le danger de perdre la vie. Pour moi, je ne suis pas si curieux, et je me contenterai de voir les jardins du sérail dans les beaux dessins de Melling; je vous conseille d'en faire autant. Je crois volontiers à la vérité de tout ce qu'on a dit; mais ce qu'on a dit n'est pas tout-à-fait ce que je voudrais savoir. Je voudrais connaître les mœurs du harem impérial; les jalousies, les intrigues, les passions qui animent cette enceinte mystérieuse. Il est probable qu'on ne saura jamais rien de positif là-dessus, à moins que le chef des eunuques noirs ne fasse quelque grande indiscrétion, ou qu'il ne prenne fantaisie à une belle odalisque de nous donner des *Mémoires d'une Contemporaine*. On croit généralement, à Constantinople, que Mahmoud commence à se dégoûter du sérail, et de l'uniformité de ce lieu de délices. Du moins est-il certain qu'il cherche quelquefois son plaisir ailleurs.

Après avoir vu de Sainte-Sophie et du sérail ce qu'il est permis d'en voir, nous dirigerons nos pas vers la place de l'At-Meïdan : c'est l'ancien

Hippodrome, c'est là qu'un peuple passionné menaçait souvent la tranquillité de l'empire en prenant parti pour la faction des verts ou pour celle des bleus. Ainsi, tandis que la raison dégénérait et se perdait dans les subtilités théologiques, l'héroïsme et la bravoure se rapetissaient dans les combats du cirque et dans la course des chars; singulière nation, qui a subsisté pendant dix siècles avec le germe d'une maladie mortelle, et dont la décadence ou plutôt l'agonie a duré plus long-temps que ses monuments de marbre et d'airain. L'Hippodrome a perdu l'étendue et la forme qu'il avait au temps des Grecs. Cette place si renommée était remplie autrefois des chefs-d'œuvre de la sculpture. On peut dire, sans craindre d'exagérer, qu'elle avait, au temps de Nicétas, plus de dieux et de héros taillés en pierre ou jetés en bronze qu'elle n'a aujourd'hui d'habitants. La plupart des monuments qui ornaient l'Hippodrome, avaient disparu dans la conquête des Latins, en 1204. Les statues en bronze d'Auguste et de plusieurs empereurs, celles de Diane, de Junon, de Pallas; Hélène représentée dans tout l'éclat de sa beauté, Hercule dans l'attitude de la force, Pâris offrant la pomme à Vénus, beaucoup d'autres chefs-d'œuvre renommés chez les anciens, furent jetés au fourneau, et

convertis en monnaie grossière[1]. Telle était la barbarie de cette multitude de croisés venus des beaux pays de France et d'Italie où, par un contraste que le temps seul pouvait produire, les arts et les prodiges qu'ils enfantent, sont aujourd'hui l'objet d'un culte public.

La place de l'At-Meïdan a d'un côté la belle mosquée d'Ahmed; elle n'a, de l'autre, que des maisons dégradées, qui n'ont pas même l'honneur d'être des ruines. De tous les anciens monuments qui s'y trouvaient réunis, trois seulement sont restés. Je vous parlerai d'abord de l'obélisque, renversé par un tremblement de terre, et relevé sous le règne de Théodose[2]. Lorsqu'on aura pu déchiffrer les hiéroglyphes gravés sur ses quatre côtés, on saura à quelle dynastie de rois il appartient, et s'il ornait les places publiques de Thèbes, de Memphis ou d'Hiéropolis. Ce monument est composé de deux parties bien distinctes, et nous présente à la fois le caractère et le génie de deux peuples.

1. Nicétas donne une description poétique de tous les monuments qui ornaient l'Hippodrome; nous avons cité cette description dans notre Bibliothèque des Croisades, tome III.

2. Pierre Gillius avait vu deux obélisques à Constantinople, l'un, au milieu de l'Hippodrome, et c'est celui que nous avons vu; l'autre couché par terre auprès de la demeure des sultans; ce dernier obélisque fut acheté par un Vénitien et alla décorer la place de Saint-Étienne, à Venise.

A voir l'obélisque dont la masse est imposante, et sur lequel sont gravés quelques signes qu'on ne comprend plus, on ne peut méconnaître la grandeur et la sagesse mystérieuse de la vieille Égypte. A voir le piédestal chargé de trophées et d'inscriptions fastueuses, qui ne reconnaîtrait pas la vanité des Grecs du Bas-Empire! sur la base de la colonne, se trouve figuré le mécanisme à l'aide duquel elle a été relevée par Proculus. On peut admirer ici le génie de l'ouvrier; mais il reste à connaître une chose plus merveilleuse: comment cette masse énorme, venue de la haute Égypte, ou tout au moins de Memphis, a-t-elle pu descendre le Nil? Comment a-t-elle traversé l'Archipel et la Propontide? comment est-elle arrivée jusque dans l'Hippodrome? Voilà ce qu'il nous importerait de savoir, aujourd'hui surtout, que les aiguilles de Cléopâtre ou les obélisques de Luxor sont attendus sur une de nos places de Paris, et qu'on s'occupe des moyens de transporter ces masses de granit à travers la Méditerranée.

Pendant que nous examinons l'obélisque, nous voyons passer quelques Grecs du Fanar ou de Péra, nous leur adressons des questions sur le monument que nous avons sous les yeux; aucune réponse; je demande à un papas dans quel temps l'obélisque a été élevé: — Dans un

temps où les hommes étaient beaucoup plus forts qu'ils ne le sont aujourd'hui. — Voilà tout ce que j'en ai pu tirer. J'ai souvent eu à déplorer cette profonde ignorance des Grecs sur leur propre histoire. Il arrive donc un temps où les plus grandes nations ressemblent aux ruines cachées sous l'herbe! encore les monuments renversés et à moitié détruits ont-ils cet avantage, qu'ils nous parlent de leur origine et de leur gloire; les peuples qui achèvent de mourir savent à peine ce qu'ils ont été.

Les deux autres monuments qui subsistent encore dans l'At-Meïdan sont la colonne Serpentine et la colonne *historique*. Celle-ci servait à marquer une des extrémités de la lice dans la course des chars. L'histoire nous apprend que Constantin la fit revêtir de plaques de cuivre; une inscription grecque, placée sur la base, la comparait au fameux colosse de Rhodes; mais, rien ne porte malheur aux monuments comme les ornements de métal. Cette colonne n'offre plus qu'une masse dégradée, et menace d'écraser les passants dans sa chute. Quant à la colonne Serpentine, elle vient du temple de Delphes, où elle servait à supporter le célèbre trépied d'or consacré à Apollon après la victoire de Platée. Le fût de la colonne, composé de trois serpents en spirales, était surmonté par les tê-

tes mêmes des reptiles sur lesquelles reposait le trépied. Ces têtes ne subsistent plus aujourd'hui. On attribue la première mutilation de ce monument à Mahomet II, qui abattit une des trois têtes de serpent avec sa hache d'armes. Que sont devenues les deux autres? l'histoire ne nous apprend rien là-dessus. Tout ce que je puis vous dire, c'est que les monuments anciens de l'Orient ont trois sortes d'ennemis à redouter, le temps, les Turcs, et les amateurs.

Au reste, le gouvernement de Stamboul ne prend aucun soin de tous ces monuments, et les Osmanlis passent tous les jours dans l'Hippodrome, sans prendre garde à la colonne historique, à la colonne Serpentine, à l'obélisque. Ces restes de l'antiquité n'ont pour eux rien de national, rien qui parle à leur imagination et à leur patriotisme. Je dois ajouter, comme remarque générale, que les Turcs n'élèvent jamais de monuments sur leurs places publiques; ils ne connaissent, pour la décoration de leurs cités, ni les obélisques, ni les colonnes, encore moins les images de l'homme et des animaux empreintes sur un métal ou sur la pierre. Seulement ils se plaisent quelquefois à décorer l'urne d'une fontaine; et les monuments de ce genre sont après les mosquées et les marbres des cimetières, les seuls ornements qu'on puisse remarquer dans les villes d'Orient.

Autrefois la jeunesse turque se livrait à l'exercice du djérid dans la place de l'At-Meïdan, on y voyait accourir un grand nombre de spectateurs, beaucoup de femmes surtout, qui venaient admirer la vitesse des chevaux arabes ou tartares, et l'adresse des jeunes itch-oglans (pages). Depuis que l'on s'est occupé de réformer la discipline militaire, l'exercice du djérid est passé de mode; il passera tout-à-fait, comme la course des chars et les jeux du cirque. On ne voit plus dans l'At-Meïdan que les soldats des nouvelles milices rangées à la file et s'exerçant à la manœuvre européenne.

Avant de quitter l'Hippodrome, je dois vous parler de la mosquée d'Ahmed. On entre d'abord dans une cour assez vaste et plantée de beaux arbres : cette cour étant un lieu de passage, de petits marchands y étalent leurs boutiques ambulantes, comme à la porte de nos églises; mais on n'y voit point de pauvres, car il n'est pas permis de mendier à l'approche des mosquées. La seconde cour est environnée de deux rangs de colonnes qu'on dit avoir été enlevées aux ruines d'Éphèse et aux vieilles cités de la Troade; au milieu est une fontaine de marbre pour les ablutions. En jetant les yeux sur les coupoles de cette galerie extérieure, j'y ai vu des nuées de pigeons ramiers, qui sont là comme dans un colombier, et dont le roucoulement sauvage

se mêle à la prière des musulmans. L'extérieur de la mosquée, avec ses six minarets, ses cinq dômes et ses colonnades, a plus frappé mon attention que le temple de Sainte-Sophie. Les formes arabesques de cet édifice m'ont paru d'ailleurs plus en harmonie avec la physionomie pittoresque d'une cité musulmane. J'ai pu pénétrer jusque dans l'intérieur. La vaste enceinte de la mosquée n'offre que la simplicité grave et sévère d'un temple luthérien. Quatre énormes piliers soutiennent le dôme principal. Point de chaises, point de bancs, point d'autels. Des tapis et des nattes d'Égypte couvrent le pavé; on aperçoit sur les murs quelques inscriptions en lettres d'or; des vitraux de couleur ne laissent pénétrer sous la voûte sacrée qu'une lueur sombre; des lampes toujours allumées y remplacent la clarté du soleil. Près de la niche où se dépose le Coran, on m'a montré à droite la chaire où l'*imam* préside à la prière (*namaz*), à gauche, celle où le *khatib* prononce le *khoutbè*, ou prière pour le sultan, et fait un sermon tous les vendredis. Non loin de là, est une tribune grillée où le Grand-Seigneur assiste aux cérémonies religieuses. C'est dans la mosquée d'Ahmed que s'est accompli un des plus grands événements des temps modernes; c'est là qu'on déploya l'étendard du prophète contre les janissaires révoltés et que l'abolition de ce corps, si long-

temps redoutable, fut prononcée en présence des ulémas et du peuple assemblé.

A côté de la mosquée reposent les cendres du sultan Ahmed et de son fils Osman. Les Turcs n'ont pas de lieu destiné à la sépulture des princes. Le grand Soliman, Mahomet II, Bajazet, beaucoup d'autres sultans sont ensevelis auprès des mosquées qu'ils ont fondées, et les plus beaux monuments religieux de Stamboul étalent leur magnificence à côté d'une tombe impériale. Un *imaret* qui nourrit un grand nombre d'indigents est attaché à la mosquée d'Ahmed. La religion préside ainsi aux établissements de charité, et la maison des pauvres est comme une dépendance de la maison de Dieu. Il en est de même des établissements consacrés à l'instruction publique; chacune des grandes mosquées a son *medressé* ou collége, et sa bibliothèque ouverte à tous les hommes studieux; la science, d'après le Coran, est agréable à la Divinité; et répandre les lumières parmi les hommes, c'est répandre les bienfaits du Créateur. Cette maxime est admirable sans doute; mais il ne faut pas toujours juger une société par les maximes qu'on y débite.

Non loin de l'At-Meïdan, et sur la deuxième colline, on va voir une colonne qu'on appelait autrefois la colonne *purpurine*, et qu'on nomme maintenant la colonne *brûlée*. Une multitude d'échoppes adossées au piédestal empêchent d'en

approcher, et ces échoppes resteront là jusqu'au premier incendie. La colonne brûlée, enlevée à la ville de Rome, portait une belle statue d'Apollon, devenue ensuite la statue de Constantin[1]. Au milieu du douzième siècle, la statue fut abattue et brisée, la colonne renversée par un violent orage. Cet accident parut un présage sinistre. Au temps du paganisme, on l'aurait attribué à la colère d'Apollon. Ce fut Manuel Comnène qui répara les ravages de la foudre, et, dans une inscription qui a été conservée, il s'adresse à Jésus-Christ, l'arbitre et le souverain du monde, le conjurant de protéger la capitale et l'empire. La colonne brûlée est formée de pièces de porphyre que le feu a noircies, et garnie de cercles de cuivre en bosse, qui cachent les jointures des pierres[2]. Ces cercles de cuivre ressemblent à des chaînes, et la colonne d'Apollon m'a représenté de loin le génie des arts captif chez les barbares. Constantinople renferme encore d'autres monuments, ou plutôt d'autres ruines qui ne sont pas sans intérêt pour l'histoire de l'art. L'une de ces ruines est la colonne de Marcien; elle est de marbre blanc et d'un seul bloc; elle a soixante-quinze pieds de

1. Des auteurs ont écrit que la tête de l'empereur était parée de quelques-uns des clous sacrés qui servirent au crucifiement du Sauveur.

2. Les jointures des pierres étaient autrefois cachées sous des nœuds de lauriers consacrés à Apollon.

hauteur; son chapiteau et sa base sont fort endommagés; on y remarque des aigles romaines, et la représentation presque effacée d'une femme, ce qui l'a fait appeler par les Turcs la *colonne de la fille.* L'emplacement de cette colonne était autrefois un jardin clos de murs, maintenant c'est un lieu découvert où croissent les orties et les mauves sauvages. Nous avons visité la colonne d'Arcadius, élevée sur le mont Zapolus, en face de l'ancien port des galères; on la regardait comme la rivale des colonnes de Trajan et d'Antonin; il n'en reste que la base, haute d'environ quatorze pieds, et dans laquelle se trouve un escalier orné de quelques bas-reliefs. A ce piédestal est adossée la hutte d'un pauvre Turc, qui vit de la curiosité des étrangers; il est le seul habitant du quartier qui ne s'étonne pas qu'on vienne voir un amas de pierres, ou plutôt un rocher informe, auquel les incendies ont ôté son éclat et sa couleur naturelle. Du haut de cette ruine on découvre un horizon assez étendu. Nous avions devant nous, vers la mer de Marmara, cette fameuse porte dorée, par laquelle entraient les triomphateurs, et le château des Sept-Tours, que Pierre Grelot appelait la Bastille de Constantinople. Ce voyageur français avait vu, au milieu du dix-septième siècle, la colonne d'Arcadius encore debout et dans toute sa hauteur; elle était alors environnée de maisons qui en inter-

disaient l'approche; on ne souffrait pas même qu'elle fût visitée par des chrétiens. Un jour qu'un voyageur osa se montrer au sommet de la colonne, son apparition suffit pour mettre en rumeur tout le voisinage[1]; les uns le prenaient pour l'âme d'un empereur grec, qui venait prendre la place de la statue qu'on y avait vue autrefois; d'autres se persuadaient qu'on n'était monté sur la colonne que pour observer ce qui se passait dans les harems. Le voyageur imprudent fut arrêté, et conduit au milieu d'une multitude furieuse chez le sous-bachi, où il n'échappa que par miracle à la bastonnade. Aujourd'hui les étrangers peuvent voir sans crainte ce qui reste du vieux monument; mais la facilité de voir a produit l'indifférence; le nombre des curieux diminue tous les jours. Je suis sorti de l'escalier intérieur comme j'y étais entré, en passant par la hutte du pauvre musulman; celui-ci s'est plaint à nous de ce qu'on ne venait plus voir sa colonne; depuis trois mois il n'avait pas gagné de quoi fumer un tchibouk; sa baraque de bois tombait en lambeaux; il aurait bien voulu que nous prissions pitié de ses propres ruines, et que la curiosité des amateurs voulût

1. Pierre Gillius dit qu'il mesura soigneusement toutes les pierres dans l'intérieur de la colonne d'Arcadius, mais qu'il n'eut pas le courage de mesurer ainsi la partie extérieure, de peur d'avoir la tête coupée.

l'aider à se mettre à couvert de la pluie et du vent.

J'aurais pu me dispenser de vous parler de toutes ces ruines de Constantinople; car d'autres voyageurs les ont décrites. Mais j'ai pensé qu'il n'était pas inutile de constater leur état présent. Elles changent et dépérissent chaque jour; déjà plusieurs monuments qui avaient été observés dans les dix-septième et dix-huitième siècles, ont disparu; ceux qui existent encore pourront bientôt disparaître à leur tour, et je serai peut-être le dernier voyageur qui les aura vus[1]. Voilà donc ce que deviennent les ouvrages de l'homme! il est triste de le savoir. Mais notre espèce humaine a l'esprit si bien fait, qu'elle ne voit que le beau côté des choses; et sans songer à ce que le temps a tout-à-fait détruit, elle trouve toujours le moyen de s'admirer dans ce qui reste. J'ai pensé, mon cher ami, que vous étiez fait comme tout le monde, et j'ai voulu vous

1. Pierre Gillius qui visita Constantinople au commencement du dix-septième siècle, et Banduri, savant du dix-huitième, parlent de monuments qui existaient de leur temps et qu'on ne retrouve plus, tels qu'une colonne élevée sur la troisième colline et qui portait le nom de Théodose; deux autres colonnes sur la septième colline, et la pyramide des vents qui se trouvait sur la place qu'on appelait *Forum Pistorium*. Cette pyramide des vents représentait, sur son piédestal, des animaux, des plantes et des fruits, des Amours folâtrant, de jeunes enfants qui soufflaient dans des trompettes d'airain; un oiseau d'airain tournant sur lui-même, annonçait la direction des vents.

donner le plaisir des ruines, lorsqu'il en est encore temps.

Je n'ai point vu les anciennes citernes de Bysance; la plupart sont comblées; celle que les Turcs appellent la citerne des *mille colonnes*, renferme aujourd'hui une filature de soie. La capitale n'est plus approvisionnée d'eau que par des aquéducs qui l'apportent de Belgrade et de Pyrgos. Les Osmanlis ont conservé les aquéducs des empereurs grecs; ils en ont construit de nouveaux. J'ai vu près de la porte oblique (Egricapou) le principal réservoir où l'eau arrive, et d'où elle se distribue dans tous les quartiers. Il n'est point de grande mosquée qui n'ait son bassin d'eau vive, point de rue qui n'ait sa fontaine. Un musulman, en quelque endroit de la ville qu'il se trouve, peut étancher sa soif ou laver les souillures de son corps et de ses vêtements. Souvent même, une tasse de fer, de cuivre ou de bois, suspendue par une chaîne au marbre d'une fontaine, s'offre à la commodité des passants. Aux yeux des Turcs, l'eau est un des grands bienfaits de Dieu, et leur charité fait en sorte que ce bien ne manque à personne.

Un voyageur ne peut oublier les tours et les murailles extérieures de Bysance; ces murailles auxquelles Nicétas reprochait d'être restées debout, après la conquête des Latins, entourent encore de leurs débris l'enceinte de la cité. Je les

ai visitées plusieurs fois pour savoir par quel point les Sarrazins, les croisés et les Turcs avaient attaqué la ville. Ce qui reste des fortifications grecques, présente, surtout du côté de la terre, des points de vue fort pittoresques. Ici le lierre vivace grimpe le long des remparts et les couvre d'un tapis de verdure; plus loin des plantes et des arbustes se font jour à travers les jointures des pierres, et la plus riche végétation sort des flancs d'une muraille ruinée. Nous avons vu sur les sommets des tours, des arbres à fruits rouges, presque aussi gros que nos orangers des Tuileries. Dans une de nos promenades, j'ai cueilli d'excellentes figues à l'entrée d'une brèche qu'on dit avoir été ouverte par le canon de Mahomet II. Plusieurs portes de la ville conservent des inscriptions en l'honneur des empereurs qui les ont construites. Le temps a miné la pierre, ou rongé la plaque de fer sur laquelle elles ont été gravées. Les Turcs depuis la conquête, n'ont pas touché aux murailles de Bysance. L'année dernière, 1829, la pensée ne leur est pas venue d'y remuer une seule pierre, pour les mettre en état de défense contre les Russes. Il faut leur savoir gré, quel que soit leur motif, d'avoir respecté d'aussi belles ruines, et de nous les laisser telles que le temps les a faites.

En visitant les restes de l'ancienne Bysance, j'interroge quelquefois les souvenirs de nos vieux

chroniqueurs des guerres saintes, et j'aime à retrouver dans leurs récits les admirations naïves des temps passés. Plusieurs avaient vu la ville impériale en allant à Jérusalem. Vous allez juger de l'enthousiasme que leur inspirait un spectacle si nouveau pour eux. « O quelle grande et « belle cité! s'écrie Foucher de Chartres : que « de monastères et de palais ! que de choses mer-« veilleuses sur les places publiques et dans les « rues! » Villehardouin n'exprime pas moins d'étonnement. « Ceux qui ne l'avoient encore vue, « dit-il, se mirent à contempler cette magnifique « cité, ne pouvant se persuader qu'en tout le « monde il y en eust une si belle et si riche : « particulièrement quand ils aperçurent ses hau-« tes murailles, et ses belles tours, dont elle « étoit revestue et fermée tout à l'entour, et ses « riches et superbes palais, et ses magnifiques « églises qui estoient en si grand nombre, qu'à « peine on se le pouvoit imaginer, si on ne le « voyoit de ses yeux. » On ne peut porter plus loin l'admiration; il est probable que nos deux chroniqueurs jugeaient ainsi Constantinople, par comparaison avec les villes de l'Occident, et qu'il se mêlait beaucoup d'ignorance à leur surprise. Je regrette toutefois qu'ils se soient bornés à nous exprimer leur étonnement, et que leur récit ne renferme que des notions vagues et incomplètes sur les merveilles qu'ils avaient sous les yeux.

Odon de Deuil, qui accompagnait Louis VII à la seconde croisade, parle de Bysance en observateur plus éclairé. Il partage l'enthousiasme de la plupart des pélerins, mais il ne néglige pas de décrire avec quelques détails ce qu'il a vu. C'est dans son récit seulement que vous retrouverez la capitale des Grecs, telle que la virent les croisés. « Constantinople, c'est l'historien qui parle, « la gloire des Grecs, riche par la renommée « et par ce qu'elle renferme, a la forme d'un « triangle. A l'angle intérieur on voit Sainte-« Sophie et le palais de Constantin. La ville est « ceinte de deux côtés par la mer. En arrivant, « on a sur la droite le bras de Saint-George, et « sur la gauche le Havre ou la Corne d'Or, qui « s'étend à près de quatre milles. Au fond est le « palais qu'on appelle Blaquernes, bâti sur un « terrain bas, et qui se fait remarquer par sa « somptuosité, son architecture et son éléva-« tion. Situé sur de triples limites, il offre à « ceux qui l'habitent le triple aspect de la mer, « de la campagne et de la ville. L'or y brille « partout, et s'y mêle à mille couleurs. Tout « y est pavé en marbre. Sur le troisième côté du « triangle de la ville, on voit la campagne; ce « côté est fortifié par un mur garni de tours, qui « s'étend depuis la mer jusqu'au palais, sur un « espace de deux milles. Dans plusieurs en-« droits la cité est privée de courants d'air; les

« riches couvrant les rues par leurs édifices, lais-
« sent ainsi aux pauvres et aux étrangers les or-
« dures et les ténèbres. Là se commettent des
« vols, des meurtres et autres crimes que l'obscu-
« rité favorise. Comme on vit sans justice dans
« cette ville, qui a presque autant de maî-
« tres que de riches, et de voleurs que de pau-
« vres, les méchants n'y connaissent ni la crainte
« ni la honte. Le crime n'y est puni par aucune
« loi, et n'y vient à la connaissance de personne.
« Cette ville excelle en tout; si elle surpasse toutes
« les autres en richesses, elle les surpasse aussi
« en vices. »

Dans un autre passage de son livre, l'aumônier de Louis VII revient sur Constantinople qu'il ne peut quitter. « Constantinople, dit-il,
« superbe par ses richesses trompeuses, corrom-
« pue et sans foi, a autant à craindre pour ses
« trésors, qu'elle est redoutable pour ses perfi-
« dies et ses infidélités. Sans sa corruption, elle
« pourrait être préférée à tous les lieux pour la
« température de son air, pour la fertilité de son
« sol, et pour le passage facile qu'elle offre à la
« propagation de la foi. Le bras de Saint-George
« qui l'arrose, ressemble à une mer par la salure
« de ses eaux et la fécondité de ses poissons, et
« à un fleuve par la facilité qu'on a de le traver-
« ser sept à huit fois dans un jour. »

On ne saurait exprimer à la fois plus d'admiration pour la ville de Constantin, et plus d'antipathie pour ses habitants. Nous devons croire, toutefois, que la description d'Odon de Deuil ne manquait pas de vérité au douzième siècle. Mais que de changements sont survenus! si Odon de Deuil pouvait revoir Constantinople telle que nous la voyons maintenant, s'il parcourait avec nous les rues et les places publiques de Stamboul, il ne retrouverait presque rien de ce qui charmait ou même de ce qui affligeait ses regards. Figurez-vous la surprise du moine de Saint-Denis, figurez-vous sa douleur de trouver partout des minarets et des mosquées à la place de ces nombreuses églises dédiées aux saints et à la Vierge, et de voir le palais et le harem d'un sultan à *cet angle intérieur* qu'habitait le clergé de Sainte-Sophie! Aux lieux où s'élevaient les magnifiques palais de Constantin, de Bucoléon, des Blaquernes, l'historien de la seconde croisade ne verrait que des cabanes, des maisons de bois et quelques grandes habitations que les Turcs appellent *seraï* ou *konak*, dont les murailles nues, les fenêtres grillées, les cours solitaires offrent, au premier abord, l'extérieur d'un cloître ou d'une prison. Au temps des croisades, on ne voyait point encore ces bois de cyprès, que les musulmans ont consacrés aux

tombeaux, et qui, dans la ville et hors de la ville, couvrent partout les sépultures des morts. Les Grecs du Bas-Empire ne connaissaient pas non plus ces riches bazars qui sont un des ornements de la cité moderne. La belle colline de Péra, qui nous apparaît maintenant comme une autre cité, était, au moyen âge, couverte de figuiers et de vignes. Les larges fossés de la ville, protégés par une longue paix, étaient des jardins où croissaient toutes sortes de plantes et de légumes, où les empereurs entretenaient quelquefois des bêtes fauves. La capitale des Osmanlis n'offre plus ces constructions bizarres qui enfermaient certaines rues sous une voûte obscure et les transformaient en galeries souterraines. On ne retrouve plus dans Stamboul ni cette magnificence des grands, ni cette licence du peuple dont l'aumônier de Louis VII nous retrace une peinture si animée. C'est un autre luxe, une autre corruption, une autre société; ce sont d'autres pauvres et d'autres riches, d'autres misères et d'autres désordres, d'autres vertus et d'autres vices. Pour résumer la comparaison des différents âges de Constantinople, il me suffira de vous dire que les maisons, les édifices publics, les rues, le gouvernement, la religion, le peuple, tout est changé. Un voyageur des temps reculés ne re-

connaîtrait plus dans la ville impériale que sa position géographique et sa forme triangulaire, que ses sites ravissants et la beauté de son climat, que cette Corne d'Or qui ressemble à une mer, et ce détroit de Saint-George qui ressemble à un grand fleuve.

Je ne m'arrêterai donc plus sur ce qui nous reste de l'ancienne Bysance, car j'ai le projet de vous faire connaître la ville, telle qu'elle est de nos jours. Je veux donc étudier avec vous, non les révolutions des temps passés, mais celles qui sont arrivées de notre temps, et celles qui se préparent encore pour l'avenir. Nous laisserons la poésie des vieilles ruines, les inscriptions et les médailles antiques, pour observer les monuments contemporains et les médailles vivantes, je veux dire les lois, les caractères, et les physionomies de l'âge présent. Je porterai désormais mes études sur ce qui vit et respire, et non sur ce qui est mort et ne peut ressusciter. Vous pourrez voir, quand vous le voudrez, la ville de Constantin ou la ville des Césars, dans Banduri, dans Ducange, et surtout dans Pierre Gillius qui en sait là-dessus beaucoup plus que moi. Je ne vous parlerai plus, dans mes prochaines lettres, que de la ville des sultans, et de la population qui l'habite aujourd'hui.

M.

P. S. Pendant que j'achevais cette description que j'ai faite pour vous, je reçois votre lettre du 10 août, où vous me parlez des derniers événements de Paris. Il faut avouer que vos partis révolutionnaires vont plus vite que le temps. Ils ont déjà fait, en quelques semaines, plus de ruines que je n'en ai vu en Orient. Ce que vous m'écrivez, et ce que je vois ici, me familiarisent avec la triste pensée que tout doit finir sous le soleil, les peuples, les cités, et les empires. J'emploie mes journées à chercher les anciens temples et les vieux palais de Bysance. Le temps arrivera où des voyageurs, venus des pays lointains, chercheront de même, dans la capitale des Francs, l'emplacement du Louvre et des Tuileries. Les débris de l'empire grec sont devenus la proie des Turcs. Quels seront les barbares qui viendront un jour prendre notre place sur le territoire des Gaules? Vous qui connaissez si bien Paris, tel qu'il est maintenant, faites-moi un peu l'histoire de nos ruines futures, et dites-moi, je vous prie, ce qui restera un jour de l'église de Notre-Dame, du dôme des Invalides, de la colonne de la place Vendôme, de la statue équestre de Henri IV, etc. Je ne vous marque point d'époque pour vos prédictions; je sais que les révolutions sont toujours pressées de détruire; et, comme l'Attila de Corneille, elles

s'ennuient d'attendre. Mais, néanmoins, lorsqu'on parle de l'avenir, je crois qu'il est prudent de prendre de la marge; car il ne faut pas effrayer les bonnes gens, et s'exposer à des démentis.

MICHAUD.





PARIS.



A M. MICHAUD.

20 février 1831.

J'ai tardé à vous répondre, mon cher monsieur; il ne faut pas m'en vouloir; j'ai vraiment été fort occupé. Depuis l'arrivée de votre lettre, j'ai eu trois ou quatre émeutes à voir; cela prend beaucoup de temps, je vous assure. Mais il faut, avant tout, vous apprendre ce que nous entendons aujourd'hui par une émeute; car vos souvenirs pourraient bien vous tromper. Vous savez, et de reste, ce que c'est qu'une insurrection, une journée révolutionnaire, la victoire et la puis-

sance transférées violemment d'un parti à un autre, par un coup de main, par un soulèvement de la masse populaire; tragédie courte, animée, qui se termine, comme le drame moderne, par une scène d'échafaud : et là-dessus, vous pourriez faire, en notre faveur, des frais d'inquiétude qui seraient perdus. Ce n'est pas de cette nature emportée, orageuse, sanguinaire, allant à ses fins par le tumulte et l'effroi, qu'est l'agitation dont nous sommes maintenant tourmentés. On la trouve bien toujours prête, se tenant sur le seuil des portes et à l'embouchure des allées, se fourrant dans les groupes où se distribuent les nouvelles, rôdant le long des quais, où les ouvriers sans travail écoutent d'autres charlatans et regardent d'autres escamoteurs, criant misère dans le Palais-Royal au sortir de l'estaminet; mais une fois répandue sur le pavé, avec ce qu'il faut de têtes, de jambes et de bras pour former un attroupement et mériter les trois sommations de la police, elle ne sait plus à qui se prendre; elle ne marche pas devant elle vers un but déterminé, entraînant la foule et renversant les obstacles; elle attend la force chargée de la réprimer; elle tourne autour des soldats, les oblige à de continuelles évolutions, et, quand elle a bien fatigué les patrouilles, elle va se coucher.

C'est que, si notre émeute a l'instinct du trouble, elle n'en a pas la passion; rien et personne n'est pour elle proie et victime désignée; personne et rien ne lui est objet d'affection ardente, d'enthousiasme, de foi. Elle sait dire « A bas quelque chose; » elle ne dit pas « Vive quelqu'un. » Elle hait faiblement; elle n'aime pas du tout. Elle s'ennuie, elle se dépite, rien de plus. Qui a vu un de ses accès les connaît tous; le lieu, l'occasion, le prétexte du premier rassemblement peut varier; partout les suites se ressemblent. Aussitôt qu'une rixe, un accident, un hasard a déterminé le point de la ville où toute la population doit se porter; dès que ces mots, d'un entraînement magique, et dont chacun se charge de faire le commentaire, « Il y a quelque chose quelque part », se sont communiqués de boutique en boutique, de portier en portier, et ont monté rapidement tous les étages de chaque maison; quand, pour plus d'avertissement, le rappel de la milice citoyenne vient assourdir les habitants du quartier, et jeter l'épouvante chez les malades, vous verriez en un instant les rues se remplir, comme les avenues d'une fourmilière, de longues files noires qui se dirigent toutes du même côté. Nous sommes au premier jour; car l'émeute en a régulièrement trois; c'est un souvenir reconnaissant de la révolution qui l'a dé-

chaînée. Aussi les gens timides ne se hasardent pas encore; ceux qui sont occupés se hâtent de terminer l'ouvrage commencé; les femmes font rentrer leurs enfants, et prient leurs maris de faire la sourde oreille à l'invitation bruyante du tambour. Les groupes qui courent au lieu du tumulte, se composent des curieux les plus alertes, les plus hardis, et d'un assez bon nombre de gardes nationaux qui vont fournir leur personne à l'attroupement avant de prendre leur fusil pour le dissiper. Lorsque tout le monde a vu poindre de loin l'aigrette du garde municipal ou du dragon, il se fait parmi les masses un mouvement de joie et un redoublement de vitesse. Rien n'est attractif en effet comme le gendarme, sous quelque nom qu'on le déguise, de quelque uniforme qu'on le pare; le gendarme appelle la foule. Si l'Opéra-Comique a été obligé de fermer tant de fois, c'est qu'il a voulu faire des économies sur le piquet de service; avec vingt gendarmes dans la rue de Richelieu, je me chargerais de faire entrer au parterre des Français cent personnes pour entendre une tragédie. C'est ce que l'autorité comprend fort bien; aussi n'est-elle pas chiche de ses troupes. Cet amas d'hommes qui regardent, qui veulent absolument avoir vu quelque chose, qui prétendent ne pas s'être déplacés pour rien, qui s'ouvrent pour laisser

passer les soldats, et se précipitent ensuite sur leurs traces, tout cela forme un honnête rassemblement qu'il faut bientôt faire refluer en arrière, dissoudre, éparpiller, ce qui donne lieu à des plaintes, à des propos, à des résistances, partant à des arrestations. L'heure du sommeil fait enfin ce que les sommations n'ont pu obtenir; car l'émeute ne découche pas. Le lendemain, sur les récits qui se sont répandus de bonne heure au coin des rues, chez les marchands de vin, les perruquiers et les boulangers, une multitude, vingt fois plus nombreuse que celle de la veille, se dirige vers l'endroit où se sont passées les scènes du désordre. Peu importe que cet endroit soit inoffensif, sans aucun rapport avec les causes de l'irritation ordinaire; fût-ce la porte Saint-Denis, le pont au Change, le boulevart Montmartre, la place de la Bourse, c'est là qu'il faut aller, là qu'on saura des détails, là qu'on regardera le pavé comme s'il devait y être tombé quelques semences de la première agitation. Pour peu que la police s'avise alors de faire placarder une proclamation qui invite les bons citoyens à rester chez eux, il n'y a plus moyen de retenir personne. Toute la ville est dans la rue; il s'établit un attroupement devant chaque affiche qui défend de s'attrouper. C'est alors qu'il y aurait du sérieux dans l'émeute s'il y en avait dans les

passions, s'il se trouvait quelque forte résolution dans les têtes. L'alarme générale, le mouvement de toute la population enhardit quelques malfaiteurs qui veulent s'emparer de la troisième journée; mais celle-ci appartient de droit au triomphe de l'autorité. Dès le matin, tout le luxe de la force militaire se déploie en escadrons qui caracolent, ou en lignes serrées de fantassins. Fatigués d'avoir passé quarante-huit heures sans rien vendre, sans pouvoir se rendre à leurs affaires, tous les soldats citoyens, sans exception, prennent les armes; autant faire patrouille, disent-ils, que de rester les bras croisés dans leurs boutiques closes, dans leurs maisons assiégées. La nouvelle, habilement accréditée par quelque journal officieux, d'un magasin pillé, d'un omnibus mis en pièces, remplit d'indignation tous les rangs de la milice bourgeoise. La curiosité est malmenée: il se distribue par-ci par-là quelques horions, et l'émeute devient une déroute. Le jour suivant, toutes les affaires, tous les plaisirs reprennent leur cours avec plus d'activité, comme si l'on voulait regagner l'arriéré; les Nouveautés même ont des spectateurs; et il ne reste plus de tout ce trouble que quelques jeunes gens riant et chantant à gorge déployée dans la prison, bien sûrs d'être acquittés, à la Cour d'assises, par la patrouille même qui les a saisis.

J'ai peut-être oublié un peu trop que je voulais seulement m'excuser envers vous de mon long silence, et je me suis laissé aller avec quelque complaisance à vous représenter dans son véritable jour le principal trait de notre position. Car, il faut bien le dire, l'émeute est notre grande affaire; c'est le symptôme toujours renaissant et presque périodique de la maladie chronique que les derniers changements nous ont apportée. Si le retour fréquent de ces petites crises n'indique pas une très-bonne santé, du moins est-on heureux de n'y pas trouver ce caractère de violence, qui met en danger une vie de peuple comme une vie d'homme; et puis, cela rompt l'uniformité d'un état qui n'est pas tout-à-fait le bonheur, cela distrait de penser à l'avenir, cela tient en haleine surtout; c'est peut-être, à tout prendre, ce qu'on peut avoir de mieux maintenant.

Il ne faut pourtant pas croire que l'émeute soit toujours innocente dans ses résultats; elle fait du dégât aussi, comme vos Turcs, et mieux que le temps; ceci me ramène directement à votre lettre. Vous me demandez des ruines, vous me donnez toute la marge que je voudrai prendre pour vous en trouver dans Paris, et voilà que j'en ai sous les yeux de toutes fraîches, qui datent d'hier; mais si complètes, si achevées, que le grand destructeur des choses humaines

pourrait cette fois être jaloux des hommes. La vue des antiquités au milieu desquelles vous vous promenez, ne vous a pas fait oublier cette vieille église de Saint-Germain-l'Auxerrois, fondée par Childebert et sa femme Ultrogothe, déjà détruite une fois, dans un temps si ancien qu'il laisse la date de sa reconstruction incertaine; détruite par des ennemis, par des vainqueurs, par des barbares; ornée, dans une succession de neuf siècles, par la piété des rois de France, devenus ses paroissiens; offrant sur son portail et dans son enceinte presque toute l'histoire de l'art, depuis ses créations les plus naïves, jusqu'à ses recherches les plus capricieuses; peuplée en outre de morts illustres, qui se croyaient à l'abri sous ces pierres, d'où la colère publique avait arraché les restes de Concini. Eh bien! une nuit de dévastation a passé sur cette vieille basilique, et il n'en reste plus que les murailles. Les Normands de nos jours vont vite en besogne; entre deux rappels de la garde nationale, ils vous rendent un temple aussi nu que pourraient le faire les ravages de plusieurs siècles, ou l'invasion fanatique d'une autre croyance. Cela est bien pire, ce me semble, que de transformer en mosquées des églises; car enfin, dans un changement de culte, le sentiment religieux subsiste, et s'occupe incontinent de la réparation matérielle. Mais que

faire aujourd'hui d'un lieu destiné à la prière, si ce n'est de le détruire? La religion du prophète a conservé Sainte-Sophie aux souvenirs des chrétiens. Chez nous il ne s'est trouvé aucune hérésie, aucun schisme, aucune superstition qui voulût s'emparer de Saint-Germain. Les dieux manquent pour remplir les sanctuaires. Faute de mieux, on a mis dans celui-ci un simulacre de mairie; un petit buste en plâtre a remplacé la croix abattue, et l'on a enfermé la solitude sous la protection de l'autorité civile. Que ne nous envoyez-vous votre pauvre musulman, qui ne gagne plus rien à faire voir sa colonne? Je lui garantirais une bonne recette s'il obtenait de la municipalité la clef de Saint-Germain-l'Auxerrois. Sa conscience serait en repos sur ses profits; il aurait à montrer une ruine du culte chrétien.

Vous parlez de révolutions, d'empires détruits, de religions qui s'écroulent, de cultes nouveaux qui s'établissent, et vous aimez à parcourir, sur le théâtre le plus fécond en grands événements de cette espèce, les débris qu'ils ont laissés. Mais s'il était vrai que nous fussions au bout de nos croyances, que tout ce qui passionne les sociétés humaines fût épuisé pour nous, que nous eussions seulement des caprices de haine ou d'affection, des fantaisies d'ordre

ou de liberté, sans ardeur, sans suite, sans persévérance, des mouvements décousus, des entraînements mutins auxquels il manque la foi, une foi quelconque, c'est-à-dire ce qui donne la force et la volonté, ne serait-ce pas là le commencement d'une agonie tout aussi mortelle que celle sous laquelle s'est débattu durant tant de siècles le Bas-Empire ? Plus triste en effet, parce que les bases et les matériaux d'une transformation nouvelle ne se révèlent nulle part; parce qu'on n'a plus rien à attendre, pas même les Barbares, pas même un prophète, pour recommencer le cercle de la civilisation parcouru dans son entier ! Si cela était ainsi, croyez-vous qu'il y aurait lieu de regarder en si grande pitié ces peuples jusqu'ici stationnaires, insouciants de ce que nous appelons progrès, qui en sont encore à leurs premières mœurs, à leurs premières crédulités ; qui ont vu le temps s'écouler sans se mettre en marche à sa suite ; qui ont tous leurs préjugés à perdre, toutes leurs croyances à défendre contre les innovations; devant qui, par conséquent, s'ouvre cette longue carrière de réformes et de changements que nous avons traversée si vite, pour nous trouver, au terme de la course, sans horizon, sans avenir ?

Les ruines m'ont mis, comme vous, en veine de réflexions sérieuses, et pourtant je ne suis pas

à la fin des dévastations causées par la dernière émeute. Notre-Dame aussi l'a échappé belle. Les travailleurs en décombres étaient tout près de ses portes, et frappaient le dernier pan de muraille adossé contre son vieux pourpris. J'ignore si vous avez visité quelquefois dans son palais M. l'archevêque de Paris, votre confrère à l'Académie. C'est sur cette demeure des prélats, bâtie au temps de Philippe-Auguste par Maurice de Soilly, soixante-dixième évêque, agrandie et ornée successivement par les d'Orgemont, les Poncher, les Gondy, les Noailles et les Beaumont, que s'est exercé, avec une rapidité incroyable, l'art terrible de la destruction. Cinq cents ouvriers payés par un entrepreneur, deux mille à la solde du gouvernement, n'auraient pas, en un mois, brisé plus de boiseries, détaché plus de solives, enfoncé plus de planchers, arraché plus de rampes, enlevé plus de toiture, que ne l'ont fait en quelques heures les amateurs de démolition lancés contre cet édifice. Il y a peu de temps que, voulant peindre un désastre pareil, j'écrivais, dans un ouvrage que personne n'a lu : « Il semblait que la flamme « dévorante de l'incendie eût passé par là, si « l'on avait besoin de chercher un fléau pire « que la funeste industrie des hommes. » Maintenant la comparaison dont j'avais besoin est

trouvée ; l'archevêché peut fournir des détails d'une désolation complète aux descriptions les plus ambitieuses. Dites-moi, je vous prie, si vous croyez que vos Turcs feraient mieux ?

Vous voyez qu'il ne faut pas attendre des siècles ni avoir recours aux Barbares pour obtenir des ruines matérielles, des débris de monuments, où l'étranger puisse chercher avec peine les vestiges des anciens faits. Les révolutions se chargent d'en pourvoir les curieux. Cependant il faut être juste envers la nôtre, et ne pas exagérer le mal pour se donner le plaisir du blâme et de la douleur. L'insurrection de juillet a peu détruit, j'entends des choses qui appartiennent aux arts. Car, pour ce qui est du lien social, des institutions et des mœurs publiques, vous trouverez peut-être la plaie encore plus profonde qu'elle ne semble. Une église, un palais, des croix, un séminaire, des barrières, des corps-de-garde, des bureaux d'octroi, des armoiries, c'est à peine de quoi se mettre en appétit. Une seule audience de la cour d'assises, une discussion tumultueuse de la chambre vous montrerait bien d'autres ravages. Tant il y a qu'en général les statues, les bâtiments ont été épargnés. Un buste de Louis XVIII, assez vilain du reste, qui semblait écraser de sa masse la porte du Musée, n'est tombé que ces jours

derniers. Henri IV sur le Pont-Neuf, Louis XIV sur la place des Victoires, Louis XIII dans la solitude de la Place-Royale, sont encore debout, armés pour leur sauvegarde d'un drapeau tricolore. Les géants du pont Louis XVI menacent toujours les passants, et rapetissent nos hommes d'état qui traversent leur double haie pour se rendre au lieu des séances. Parmi les tableaux du Musée un seul, je crois, a péri, le sacre de Charles X, coupé en lambeaux par le tranchet des vainqueurs : c'est tout profit, selon moi, pour la renommée du peintre. Un accident peu connu a seulement endommagé la belle toile qui représente l'entrée de Henri IV à Paris. Une balle dirigée contre la tête du bon roi a traversé la figure de Sully. Ce plomb obéissait à la charte mieux que la main qui l'a fait partir. Il mettait en action la responsabilité des ministres.

Quant aux édifices, sauf la mutilation de quelques ornements extérieurs qui offensaient les regards, sauf encore l'empreinte de la fusillade et du canon, que l'on conserve précieusement sur la façade de l'Institut, sur la colonnade du Louvre, objet de souvenir haineux pour les uns, occasion pour moi de pensée consolante, puisque chacune de ces balles qui ont fait leur trou dans la pierre pouvait terminer une existence humaine, on peut dire qu'ils n'ont pas beau-

coup souffert. Les Tuileries n'ont à regretter qu'un fragment de colonne brisé par le boulet; s'il s'y fait par la suite quelque dommage, ce sera dégât de nouvel emménagement, non de fureur populaire. Je parle ainsi parce que je vois le château entouré de planches qui me font peur. Au nombre de ceux qui détruisent vous ne comptez que les amateurs, il faudrait peut-être y joindre les architectes. Le Louvre n'a rien perdu, pas même son conseil d'état, où se sont logés bien vite des hôtes nouveaux. La Colonne n'a gagné jusqu'à présent que de nombreux visiteurs. Mais elle ne tardera pas à recouvrer son inscription latine, et je gagerais qu'avant peu il sera question d'y replacer la statue de Napoléon, non pas en athlète ou en empereur romain, mais comme on le voit sur tous nos théâtres, en redingote, en bottes fortes, et coiffé de son petit chapeau; il se trouvera, je l'espère, un sculpteur assez ingénieux pour lui mettre à la main une lorgnette. Je ne vous parle pas du Palais-Royal, enrichi d'un trône qui s'y trouve à l'étroit, et qui gêne tant soit peu les marchands. Le Luxembourg a couru des risques au procès des ministres; mais le voici maintenant hors d'affaire jusqu'à la question de l'hérédité, qui ne me paraît pas devoir le mettre en péril. Les pairs ont quelque chose à offrir pour la conservation de leur logis; soyez sûr qu'ils le don-

neront. Le Palais de Justice a vu briser les emblèmes de royauté qui décoraient sa grille. Mais les salles d'audience sont restées intactes. Il n'en coûtera qu'une nouvelle fourniture de bustes, quelques rouleaux de papier gris pour remplacer la tenture fleurdelisée, et la cour d'assises ira son train. On a respecté la statue de Malesherbes qui s'élevait dans la grande salle, mais le bas-relief où l'on voyait Louis XVI avec ses défenseurs a été mutilé cruellement. Je ne sais quel furieux a renouvelé le régicide en effigie. Depuis, l'autorité a fait disparaître ce marbre où manquait une tête de roi. C'était arracher la plus belle page d'une vie illustre. Il me prend envie de la rétablir, comme je le puis. J'essaierai de le faire sans bruit et sans scandale ; cela ne sortira pas de l'académie.

Je n'ai voulu vous entretenir que de nos monuments pour lesquels vous montrez quelque sollicitude, et je vous ai dit dans quel état on nous les a laissés après une révolution. Ce n'est pas sérieusement que vous m'engagez à fouiller dans l'avenir qui les attend, à prévoir toutes les chances de destruction qui les menacent. Le temps qui est devant nous a pour moi tous ses voiles, toute son impénétrable obscurité, et, comme je n'aime pas à me donner des soucis, j'imite en cela nos grandes capacités politiques,

j'y regarde le moins possible. Ce qui me paraît certain, c'est que, dans quelque lointain que nos espérances veuillent placer l'anéantissement de cette capitale, les monuments qui s'y élèvent aujourd'hui seront seuls à fournir des ruines. L'âge de bâtir est passé pour nous. Nous pouvons abattre des hôtels pour construire sur leur emplacement des maisons à cinq étages, percer des murs pour loger des marchands, convertir des palais en bazars, des jardins en carrefours, élargir nos rues et rétrécir nos cours, ouvrir des passages, décorer des théâtres et des cafés, en courant le risque des non-valeurs et des faillites. Le génie de notre civilisation peut encore aller jusqu'à rendre les prisons commodes, agréables et saines; c'est même une sage prévoyanee dans laquelle tous les partis devraient se réunir. Mais entreprendre de ces édifices qui défient le temps, qui conservent à travers les siècles la mémoire de l'époque où ils ont été créés, qui éternisent la gloire d'un roi, ou portent le témoignage d'une croyance sûre de sa durée; voilà ce qui ne nous appartient plus. Nous en avons déjà trop de ces ruines toutes neuves, débris anticipés d'ouvrages qui n'existeront jamais. L'Empire avec toute sa puissance, la Restauration avec toute sa bonne volonté, n'ont pu venir à bout, celui-là d'un arc de triomphe, celle-ci d'une église. De l'Étoile

à la Bastille, l'art de nos jours n'a semé que de honteux avortements, lorsqu'il a voulu s'élever au-dessus des spéculations bourgeoises ou industrielles. Toutes les maisons qui se dressent autour de la Madeleine seront louées depuis l'écurie jusqu'aux combles avant que ce temple soit terminé, dût-il changer encore une fois de destination. On parle d'ajouter au Louvre l'aile qui lui manque. Cela sera bon à dire dans la discussion de la liste civile; mais je ne crains pas le démenti en affirmant que notre siècle ne verra pas ce prodige. Le vieux palais des rois demeurera manchot. J'ai lu quelque part que le poète Dufresny disait à Louis XIV : « Je ne regarde « jamais le nouveau Louvre sans m'écrier : Su- « perbe monument de la magnificence royale, « vous seriez achevé si l'on vous eût donné à « l'un des quatre ordres mendiants pour tenir « son chapitre et loger son général. » Le franc-parler des poètes avec les rois m'a toujours paru suspect; cependant il y a un grand sens dans ces paroles, et celui-là les a bien peu comprises qui les a trouvées plaisantes. Or maintenant que nous n'avons plus d'associations religieuses, excepté les Saints-Simoniens et la troupe foraine de Châtel, où trouver, je vous prie, la puissance d'exécution, de volonté, de persévérance, qui manquait à Louis XIV? Pour moi, je serais tenté de croire qu'en élevant un temple

grec au commerce de Paris, l'architecture monumentale a construit son propre mausolée. Et je conclurai de là que nous devons, autant que les révolutions le permettent, conserver avec soin ce qui nous reste d'églises, de palais, de jardins publics, d'hôpitaux surtout. Je m'inclinerai, avec le respect convenable, devant l'émeute pour lui dire : Épargnez les antiquités que les âges précédents nous ont laissées; car m'est avis que nous n'en ferons pas.

A. BAZIN.





L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.



Vainement Balthazar, dans ses fêtes bruyantes,
Des mots divins tracés en lettres flamboyantes
Cherchait la formidable énigme, où l'Éternel
Avait enveloppé la justice du ciel.
Arrachés de sa table et le front dans la poudre,
Dix mille courtisans, convives de la foudre,

Se courbaient sous l'éclair dont le feu souverain
Faisait étinceler tous les serpents d'airain,
Les trépieds, les autels, et dans les longues salles
Des grands sphinx de granit les croupes colossales,
Et les vases sacrés dépouille du saint lieu,
Et tous les dieux tombés sous le souffle de Dieu.
Les mages pâlissaient aveuglés de démence;
Et seul resté debout dans cette foule immense,
Les deux bras étendus sous les feux menaçants,
Calme, comme au milieu des lions rugissants
Daniel, plein du Dieu que son regard atteste,
Expliquait les trois mots de la langue céleste,
Priait, et de l'impie éveillant le remord,
Plaçait un homme juste entre un peuple et la mort.

Ainsi quand un fléau terrible et séculaire,
Voyageur que Dieu même arme de sa colère,
Qu'on a vu s'élancer d'un vol universel,
Des flots tiédis du Gange aux glaces d'Archangel;
Suivre avec nos vaisseaux la marche des étoiles,
Comme un esprit des mers se suspendre à leurs voiles,
S'informer dans son cours, par la mort appelé,
Si depuis dix-huit ans Moscou s'est repeuplé,
Et menaçant de près nos villes alarmées

Venir comme un vautour sur les pas des armées.
Quand ce fléau vengeur tombera sur nos fronts,
Pasteur deux fois martyr, resplendissant d'affronts,
Tu sortiras de l'ombre où, dans un saint asile,
Face à face avec Dieu ta prière s'exile.
A de nobles périls toujours prêt à t'offrir,
Tu reprendras ton rang lorsqu'il faudra mourir;
Cherchant tes ennemis, et penché sur leur couche,
Et respirant la mort au souffle de leur bouche,
Tu ne te souviendras de tant de cruauté,
Que pour prier plus haut le Dieu de charité;
Tu t'écrieras : Seigneur ne leur sois point sévère.
Tu mêleras tes pleurs au pur sang du Calvaire,
Tu trouveras pour eux, par ton cœur inspiré,
Les mots que prononçait le cygne de Cambrai;
Et leur âme, s'ouvrant aux clartés éternelles,
Pour s'envoler aux cieux suspendue à tes ailes,
N'aura, dans le moment du redoutable adieu,
Que toi qui la défende au tribunal de Dieu,
Et montera tremblante en la divine enceinte,
Couverte du pardon de leur victime sainte.

Hélas! tu fuis encor leur aveugle courroux!
Comme une veuve en deuil qui pleure son époux,
La triste cathédrale, aux heures des cantiques,

Ne te voit plus passer sous ses arceaux gothiques;
Le prêtre a disparu pour que le fer mortel
N'emplît pas de son sang les vases de l'autel;
Tu ne visites plus la nef abandonnée.
Banni de la maison que Dieu t'avait donnée,
Sur des débris, le soir, ployant tes deux genoux,
Comme la Providence invisible pour nous,
Ta piété se cache au monde, et notre hommage
Aujourd'hui cherche en vain jusques à ton image.
A peine quelque femme, au sombre vêtement,
Ose, le front voilé, venir furtivement
Demander à genoux une sainte espérance
Au premier des pasteurs de l'Église de France,
Tremblant d'être surprise, et cachant dans son sein
Tes bénédictions comme un pieux larcin.

Ne regarde pas en arrière
Au chemin des adversités.
Que le glaive de ta prière
Combatte nos iniquités.
On brise la lampe aux sept flammes;
Sublime gardien des âmes,
Reste au milieu de ton troupeau,
Comme un phare sauveur dans l'ombre,

Comme un cygne sur un lac sombre,
Comme un ange près d'un tombeau.

Sans trésors, sans pompe importune,
Loin de tes palais abattus,
Livre ta tête à l'infortune,
Cette auréole des vertus.
L'âme, du monde séparée,
Au soc du malheur labourée
Devient féconde pour les cieux :
On blesse la grappe choisie
Pour qu'une plus pure ambroisie
Parfume son miel précieux.

Nous sommes en des temps où flottante, indécise,
L'humanité vieillie en deux camps se divise.
Les uns, sans écouter sa parole de feu,
Luttant comme Jacob contre l'esprit de Dieu,
Ne voient dans l'univers et son brillant problème
Qu'un grand tout éternel qui se suffit lui-même.
Œuvre sans ouvrier, poème sans auteur,
Dont il faut chasser Dieu comme un spectre menteur.
Ils osent renier, pleins de doutes funèbres,

La clarté que n'ont pas comprise leurs ténèbres.
Rien ne peut, disent-ils, sur son vaste tombeau,
De Jésus-Christ éteint rallumer le flambeau;
Et, lambeau par lambeau, le vent du siècle emporte
Où vont les dieux mortels, sa religion morte.
Tarissant ici-bas les sources de la foi,
De ruine en ruine accomplissant leur loi,
D'erreurs, d'impiétés, de mensonges avides,
Tels qu'un aveugle errant au sein des ombres vides,
Ils marchent au hasard, et dans tous leurs travaux
Ils prennent le néant pour base du chaos.

Les autres, réveillant leurs forces assoupies,
Arche sainte au milieu d'un déluge d'impies,
Moissonneurs pour un champ d'avance préparé,
Suivent, d'un cœur pieux et d'un œil inspiré,
Tous les mille détours de la famille humaine
Que la main du Seigneur précipite ou ramène;
Et qui, lorsqu'à nos yeux l'ordre en paraît banni,
Marche en spirale immense à son but infini;
Soit que ce fleuve tombe en des ombres profondes,
Soit que l'astre divin illumine ses ondes,
Ils voient que l'Esprit-Saint, lui prêtant son secours,
Vient le prendre à sa source et surveille son cours;
Le suivant, le guidant, le couvrant de son aile,

Fleuve qu'on jugera de la rive éternelle.
Pour eux le Christ triomphe et son jour va venir.
D'un regard de leur âme éclairant l'avenir,
Ils le voient présider, seule force qui fonde,
Au grand enfantement des libertés du monde;
Et sa croix, signe heureux sur la France arrêté,
Devenir le niveau de toute égalité;
Car la France toujours, funeste ou salutaire,
Ou soleil, ou volcan, doit éclairer la terre;
Car son peuple a la vie, et devint en naissant
Parmi les nations l'élu du Tout-Puissant.

Ce peuple si grand par le glaive
A sa foi n'a pas dit adieu.
Les vapeurs que l'impie élève
Ne font que passer devant Dieu.
Disciple proscrit de saint Pierre,
Demain nous irons pierre à pierre
Rebâtir ton seuil dévasté.
Le temps punit et récompense;
Les jours que le Seigneur dispense
Sont puisés dans l'éternité.

L'éternité principe et terme
De l'existence et du trépas,

Cercle sans bornes qui renferme
Tout ce que l'homme ne voit pas;
Corps de nos ombres éphémères,
Réalité de nos chimères,
Espérance de nos revers;
Base immuable, intelligente,
De la pyramide changeante
De tous nos milliers d'univers.

Ah! le sort d'un hameau, d'un empire, d'un monde,
Tient à cette racine invisible et profonde:
Qu'on cherche à l'arracher, tout tremble sous nos pas.
Le temple social sans Dieu n'existe pas.
Attends, pontife saint; veille sur nous, et prie;
Attends.... car, l'œil fixé sur sa haute patrie,
Comme l'enfant prodigue au foyer paternel,
L'homme, après cent détours, revient à l'Éternel.
Malheur lorsqu'un état des autels se sépare!
L'anarchie aux bras nus en hurlant s'en empare,
Et seul, sans avenir, d'anathème frappé,
Dans les replis de l'hydre il meurt enveloppé.

Tel un vaisseau voguant sur la mer favorable
Sent tout-à-coup le Poulpe, avide, immesurable,

Informe, le saisir. Tous ses mâts ont frémi,
Il s'arrête, échoué sur son vaste ennemi.
Le monstre autour de lui jette un vivant orage,
Des rameaux de ses bras tout entier il l'ombrage.
En vain ses matelots frissonnants, éperdus,
Aux antennes du monstre au hasard suspendus,
Attaquent à-la-fois sous un fer qui s'émousse
Ses membres tapissés de coraux et de mousse.
Il s'irrite... on entend, de moments en moments,
Du navire étouffé crier les ossements.
La mer vient élargir ses blessures profondes.
Tous ses foudres éteints fument au sein des ondes,
Et son vainqueur, géant qui redouble ses nœuds,
N'est déjà plus pour lui qu'un tombeau limoneux.

ALEXANDRE SOUMET.



TABLE.



FIN DE LA TABLE DU TOME QUATRIÈME.